

*Thomson 6/4*





Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis



*France*

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



# HISTOIRE UNIVERSELLE

DES

## THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

*Depuis THESPIS jusqu'à nos jours ;*  
Par une Société de Gens de Lettres.

---

---

*Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.*

---

---

TOME V. Ite PARTIE.



A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte  
cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.  
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXXIX.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

PN

2100

• H6

1979

V. 5

Call ... 100



# HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE

*du cinquième Volume.*

LES détails que nous avons donnés sur les différentes cérémonies usitées chez les Romains, serviront de guides aux Auteurs qui auront besoin de les employer , & nous les exhortons à en profiter aussi scrupuleusement que de ceux qui sont renfermés dans les articles suivans. Chaque Pays avait ses coutumes particulières , & nous espérons que

peu-à-peu on perdra la ridicule manie d'habiller à la Française tous les objets que l'on présente sur nos Théâtres. C'est un abus contre lequel nous ne pouvons trop nous élever, & nous avons pour nous tous les Amateurs du spectacle, qui ne cessent de se plaindre du peu d'illusion qui règne dans nos Pièces. La suite de cet Ouvrage fera sentir de plus en plus la justesse de cette réflexion.

#### MARIAGES DES ROMAINS.

Le Mariage d'une fille Romaine se traitait ordinairement avec son père, ou avec la personne dont elle dépendait, & c'était à l'un ou à l'autre que l'on devait en faire la demande : si elle était agréée, on s'accordait sur les conditions, on les mettait par écrit, on les scellait du cachet des parens, & ensuite on donnait le repas d'alliance. Ces premières formalités accomplies, l'époux envoyait un anneau d'or à sa fiancée ; dans les premiers tems, il était de fer, & Pline assure que cet usage s'observait encore de son vivant. Comme avant Auguste, on n'avait point fixé le moment de ces fiançailles, ce Prince ordonna qu'elles n'auraient lieu que lorsque les parties seraient nubiles : cependant il était permis d'accorder une fille de dix ans, parce qu'elle était censée nubile à douze.

Le jour de ses nûces, on lui séparait les cheveux avec une javeline & l'on en formait six

treffes à la manière des *Vestales*, pour lui marquer qu'elle devait vivre chastement avec son mari. On lui mettait sur la tête un chapeau de fleurs, recouvert d'une espèce de voile que les gens riches ornaient de pierreries : il était de couleur de safran, ainsi que les souliers que l'on faisait plus élevés qu'à l'ordinaire, afin que la mariée parût grande. Sa robe était longue & blanche, ou de la couleur de son voile, & sa ceinture était nouée du nœud Herculéen qu'il n'appartenait qu'au mari de dénouer.

Le soir, à la lueur de cinq flambeaux de bois d'épine blanche, portés par de jeunes enfans, on feignait d'enlever la fille d'entre les bras de sa mère pour la livrer à son mari : le nombre était fixé à cinq, parce que cette cérémonie se faisait en l'honneur de Jupiter, de Junon, de Vénus, de Diane & de la Déesse de Persuasion. Deux autres jeunes enfans la conduisaient en la tenant chacun par une main, & un troisième portait devant elle le flambeau de l'hymen. Les parens faisaient cortège en chantant *hymen, ô hyménée !* Une femme était chargée de la quenouille, du fuseau & de la cassette de cette jeune épouse sur le passage de laquelle on répandait de l'eau lustrale, afin qu'elle entrât pure dans la maison de son mari.

Lorsqu'elle avait mis le pied sur le seuil de la porte qui était ornée de guirlandes de fleurs, on

lui présentait le feu & l'eau pour lui faire connaître qu'elle devait avoir part à toute la fortune de son mari. On avait soin auparavant de lui demander son nom , & elle répondait *Caïa* pour certifier qu'elle serait aussi bonne ménagère que *Caïa Cécilia* mère de Tarquin l'*Ancien*. Aussi-tôt après , on lui remettait les clefs de la maison pour marquer qu'elle avait autorité sur ce qu'elle renfermait , mais en même-tems , on la priaît de s'asseoir sur un siège couvert d'une peau de mouton avec sa laine , pour lui faire entendre qu'elle devait s'occuper du travail de la tapisserie , de la broderie &c. Ensuite on faisait le festin , & l'heure du coucher arrivée , les époux se rendaient dans la chambre nuptiale. Les matrones qu'on appelait *pronuba* , y accompagnaient la mariée & la mettaient au lit *génial* , ainsi nommé , parce qu'il était dressé en l'honneur du génie du mari.

Avant de les quitter , les garçons & les filles leur chantaient quelques vers , & cette première nuit , on avait soin de ne point laisser de lumière dans l'appartement , soit pour épargner la modestie de la mariée , soit pour empêcher l'époux de s'apercevoir de ses défauts cachés , supposé qu'elle en eût. Le lendemain , il invitait toute sa famille à un repas durant lequel sa femme était assise à côté de lui sur le même lit de table. Ce même jour , les deux époux faisaient un sacrifice aux



Dieux & recevaient les présens qu'on leur apportait

Telles étaient les cérémonies du Mariage chez les Romains , mais ils avaient deux manières de prendre leurs femmes. L'une était de les épouser comme chez les Grecs , sans autre convention que de les retenir chez eux : alors elles devenaient de véritables épouses quand elles étaient restées une année entière près de leurs maris , mais sans un jour d'interruption. C'est ce qu'on appelait Mariage par l'usage , *ex usu*.

L'autre manière était d'épouser une femme après des conventions matrimoniales , & ce Mariage s'appelait de vente mutuelle , *ex coemptione*. Alors la femme donnait en cérémonie trois *as* à son mari , & le mari donnait à sa femme les clefs de sa maison pour témoigner qu'il lui en accordait l'administration. Ces femmes seules portaient le nom de mères de famille , *matres familias* , & elles seules étaient héritières de leurs maris après leur mort.

Il résulte de-là que chez les Romains , le *Matrimonium ex usu* , ou ce que nous nommons aujourd'hui *concubinage* , était une union moins forte que le Mariage de vente mutuelle ; c'est pourquoi on le nommait aussi demi-Mariage , *femi-Matrimonium* , & la concubine demi-femme , *femi-conjux*. On pouvait avoir l'une ou l'autre , mais il était défendu de prendre les deux en même-tems. Nous

en avons une preuve authentique dans un Concile de Tolède , qui ordonne que chacun , soit Laïc , soit Ecclésiastique , doit se contenter d'une seule compagne , ou femme , ou concubine , sans qu'il soit permis de tenir ensemble l'une & l'autre. Cet usage se conserva en Italie , non-seulement chez les Lombards , mais depuis encore , quand les Français y établirent leur domination : quelques autres peuples de l'Europe regardaient aussi le concubinage comme une union légitime. Cujas assure que de son tems , les Gascons & les habitans voisins des Pyrénées n'y avaient pas encore renoncé.

Les fautes les plus grièves que les femmes Romaines pussent commettre & qui ne leur étaient point pardonnées , c'était , ou de manquer à la fidélité conjugale , ou de boire du vin , & Romulus avait ordonné que chacune de ces deux fautes serait punie de mort. Le vin , disait-il , est dans les femmes le principe de la corruption , & leur incontinence est l'excès de la corruption même. Cette loi fut observée avec tant de sévérité , que , selon Valère Maxime , Romulus ne crut pas devoir condamner Equatius Métellus ou Mécénius qui plongea un poignard dans le cœur de sa femme , uniquement parce qu'il la surprit buvant du vin. Fabius Pictor en cite une autre que ses parens firent mourir de faim pour avoir forcé un coffre dans lequel étaient renfermées les clefs du cellier. Aulugelle & Plin

assurent qu'en conséquence de cette loi , il était d'usage à Rome , que les femmes fussent embrassées par leurs proches , dans quelque endroit qu'elles se trouvaient , moins pour satisfaire aux devoirs de la politesse & de l'amitié , que pour sentir à leur haleine si elles n'avaient point bu du vin. Les parens y veillaient avec d'autant plus de soin , que le Législateur leur avait remis le Jugement de la coupable.

La loi qui autorisa le divorce chez les Romains , fut empruntée en partie des Athéniens chez lesquels il était libre à un mari de répudier sa femme , & à une femme de répudier son mari , avec cette clause que la partie lésée comparaitrait devant l'*Archonte* auquel elle ferait part des raisons qui la déterminaient. Ce fut ainsi qu'en usa l'épouse d'Alcibiade , qui rendit compte au Magistrat de l'infidélité de son mari & des autres sujets qu'elle avait de s'en plaindre. Les Dames Romaines qui dans les commencemens n'avaient pas eu le même privilège , s'arrogèrent peu-à-peu le droit de faire casser leurs mariages , & quand cette demande était faite par le mari , telle était à-peu-près la formule qu'il prononçait , ou faisait prononcer par un de ses affranchis , devant un certain nombre de témoins : *Thoro meo diverte , tibi que res tuas habeto. Valeas , tibi habeas res tuas , reddas meas ; uxor , vade foras.* Alors l'épouse congédiée remettait les

clefs de la maison entre les mains de son mari, ou de celui qui les lui demandait de sa part : de ce moment , elle cessait d'avoir inspection sur le ménage , & elle retournait sous la tutelle de ses parens. Au reste , si elle n'avait point donné lieu au divorce par sa mauvaise conduite , elle était autorisée à redemander sa dot en entier , sinon elle n'en obtenait que la moitié. L'autre partie était réservée au mari & aux enfans.

Chez les Romains , comme chez les Grecs , les femmes étaient deshonorées si elles venaient à se remarier , & chez les premiers , on leur défendait l'entrée du Temple de la Pudicité. Ces différens peuples imaginaient qu'une femme était obligée de conserver aux mânes de son mari la fidélité qu'elle lui avait jurée , & c'est dans ce sens que Virgile , *Liv. IV de l'Enéide* , fait dire à Didon veuve de Sichée ,

*Ille meos primus , qui me sibi junxit amores  
Abstulit ; ille habeat secum , servetque sepulchro.*

Dans Homère , Pénélope est recherchée par une foule d'Amans , & Pénélope se refuse à leur desir ; malgré le soin qu'ils ont de lui répéter qu'Ulysse ne vit plus. Cette assurance ne la rend que plus sévère , & son cœur ne continue d'être inflexible que pour se conserver la réputation de femme d'honneur ; que pour ne pas rompre les nœuds sacrés qui

l'unissent encore à l'ombre de son époux. La crédulité sur cet article allait si loin , que l'on était persuadé que jusques dans le séjour des morts , un mari était jaloux de posséder seul la tendresse de sa femme , & qu'un second hyménée devenait pour lui un sujet de douleur & de confusion ; de-là ce mot de Justinien , *anima mariti defuncti secundis nuptiis contristatur*. D'après cette superstition , on avait grand soin que les *pronuba* qui présidaient à la conclusion des Mariages , n'eussent jamais épousé qu'un seul mari. On en tirait un présage heureux en faveur de la future épouse , & l'on espérait que la mort même n'altérerait point des liens formés par l'entremise d'une femme fidèle à ses premiers engagemens. *Pronuba adhibebantur nuptiis , quæ semel nupserant , matrimonii perpetuitatem auspicantes.* ( Festus. )

Une ancienne loi de Rome avait pros crit le célibat , & tous les Citoyens étaient obligés de se marier après un certain âge , sans quoi , les Censeurs avaient droit de les punir. Ce fait est attesté par Cicéron dans son second Livre de *Legibus* , & l'on y verra que les célibataires privés de toutes les prérogatives attachées au droit de Bourgeoisie Romaine , perdaient en même-tems celui de tester & de témoigner en Justice. Aussi , avant que de recevoir la déposition , ou le serment d'un témoin , le Juge ne manquait-il pas de lui demander s'il

était marié. *Ex animi sententia , uxorem habeas ?* en conscience , avez-vous une femme ?

Conformément à cette loi contre le célibat , il était d'usage que le Censeur chargé de la cérémonie de la récenfion , fît à chaque Citoyen la question que nous venons de citer , & l'un de ces Magistrats n'oublia pas de la faire en pareille circonstance , à un Particulier dont il aimait la femme : Oui , lui répondit-il , je fuis marié , mais mon Mariage n'est pas de votre goût : *habeo equidem uxorem , fed non ex animi tui sententia*. C'était faire sentir au Censeur qu'il ne voyait qu'avec regret l'objet de fa paffion fous la puiffance d'un mari vigilant , & pour fe venger de la hardieffe de fa réponse , le Censeur le mit au nombre des *ararii* qui fupportaient toutes les charges de la Bourgeoifie , & ne jouiffaient d'aucuns de fes privilèges.

Les ordonnances que les Grecs avaient portées contre le célibat , n'étaient pas moins rigoureufes que celles-ci ; nous en avons parlé dans notre premier Volume , & plus nous avançons , plus le lecteur doit sentir que presque tous leurs ufages étaient paffés chez les Romains : leurs préjugés en religion étaient à-peu-près les mêmes , & le détail des cérémonies qui fe pratiquaient aux funérailles des uns & des autres , fera une nouvelle preuve de ce que nous avançons.

## LOIX FUNÉRAIRES.

## PREMIÈRE LOI.

*Qu'on n'enterre personne , & qu'on ne brûle aucun cadavre dans la Ville.*

On observait cette coutume si religieusement , que les cadavres même des Rois étaient portés hors les murs , au pied , ou sur la cime des montagnes. Il est vrai que l'on y dérogea pendant un certain tems , soit par la négligence , soit par la condescendance des Magistrats , mais elle fut rétablie par les Décemvirs , & l'Empereur Adrien statua une amende considérable , tant contre ceux qui enterreraient les morts dans la ville , que contre les Magistrats qui toléreraient cet abus. Il ordonna même que le lieu de la sépulture serait confisqué au profit du public , & que le corps du défunt serait exhumé. Antonin , Dioclétien & Maximien , ratifièrent ces Ordonnances : que de maladies nous aurions prévenues , si nous avions adopté le même usage , & comment n'a-t-on pas senti qu'un terrain rempli de corps entassés les uns sur les autres , produit nécessairement les exhalaisons les plus dangereuses ! Cette raison seule avait décidé les Romains , & la crainte des incendies fut la cause qui les empêcha de brûler aucuns cadavres dans l'intérieur des remparts. *Propter ignis pericu-*

*lum*, dit Cicéron. *Lib. II. de Legibus*. Cette même loi était une suite de la superstition des Payens qui croyaient que les lieux saints & les cérémonies de la religion étaient profanés par le voisinage d'un corps mort.

En conséquence, chaque famille Romaine se choisissait le lieu de sa sépulture à la campagne, dans son propre héritage, & réservait pour cela un jardin, ou un champ exposé à la vue des voyageurs. De-là, l'ancien style des épitaphes. *Asta, viator. Cave, viator. Aspice, viator*. Ce ne fut donc que par un privilège particulier que quelques personnages obtinrent le droit de sépulture dans l'intérieur des murs, tel que le Consul P. Posthumius Tubertus à qui l'on accorda cet honneur, l'an de Rome 249, pour lui & pour sa famille.

### II<sup>e</sup>. L o i.

*Qu'on bannisse des Funérailles le luxe & le deuil outré.*

Les Décemvirs empruntèrent cette Loi de Solon qui par de sages réglemens avait réprimé le faste que les Athéniens mettaient dans les cérémonies de leurs obsèques. Un nombreux cortège de *pleureuses* y poussait des cris immodérés, & y chantait à la louange du défunt, cette sorte de vers lugubres que l'on appelait *Nénies*. Ces larmes de commande se payaient fort cher, & si la loi précédente



n'en abrogea pas entièrement l'usage, du moins elle en corrigea l'excès.

III<sup>e</sup>. L O I.

*Qu'on ne façonne pas avec la scie le bois dont on construira les bûchers.*

Cette Loi venait encore de Solon qui, comme son successeur Phalérus, avait défendu aux Athéniens d'employer l'art de la menuiserie, & les ornemens de la sculpture dans la construction des sépulchres.

IV<sup>e</sup>. L O I.

*Qu'on ne mette sur le mort que trois habits de parade bordés de pourpre ; & qu'il ne se trouve que dix joueurs de flûte à ses obsèques.*

Par honneur, les Anciens chargeaient le bûcher ou le sépulchre du défunt, de tout ce qu'il avait eu de plus précieux pendant sa vie.

*Tum membra thoro defleta reponunt ,  
Purpureasque super vestes , velamina nota  
Injiciunt. ( VIRG. Enéid. Lib. VI. )*

Cet abus s'était introduit à Rome, & les Décemvirs y adoptèrent la loi de Solon qui chez les Athéniens avait réduit cette offrande à trois robes. Il en fut de même pour les joueurs de flûte, qui composaient un Collège nombreux que jusqu'alors on avait admis aux cérémonies funéraires.

*Temporibus veterum tibicinis usus avorum*

*Magnus , & in magno semper honore fuit.*

*Cantabat funis , cantabat tibia ludis ,*

*Cantabat mæstis tibia funeribus.*

*Adde quod adilis , pompa qui funeris irent ,*

*Artifices solos jusserit esse decem. ( OVID. L. VI. Fast. )*

Malgré ce règlement , les trompettes étaient toujours appelés aux Funérailles des Grands.

#### V<sup>e</sup>. L O I.

*Que les femmes ne s'écorchènt pas le visage ,  
qu'elles ne se défigurent pas , & qu'elles ne poussent point de cris affreux.*

Cette coutume insensée régnait depuis longtemps en Italie , Numa l'avait proscrire , & les Décevirs suivirent son exemple. Solon en avait fait autant à l'égard des Athéniennes qui ne croyaient pouvoir témoigner leur douleur qu'en se mutilant la figure. Le Lévitique condamne la même pratique reçue chez les Phéniciennes.

#### V I<sup>e</sup>. L O I.

*Qu'on n'enlève point un membre d'un corps mort pour lui faire de nouvelles Funérailles , à moins que ce ne soit d'un homme tué à la guerre , ou hors de son pays.*

Il arrivait souvent à Rome que les amis & les parens du défunt prenaient quelques-uns de ses membres ,

membres , pendant que l'on célébrait ses obsèques , pour avoir la satisfaction de lui faire de secondes Funérailles , & les Décemvirs abolirent cette coutume , fondés sur ce que d'un côté , elle multiplierait la dépense , & que de l'autre , elle ne servait qu'à prolonger des regrets toujours inutiles.

A l'égard de ceux qui étaient morts à la guerre , ou qui avaient été dévorés par quelque bête &c... , il fut statué que pour honorer leur vertu , on leur érigerait un de ces tombeaux que l'Antiquité appelait *Cænotaphia* : d'après la superstition de ces tems-là , elle se figurait que ces monumens vuides servaient de retraite aux ames de ceux qui étaient morts sans sépulture. On y suppléait en jettant trois poignées de terre sur une tombe qu'on leur élevait , & du haut de laquelle on les appelait trois fois par leur nom. Enée rendit ce tribut à la mémoire du jeune Polydore.

*Ergo instauramus Polydoro funus , & ingens*

*Apperitur tumulo tellus : stant manibus ara.*

*Animamque sepulchro*

*Condimus , & magna supremum voce ciemus.*

( *Eneid. Lib. III.*  )

*Et scæpe* , dit Ovide :

*Et scæpe in tumultis , sine corpore , nomina legi.*

Cependant les parens & les héritiers du mort étaient encore les maîtres de recueillir les restes du cadavre , & de les transporter au lieu destiné

à la sépulture , pour lui faire de nouvelles ob-  
sèques.

VII<sup>e</sup>. L O I.

*Qu'on n'embaume point les esclaves après leur mort,  
qu'on ne boive point à la ronde autour des cadavres,  
& qu'on ne verse pas sur eux des liqueurs parfumées.*

La coutume de laver les corps , de les oindre , de les embaumer , passa des Egyptiens aux Grecs , & ceux-ci la transmirent aux Romains. Cette précaution était nécessaire dans des climats méridionaux , & dans des tems où l'on gardait les cadavres sept jours avant que de les transporter au bûcher : on ne les brûlait que le huitième , selon Servius , & le neuvième était employé à recueillir leurs cendres. Les Décenvirs ne voulurent pas que l'on rendît ces honneurs à ceux qui avaient passé leur vie dans la servitude , & en même-tems ils abolirent les festins que les parens avaient l'habitude de donner autour des sépultures en l'honneur des Dieux Mânes & des défunts. Les Payens étaient persuadés que les ames de ces derniers se repaissaient de l'odeur ainsi que de la fumée des viandes , & en conséquence , ces sortes de repas devenaient très-dispendieux , soit du côté des mets , soit du côté des liqueurs & des parfums. On toléra seulement les libations de vin. *Servilis un-*

*tura , omnis que circum potatio auferitor. Murrata potio ne inditor.* Mais les Auteurs ont fait des recherches inutiles pour découvrir la qualité de cette *murrata potio*. Les uns ont dit que c'était une mixture de différens parfums qui formaient un nectar exquis : d'autres l'ont prise en effet pour une composition de myrrhe. Quelques autres enfin ont prétendu que cette liqueur avait pris son nom d'une pierre précieuse appelée *murra*. Selon eux , la poudre de cette pierre broyée était aromatique , & communiquait au breuvage une vertu qui flattait en même-tems le goût & l'odorat.

VIII<sup>e</sup>. L o i.

*Qu'on ne porte point aux funérailles des couronnes ou des festons.*

Ce fut encore par une raison d'économie que l'on retrancha ces vains ornemens dont on paraît les bûchers & les sépultures. On en excepta seulement la couronne qui devait être mise sur la tête du mort. L'article suivant donne l'explication de celui-ci.

IX<sup>e</sup>. L o i.

*Si le mort a mérité une couronne , qu'il soit permis à ses parens de la lui mettre , soit pendant les sept jours qu'il reste en son logis , soit lorsqu'on le conduira à la sépulture.*

On en usait ainsi chez les Athéniens à l'égard de ceux qui s'étaient acquis de la réputation dans les combats , ou dans les Jeux publics , & la famille avait part aux honneurs qu'on leur rendait. Les Romains crurent devoir en faire de même , & la couronne dont ils ornaient leurs morts était une marque de distinction qu'il n'était pas permis de refuser à leur mérite personnel , ou au sang dont ils sortaient. Ainsi la couronne leur appartenait de droit si , pendant leur vie , ils avaient remporté quelque victoire , s'ils s'étaient distingués dans les Jeux , ou par eux-mêmes , ou par le ministère de leurs esclaves , ou par la vitesse de leurs chevaux.

Nous avons dit que les corps étaient gardés sept jours avant d'être brûlés , & en cela nous sommes d'un avis contraire à Virgile qui fixe l'inhumation au troisième : ( *Liv. XI de l'Enéide* ).

*Tertio lux cœlo gelidam dimoverat umbram ,  
Mœrentes altum cinerem & confusa ruebant  
Ossa focis , tepidoque onerabant aggere terra.*

Mais Virgile est contredit par Horace dans ses deux vers suivans que cite Porphyre , l'un de ses Commentateurs.

*Nec in sepulchris pauperum prudens anus  
Novem diales dissipare pulveres.*

( Ode XII. du Liv. des Epodes. )

*Les Féries novennales* , ajoute ce même Porphyre , étaient les neuf jours que l'on passait à pleurer le mort , & à lui rendre les derniers devoirs. De-là le sacrifice *novennal* qui se faisait le neuvième jour après le décès. Sur cela St. Augustin dit , *in Genesim. Nescio utrum inveniatur alicui Sanctorum , in Scripturis , celebratum esse luctum novem dies , quod apud Latinos novendial appellant.*

X<sup>e</sup>. L O I.

*Qu'on ne donne qu'un lit à chaque cadavre.*

A Rome , un mort de quelque distinction était porté sur un lit funéraire , ou par ses parens , ou par ses amis , ou par les Grands de la République , selon le rang qu'il avait tenu , sur-tout s'il s'était signalé par des actions d'éclat & par des services importans. Alors on multipliait les lits de parade pour donner plus de majesté à la pompe funèbre , & la loi en défendait l'abus qui , malgré elle , se renouvella dans plus d'une circonstance. A l'égard des petites gens , ils étaient mis dans une bière & transportés au bûcher ou au lieu de la sépulture par des hommes nommés *Vespillones* , ou *Vespæ* : on les appelait ainsi , dit Festus : *quia vespertino tempore eos efferunt , qui funebri pompâ duci propter inopiam nequeunt.* Pendant long-tems en effet , on observa de ne faire les convois que le soir , mais

dans la suite on prit indifféremment le jour ou la nuit.

### XI<sup>e</sup>. L O I.

*Qu'on n'emploie point d'or dans les obsèques , excepté si le mort a eu quelque fil pour lier ses dents : alors , on pourra légitimement enterrer , ou brûler le corps avec ce fil.*

Les ornemens faits de ce métal étaient défendus comme une prodigalité indécente dans une cérémonie lugubre , & les Décemvirs ne permirent que le fil d'or dont on avait coutume de lier les dents du défunt pour les tenir dans une situation naturelle.

### XII<sup>e</sup>. L O I.

*Que dans la suite on ne bâtisse point de sépulture , & qu'on n'élève point de bûcher mortuaire , qu'à la distance de soixante pieds d'une maison , contre le gré de celui à qui elle appartient.*

L'intention des Décemvirs en promulguant cette Loi, était 1<sup>o</sup>. d'empêcher que le feu du bûcher ne se communiquât de proche en proche ; 2<sup>o</sup>. de garantir tout particulier du mauvais air que devait produire la corruption d'un cadavre. Cependant on pouvait demander le consentement du propriétaire d'une maison , soit pour dresser le bûcher , soit pour fixer le lieu de la sépulture à une distance



moindre que soixante pieds. Si , au contraire , l'endroit désigné devenait consacré pour la Religion , la famille du défunt y acquérait le droit d'inhumation malgré les oppositions de ce même propriétaire.

XIII<sup>e</sup>. LOI.

*Que la possession ne prescrive jamais contre le domaine d'une sépulture & de son vestibule.*

Cette possession était inviolable , & le terrain sur lequel on l'avait établie , ne pouvait servir à aucun usage profane. C'était un héritage acquis à perpétuité aux pères & aux enfans d'une même famille , héritage que la Religion ne permettait pas d'aliéner , & quiconque eût osé envahir un fond si respectable , démolir des sépultures , troubler les cendres des morts , se serait rendu coupable du plus grand de tous les crimes. Cette Loi , dit Cicéron , était fondée sur la nature même qui ne permet pas que les vivans usurpent sur les morts le seul asyle dont ils jouissent. Solon avait inspiré ces idées aux Athéniens , & nous avons fait voir dans notre premier Volume jusqu'à quel point ils portaient leur vénération à l'égard des tombeaux. Chez les Romains , comme chez les Grecs , il était défendu de bâtir sur le sol qui leur était consacré , ou d'y fixer sa demeure , à moins que le mourant n'en eût imposé l'obligation à quelqu'un de ceux qui avaient

part aux legs qu'il faisait avant son décès. Quelquefois il gratifiait un de ses affranchis, à condition qu'il s'engagerait pour toujours à garder son sépulchre. Ulpien, ( *Liv. XVIII* ) rapporte l'énoncé d'un testament qui contenait une clause semblable. *Cibaria per fidei commissum dederat, & ita adjecerat, quod liberos meos, ubi corpus positum fuerit, ibi eos morari jubeo, ut per filiarum mearum, ad sarcophagum meum memoriam quotannis celebrent.* On lit dans le même Auteur ( *Liv. LXXI* ) : *Titio centum relicta sunt, ita ut à monumento non recedat.*

Conformément à la même Loi, on ne pouvait inhumer un cadavre dans la sépulture d'autrui, sans l'agrément de celui à qui elle appartenait, & ce lieu en était toujours excepté de droit dans les contrats qui se passaient pour l'achat d'une terre : souvent pour ôter tout sujet de chicanne, on y ajoutait cette restriction : *si quid sacri, vel religiosi, vel publici est, ejus nihil venit.* En conséquence, dit Ulpien, *Liv. LXXII*, *Senatus consulto cautum erat, ne usus sepulchrorum permutationibus polluerentur, hoc est, ne monumentum veniret, neque obligaretur, distrahereturve à quoquam.* En un mot, afin que l'on ne s'y méprît pas, & que le terrain consacré ne fût pas confondu avec le profane, on avait soin de faire graver sur la pierre, la longueur & la largeur de l'espace que chacun se

réservait pour sa sépulture : comme dans cette inscription.

L. ÆMILII. L. F.  
IN. FRON. PED.  
XIIX. INAGR.  
PED. XX.

C'est-à-dire que le lieu de la sépulture de L. Æmilius avait dix-huit pieds de front, & vingt pieds dans le champ. Le front se prend ici pour le côté de l'espace qui répondait au grand chemin.

Ces treize Loix étaient inscrites sur la dixième table, & les Décemvirs y avaient ajouté une foule de réglemens que la suite va développer. Elle prouvera que les Romains n'oubiaient rien de ce qui devait marquer combien la mémoire de leurs morts leur était chère, & de ce qui pouvait en même-tems contribuer à la rendre précieuse. C'était quelquefois aussi un hommage qu'ils accordaient à la vertu, pour exciter les citoyens à mériter de pareils honneurs.

#### CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES.

Nous avons dit dans notre premier Volume que lorsqu'un Grec était près d'expirer, son plus proche parent venait lui donner le dernier baiser, comme pour recevoir son ame; que de l'instant qu'il était mort, ce même parent lui ôtait son an-

neau, lui fermait les yeux & la bouche ; que ces devoirs étaient remplis par la femme si elle perdait son mari , & par le mari s'il survivait à sa femme ; que l'on appelait le défunt plusieurs fois par son nom , & très-haut , afin de connaître s'il était réellement mort , ou seulement tombé en léthargie ; que son corps était exposé sous le vestibule , ou à l'entrée de la maison , couché sur un lit de parade , & les pieds tournés vers la porte à laquelle on attachait un rameau de cyprès ; qu'il était entouré de jeunes garçons occupés à chasser les mouches ; & ces différens usages furent adoptés par les Romains. Celui d'appeller le défunt se nommait *conclamatio* , ( conclamation ) & suivant l'explication qu'un célèbre Antiquaire a donnée d'un bas-relief qui est au Louvre dans la salle des *Antiques* , on ne se contentait pas de la simple voix pour les Citoyens distingués , mais on y employait le son des buccines & des trompettes , ainsi que l'on peut en juger par ce même bas-relief. On y voit des gens qui jouent des instrumens que nous venons de nommer , près du corps d'une personne qui paraît n'être morte que depuis un moment.

Après la *conclamation* , les parens ou les héritiers s'occupaient de l'appareil des Funérailles qu'ils réglaient à leur volonté , ou suivant celle du défunt , s'il l'avait témoignée , & pour y parve-

nir , ils s'adressaient aux *Libitinaires* qui vendaient & fournissaient tout ce qui était nécessaire pour les convois. On les nommait ainsi , parce qu'ils tenaient leur magasin au Temple de Vénus *Libitine*. C'était dans ce même Temple que l'on gardait les registres des morts , & c'est d'après eux que l'on a calculé le nombre de citoyens que la peste à enlevés à Rome pendant une Automne , sous le règne de Néron.

Les Loix dont nous avons donné le précis indiquent une partie des honneurs que l'on rendait aux morts de distinction , & les habits dont ils étaient revêtus , l'espèce de couronne qu'on leur mettait sur la tête , les attributs que l'on faisait paraître à leur pompe funèbre , étaient toujours analogues aux charges qu'ils avaient possédées.

Le jour fixé pour la cérémonie était annoncé par un Héraut public , qui criait : » Ceux qui voudront assister aux obsèques d'un tel , fils d'un tel , sont avertis qu'il est tems d'y aller : on emporte le corps de sa maison «. Cependant il n'y avait que les parens & les amis qui s'y trouvaient , à moins que le défunt n'eût rendu des services considérables à l'Etat ; alors toute la ville s'y rendait. S'il avait commandé les troupes , les soldats y tenaient leurs armes renversées , les Licteurs en faisaient de même de leurs faisceaux.

Le lit sur lequel on le portait, était couvert de pourpre ; il se nommait *Exaphore* quand il y avait six porteurs, & *Octophore* s'il y en avait huit. Les Sénateurs s'acquittaient de ce devoir si c'était un Empereur, & pour un Général d'armée, on prenait des Officiers & des Soldats.

A la tête de la marche, s'avançaient les joueurs de flûtes & de trompettes, suivis d'un nombre plus ou moins considérable de gens qui tenaient des torches allumées, & près du lit on plaçait un *Archimime* qui contrefaisait toutes les manières du défunt dont le visage était découvert, à moins que la maladie ne l'eût entièrement défiguré. Derrière lui paraissait son buste en cire, ainsi que ceux de ses ayeux & de ses parens, montés sur des bois de javelines, ou placés dans des chariots. Mais on n'accordait cette distinction qu'aux citoyens dont les ancêtres étaient illustres, & jamais on n'y admettait les images de ceux qui avaient été condamnés pour crime : dans les Funérailles des Empereurs, on offrait les représentations & les symboles des provinces & des villes subjuguées.

Les affranchis du défunt assistaient à la marche de son convoi, la tête couverte du bonnet qui était la marque de leur liberté ; venaient ses enfans, ses parens & ses amis, *Atrati*, c'est-à-dire en deuil, & à ce cortège succédait celui des pleureuses, *præfica*,

dont le métier consistait à faire des lamentations sur le mort, & à chanter des vers lugubres en son honneur.

Arrivé au *Rostra*, dans la place Romaine, le cortège s'arrêtait, & l'un des enfans ou des plus proches parens du défunt y prononçait son Oraison funèbre; c'est ce que l'on appelait *laudare pro rostris*, & cet usage se pratiquait non-seulement pour les hommes qui s'étaient distingués dans les emplois, mais encore pour les dames de condition. Le Sénat avait permis de les louer à haute voix, depuis qu'elles avaient donné volontairement leurs bagues & leurs bijoux, dans un moment où le trésor public ne s'était point trouvé en état de remplir le vœu que Camille avait fait d'offrir une coupe d'or à Apollon Delphien, après la prise de la ville de Veïes.

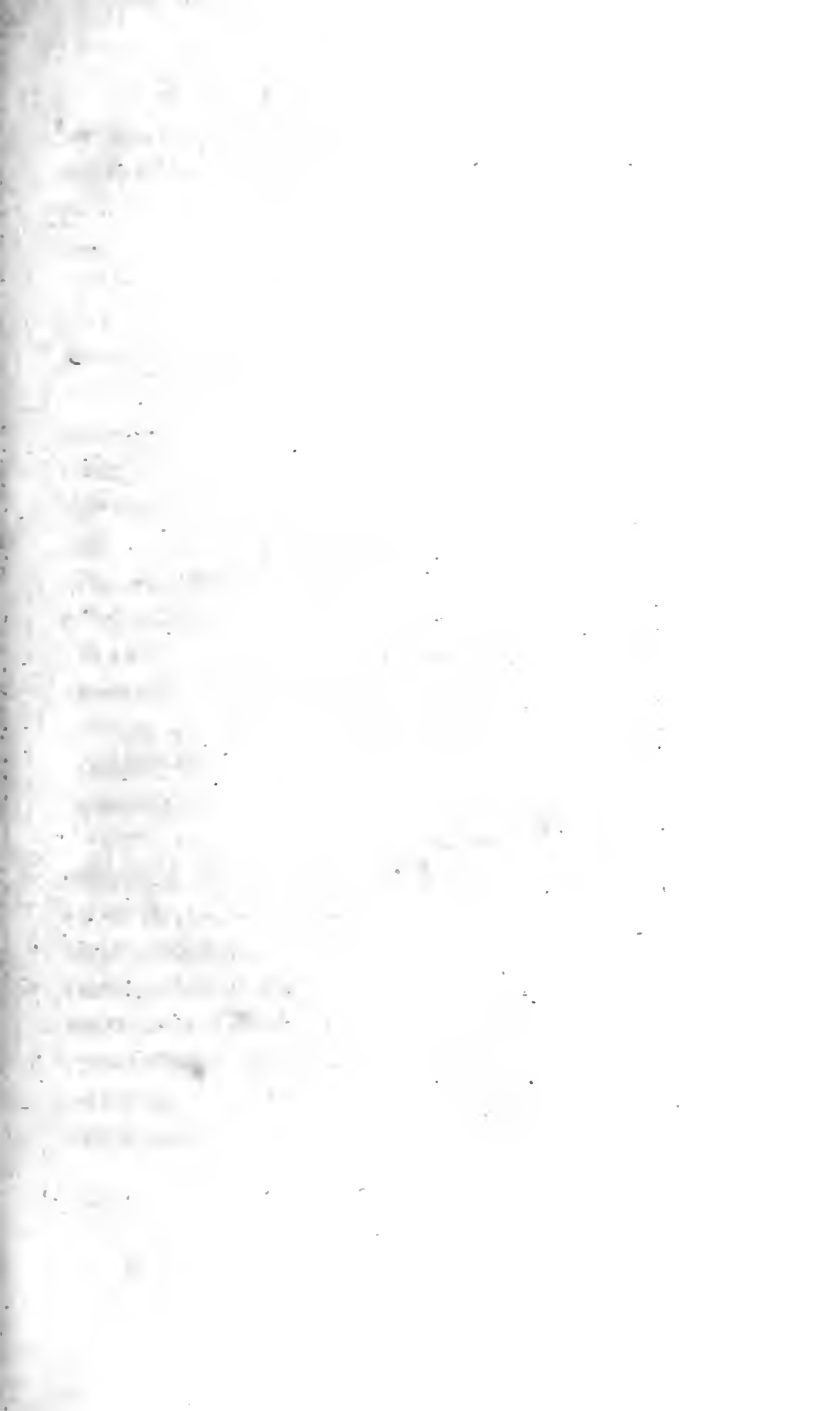
Du *Rostra*, on allait au champ de Mars, lieu destiné pour enterrer ou pour brûler le corps, & dans ce dernier cas, on avait eu soin d'y ériger un bûcher d'if, de pin, de méleze, en un mot de pièces de bois aisées à s'enflammer, & arrangées en forme d'autel sur lequel on posait le corps vêtu de sa robe : on lui ouvrait les yeux, on lui remettait son anneau, on l'arrosait de liqueurs odoriférentes, on lui tournait le visage vers le ciel, & on lui plaçait une pièce d'argent dans la bouche, en un mot, on observait jusqu'au dernier

moment toutes les cérémonies pratiquées chez les Grecs , & décrites dans notre premier Volume auquel nous renvoyons nos Lecteurs : ils y ont vu que ces peuples avaient l'usage de jeter les effets les plus précieux dans les flammes de leurs bûchers , cet usage passa chez les Romains , & devint la source de ces dépenses excessives réprimées par la IV<sup>e</sup> Loi.

Les Soldats vétérans brûlèrent leurs armes aux Funérailles de Jules-César , & plusieurs victimes y furent consumées : ces sacrifices accompagnaient ordinairement les obsèques des Empereurs , & souvent on y donnait des combats de gladiateurs , pour suppléer à l'ancienne coutume que l'on avait eue d'immoler les prisonniers de guerre auprès du bûcher de ceux qui étaient morts en combattant. Quelquefois même on y faisait des courses de chariots , on y représentait des pièces de Théâtre , & l'on y dressait des tables somptueuses auxquelles le peuple était admis. .

Dès que le mort était brûlé , ses plus proches parens ramassaient avec soin les cendres & les os que le feu n'avait pas entièrement consumés , & les arrosaient de lait & de vin auxquels ils joignaient des fleurs & des parfums : quelquefois cette fonction regardait les Pontifes , ou les plus distingués d'entre les Sénateurs & les Magistrats qui , les pieds nus & couverts d'une simple tunique , dépo-







J.D. Dugère del.

Ph. Trière Sculp.

# URNES.

faient les restes du cadavre dans des urnes plus ou moins riches.

Ensuite le Sacrificateur prenait une branche d'olivier avec laquelle il répandait de l'eau sur l'assemblée, à trois différentes reprises. Le but de cette aspersion était de purifier les spectateurs des souillures qu'ils avaient contractées en rendant les devoirs funèbres. Alors la pleureuse en chef les congédiait par ce mot. *I, licet,* » Vous pouvez vous en aller « ; & les parens du défunt lui disaient par trois fois, en l'appellant par son nom. *Vale, vale, vale : nos te ordine quo natura voluerit sequemur.* » Adieu, adieu, adieu : nous te suivrons quand notre rang marqué par la Nature arrivera «.

#### URNES.

La première A, est ronde & d'un très-bon goût pour la forme & les ornemens : les Antiquaires ne nomment point le monument dont elle a été tirée.

La seconde B, composée d'une pierre précieuse, appartient à la Bibliothèque Barberine : elle a été trouvée pleine de cendres, dans la tombe sépulchrale d'Alexandre Sévère & de Mammée. Sur le côté opposé à celui que nous représentons, on voit Leda assise près de son cigne, & au-dessus vole un cupidon qui tient un arc dans sa main. Jupiter, sous sa propre forme, y considère l'objet de son amour. A l'égard de ce côté-ci, il offre diverses

figures dont il serait assez difficile de donner l'explication, attendu que l'on ne voit pas le rapport qu'elles peuvent avoir avec les cendres d'Alexandre Sévère : peut-être pour les renfermer a-t-on pris au hasard le premier vase précieux que l'on aura trouvé. Le fond de ce même vase laisse voir au-dehors un homme qui porte un bonnet Phrygien, & qui tient le doigt sur la bouche, à la manière des Harpocrates.

La troisième C, sur laquelle sont deux sphinx, a été faite par Asinia Fortunata, affranchi de Lucius, comme le porte l'inscription.

La quatrième D, est tirée d'une des cellules de l'*Hypogée* trouvé dans la vigne Corsini, près de Rome, & publié par le Bartoli, l'an 1699.

Les quatre EEEE sont de terre cuite, & représentent celles qui servaient à renfermer les cendres & les ossemens des pauvres. Le P. Bonanni, qui les a fait connaître, prétend qu'elles se terminaient en pointe par le bas, parce qu'on les plaçait dans des trous que l'on pratiquait dans les pavés des chambres des *Hypogées*.

La phiole F est une *lacrymatoire* : ces vases servaient à contenir l'eau des larmes que l'on avait répandues au convoi du mort. On les déposait dans son tombeau avec de petites figures de Divinités au pied desquelles brûlait une lampe que l'on avait soin de renouveler.

On

On a vu que l'usage des bûchers était commun aux Grecs & aux Romains, cependant il est certain que quelquefois ils enterraient leurs cadavres sans les avoir fait passer par le feu, & que dans l'antiquité la plus reculée, l'inhumation était universellement reçue dans la Grèce, suivant la Loi de Cécrops, citée par Cicéron. *mortuum terra humato.* „ Je suis persuadé, dit-il, *lib. II. de Legibus*, que la plus ancienne manière d'ensevelir les morts, est celle dont se sert Cyrus dans Xénophon : le corps est ainsi rendu à la terre, & il est situé de manière qu'il est couvert du voile de sa mère. *Antiquissimum sepultura genus id fuisse videtur, quo apud Xenophan-tem Cyrus utitur. Redditur enim terra corpus, & ita locatum ac situm quasi operimento matris obducitur.*

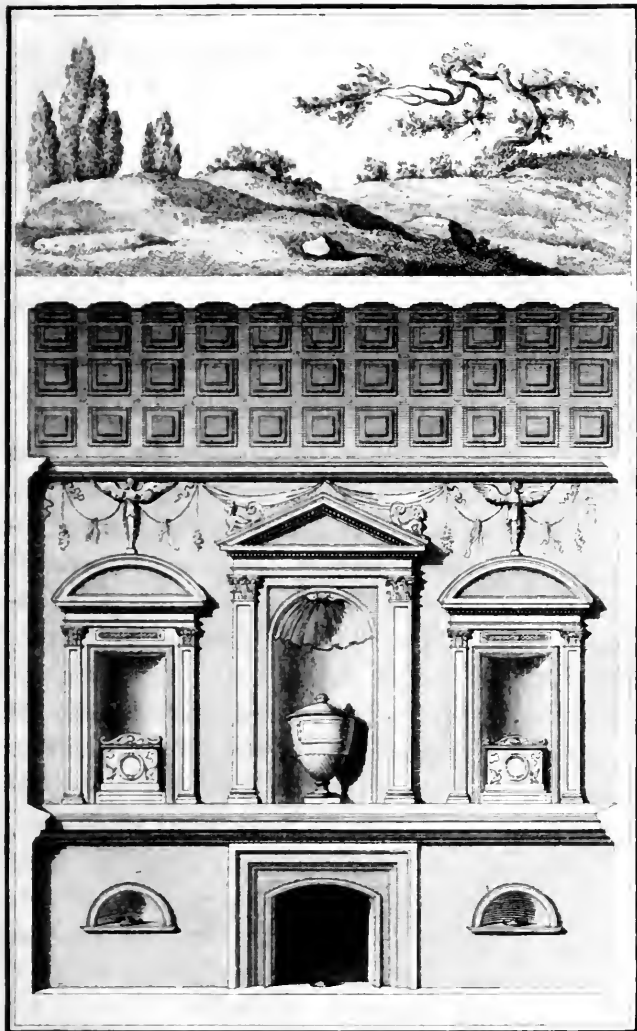
C'est en cette sorte, ajoute-t-il, qu'on raconte que notre Roi même fut enterré non loin des autels de la fontaine : tout le monde sait que la famille Cornelia a conservé cette sorte de sépulture presque jusqu'à notre tems. On n'ignore pas non plus que Sylla victorieux de C. Marcius, porta sa haine si loin, qu'il fit exhumer & jeter à la voirie le corps de ce Capitaine Romain, ce qu'il n'aurait jamais fait, s'il eût été aussi sage qu'il était violent. Je ne fais si ce fut de peur qu'on ne lui fit un pareil traitement, qu'il voulut qu'on brûlât son corps. C'est le premier des patrices Cornéliens à qui cela soit arrivé. Ce fait est confirmé par Pline, dans lequel

on lit que les premiers Romains ne consumaient pas leurs morts, & qu'ils ne commencèrent à le faire que lorsqu'ils se furent apperçus que leurs concitoyens inhumés en pays éloigné, pendant le cours d'une guerre étrangère, étaient souvent exposés aux insultes des Nations barbares qui les déterraient. De ce moment, ils élevèrent des bûchers, & de là, cette espèce de monumens sur lesquels nous allons jeter les yeux.

### *Hypogées.*

On avait donné ce nom à des caveaux ou voutes souterraines qui, comme nous l'avons déjà dit au commencement de cette Histoire, servaient à déposer les Urnes cinéraires. Les premiers n'avaient qu'un rez-de-chaussée, & n'occupaient point autant de profondeur que les *Hypogées* de Grèce, mais bientôt ils les surpassèrent, tant en grandeur qu'en magnificence, & non-contents de bâtir des sépulchres qui renfermaient plusieurs appartemens dans lesquels il y avait un grand nombre de niches ou de *columbaria* pour les Urnes, les Romains ornèrent encore ces appartemens de peintures à fresque, de mosaïques, de figures de marbre &c. On a eu lieu d'en juger par ceux que l'on a découverts de tems en tems, en fouillant des ruines auprès de Rome.

Dans ces mêmes appartemens, il y avait quel-



J. D. Duguesne Sculp.

de la Garde Sculp.

HYPOGÉE





quefois des chambres qui appartenant à différentes familles : l'inscription suivante en est la preuve.

*La chambre voutée qui est à main droite, & les places sépulchrales qu'on y voit, comme aussi celles qu'on trouve avant que d'y entrer, tout cela, dis-je, a été bâti par Threpte grand père du côté de la mère, de Métrodore & de Syneros. Cela appartient aussi aux enfans de Métrodore.*

Cette inscription traduite du Grec, a servi de modèle à celles que les Romains ont faites en pareilles circonstances, & la chambre que nous présentons est celle d'un *Hypogée* de la vigne Corsini, trouvé sous terre, & publié par le Bartoli à Rome, l'an 1699. Il contenait trente-quatre de ces chambres, & sur la façade extérieure on lisait les paroles suivantes qui désignent les personnes pour lesquelles il avait été construit.

#### Première Inscription.

*Pomitine Stratonice, affranchie, a fait ce monument & ce verger pour elle ; & C. Caius Pomitinus pour Lucius Matrenus & Antiochus, ses compagnons affranchis.*

*C. Caius Pomitinus a fait ici des places sépulchrales pour Claude Salvius & pour Optatus, & encore pour Publius Cornelius Dasius affranchi de Caia, & pour Lucius Antiochus, esclave. Ce monument a vingt-trois pieds de long, & douze de large.*

## Seconde Inscription.

*Racilie Eutychie a fait ce tombeau pour Cn. Racilius Telephorus son seigneur & son mari avec lequel elle a vécu vingt-un ans & sept mois : pour Cn. Racilius Fructuosus son fils qui a vécu dix ans, huit mois, vingt-deux jours & cinq heures : pour elle, pour Racilie Fructuose sa fille, pour ses affranchis & affranchies & pour leurs descendants. Si quelqu'un suscite après ma mort quelque procès touchant ce monument, ou s'il veut l'ôter à ceux qui porteront mon nom, qu'il paie au trésor du peuple Romain deux mille cinquante sesterces. Que ce monument ne soit sujet à aucune fraude.*

Les années, les mois, les jours, les heures de la vie d'un mort sont marqués dans ces paroles, & l'on trouve jusqu'aux demi-heures sur quelques épitaphes, telles par exemple que celle-ci.

*Aux Dieux mânes : Publius Lucius Verax a fait faire ce tombeau pour Publius Ælius Servandres son fils, & pour Publius Ælius Servandres son petit-fils qui a vécu deux ans, quatre mois, deux jours, six heures & demie.*

Les autres inscriptions sont dans le même genre, & au-dessus des *Columbaria* ou niches de la seconde chambre, on voit une peinture entière représentant, selon le Bartoli, des âmes qui viennent du ciel sur la terre, suivant l'opinion des

Gentils : auprès d'elles est le Destin qui écrit leurs noms , & la terre qui les reçoit est désignée par une figure couchée , appuyant sa tête sur une de ses mains. De plus , on y découvre les quatre âges : l'enfance marquée par un enfant , la jeunesse indiquée par un jeune homme qui porte une pique & un bouclier , l'âge mur par un homme fait , la vieillesse par un vieillard. La peinture de la voute n'offre que des caprices de l'Artiste qui en a été chargé , & dans la chambre dont nous donnons le dessin , on remarque trois niches dont la plus grande contient une urne ronde : chacune des deux autres en renferme une quarrée & plus petite : ces dernières se nommaient *Ollæ* , & servaient à contenir les cendres : les autres renfermaient les os , & s'appellaient *Ossuaria*.

Les autres chambres de cet *Hypogée* , dont on peut juger d'après celle-ci , sont décorées de divers ornemens , mais le plus singulier de tous , c'est le verger dont nous donnons le dessin : était-ce , dit le P. Montfaucon , afin qu'il ne manquât rien à cette maison souterraine , ou n'a-t-on voulu parler dans la description que l'on en a faite , que de quelque peinture qui représentait un verger ? le peu de lumières que les Antiquaires ont donné sur une infinité de morceaux , laisse nécessairement des doutes qu'il est impossible d'éclaircir.

Parmi les autres *Hypogées* dont on a connu les

restes, on distingue celui que l'on a trouvé dans la voie *Appienne*, & qui contient les urnes sépulchrales des affranchis, des esclaves & des Officiers de la maison de Sexte Pompée. On y voit le *Triclinarius*, c'est-à-dire celui qui avait le soin du *Triclinium*, ou de la salle à manger. Un autre y est qualifié d'Exacteur de Pompée, chargé de lever ses rentes. Un autre est surnommé à *Potione*, c'était l'échançon; un autre *Sumptuarius*, le dépensier; un autre *Tonsor*, celui qui faisait les cheveux de son maître &c... *Par les Dieux Stygiens, je vous conjure, qui que vous puissiez être, de ne pas violer nos ossemens.* Telle est la prière qui termine la première épitaphe qu'on y lit.

On découvrit aussi, l'an 1663, aux *Camaldules* de la montagne, au-dessus de *Frescati*, l'*Hypogée* de la famille *Furia*: tout y est fort simple, & les urnes en sont faites comme des caissons dont le couvercle est en dos d'âne. Le caractère des épitaphes prouve que ce monument était un des premiers que les Romains eussent construits. D'après la grandeur dont ils étaient, il n'est pas étonnant qu'ils servissent d'asyle à ceux qui voulaient vivre en solitude, ou aux malheureux qui craignaient la rigueur des Loix. De l'instant qu'ils y étaient entrés, la Justice n'avait plus de droit sur eux, & l'on aurait cru violer le respect dû aux morts, que d'aller les en arracher. Le séjour qu'y faisaient

les uns & les autres , n'était regardé ni comme usurpation , ni comme possession illégitime ; mais s'ils venaient à y mourir , ils en étaient retirés aussi-tôt , comme ne devant pas avoir de sépulture dans un lieu dont la propriété n'était point à eux.

Nous avons dit que les Grecs regardaient comme des objets d'exécration ceux qui avaient été frappés du tonnerre , parce qu'ils étaient persuadés que Jupiter ne lançait la foudre qu'en punition de quelque crime ; les Romains avaient la même superstition , & comme les Grecs , ils refusaient les honneurs funèbres à ces infortunés , selon cette Loi de Numa , que Festus a exprimée dans les termes suivans : *si fulmine occisus est , ei justa nulla fieri oportet*. En conséquence de cette Loi , on enterrait sans aucune cérémonie ceux qui avaient été foudroyés , ou bien on se contentait de les couvrir de terre , dans l'endroit même où ils avaient perdu la vie , & cette fonction regardait les *Aruspices*. Quelquefois même , au rapport de Plutarque , on laissait les cadavres exposés à l'air , de sorte qu'ils n'étaient ni enterrés , ni consumés , & l'on n'apportait d'autre précaution que celle de fermer d'une haye le lieu dans lequel ils avaient été foudroyés. Le même Auteur ajoute qu'on les croyait en sûreté contre la corruption , à la faveur des parties de nitre & de salpêtre que la foudre avait fait passer dans toutes les parties de leurs corps.

Une autre Loi de Numa défendait que l'on appuyât sur ses genoux le cadavre d'un homme foudroyé, pour l'ensevelir : *si hominem fulmen occisit , ne eum supra genua tollito*. Mais on ne doit pas en inférer que les personnes écrasées par le tonnerre fussent absolument privées de la sépulture, & cette interprétation que Turnèbe a garantie, ne s'accorde point avec le témoignage des Auteurs anciens. Quintilien, *Déclam.* 64, s'exprime sur cela de manière à ne laisser aucun doute. *Quo quis loco fulmine ictus fuerit , eodem sepeliatur.* » Que celui qui sera mort d'un coup de tonnerre, soit enseveli dans le même endroit où il en aura été frappé ». Artémidore d'Ephèse tient le même langage, *chap. 8 du Liv. second de l'Interprétation des songes*. Malgré cela, quelques modernes sont partagés sur le sens de ces paroles : *ne eum supra genua tollito* : Revard en a conclu, *chap. 32<sup>e</sup> sur les Loix des douze Tables*, que le cadavre d'un homme foudroyé n'était point levé de terre pour être porté au lieu de la sépulture : on le traînait, dit-il, avec un croc, comme l'on faisait autrefois à l'égard des criminels qui avaient été punis du dernier supplice.

Casaubon, selon Pitiscus, croyait que ces mêmes paroles faisaient allusion à la coutume reçue chez les Anciens, de laver les corps des défunts, de les parfumer & de les revêtir d'habits funèbres

avant de les porter en terre , ou sur le bûcher ; or , il fallait nécessairement que le mort fût appuyé sur les genoux de la personne qui lui rendait ces derniers devoirs. Quoi qu'il en soit , il est certain que Numa n'avait point privé de la sépulture ceux que la foudre avait terrassés , & qu'il avait seulement ordonné que leurs corps ne feraient point transférés ailleurs. Les Romains n'exceptèrent de cette Loi que ceux à qui le feu du Ciel avait ôté la vie dans l'enceinte même de la Ville. Cette exception était une suite de la Loi qui portait que les corps devaient être enterrés ou brûlés hors des murs.

La superstition payenne imagina encore de nouveaux réglemens par rapport aux différens endroits où la foudre était tombée. Les Romains ne les considéraient plus que comme des lieux consacrés , que Jupiter s'était en quelque sorte réservés : dès-lors , il ne fut plus permis de les faire servir à des usages profanes : aussi avait-on grand soin de les enfermer de pieux , pour en défendre l'entrée aux passans & aux animaux : les *Aruspices* y élevaient un Autel à Jupiter *foudroyant* , & les destinaient à la sépulture de ceux qui avaient été frappés du tonnerre. Le desir de donner à nos Lecteurs la connaissance de toutes les idées que les Romains avaient sur leurs morts , nous ramène aux *Lémures* dont nous avons parlé dans la seconde

Partie du quatrième Volume , & M. Simon de l'Académie des Inscriptions nous a fourni sur cet article des détails qui nous ont paru assez curieux pour en faire usage.

L'idée générale de toutes les nations , même les plus barbares , a toujours été que l'homme ne mourait pas tout entier , & qu'il subsistait par la meilleure partie de lui-même , après la destruction du corps : mais cette persuasion universelle de l'immortalité de l'âme n'ôtait pas l'incertitude de ce qu'elle devenait après la mort , du lieu où elle allait établir son domicile , & de la manière dont elle s'y prenait pour entretenir un commerce avec les vivans. C'est sur ces points différens que nous allons développer les opinions des Romains dont la théologie en cela n'était point différente de celle des Grecs & des Egyptiens qu'on fait avoir emprunté leur plus saine doctrine de la Religion & des coutumes des Hébreux.

*Etat des Ames séparées.*

» Les Romains , suivant Ovide & Apulée , donnaient le nom de *Lémures* à toutes les ames des morts , mais ils en distinguaient de deux sortes : les uns bienfaisans , que l'on appelait *Lares* , ou Dieux domestiques , & qui faisaient volontiers leur séjour dans les maisons ; les autres malfaisans , qui



n'y revenaient que pour faire du ravage, & que l'on appelait *Larves*, ou Phantômes.

On tenait que les premiers étaient les âmes des ancêtres, lesquels ayant vécu en gens de bien, aimant leur famille, & s'appliquant à la gouverner avec sagesse, n'avaient pas quitté un moment la tendresse qu'ils avaient pour elle; ce qui les obligeait à rester dans leur logis où ils continuaient de prendre soin de leurs descendans parmi lesquels ils s'appliquaient à maintenir la paix & l'honnêteté; leur procurant tous les biens qu'ils pouvaient, & détournant les maux dont ils étaient menacés; semblables, dit Plutarque, à des Athlètes qui ayant obtenu la permission de se retirer à cause de leur grand âge, ne quittaient pas pour cela la passion qu'ils avaient eue pour leur ancienne profession, se plaisaient à voir leurs élèves s'exercer dans la même carrière, à les soutenir par leurs discours & par leurs conseils, pourvu qu'ils leur trouvassent de la bonne volonté & de la reconnaissance. C'est de cette espèce qu'était celui à qui Plaute fait faire le prologue d'une de ses Comédies, prologue dans lequel il témoigne l'affection qu'il a pour la fille de la maison qu'il habitait depuis long-tems, assurant qu'en considération de sa piété, il songeait à lui procurer un mariage avantageux, par la découverte d'un trésor confié à ses soins, & dont il n'avait jamais voulu donner con-

naissance au père de la fille , ni à son ayeul , qui en avaient mal usé à son égard.

L'autre espèce de *Lémures* , à qui ce nom semble avoir été particulièrement affecté , inspirait plus de crainte que de respect , par les désordres qu'ils causaient dans les lieux où ils s'avaient de revenir. Ils passaient pour des esprits malins , & l'on croyait que c'étaient les ames des gens vicieux qui étaient condamnés , pour l'expiation de leurs crimes , à mener une vie errante & vagabonde. après leur mort , n'ayant aucune demeure assurée où ils pussent vivre en repos. Cette situation fâcheuse , jointe à leur malignité naturelle , les portait à tourmenter les vivans , & les Dieux leur donnaient , disait-on , un pouvoir absolu sur les méchans , en qualité de Ministres ou d'exécuteurs de leur justice , mais ils ne leur permettaient pas d'attenter à la vie & à la personne des gens de bien. Ils pouvaient tout au plus leur causer de vaines frayeurs , par des apparitions phantastiques , & c'est pour cela qu'on les appelait spectres ou phantômes.

Comme il est assez ordinaire de confondre les malheureux avec les coupables , on mettait de ce nombre ceux qui avaient péri par une mort violente , & qui étaient privés des honneurs de la sépulture , passe-port nécessaire pour avoir une place fixe dans l'autre monde. Ainsi l'on disait que leurs mânes inquiètes , qui n'avaient quitté la vie que par

force , erraient autour de leurs corps , sous des formes horribles , & faisaient un bruit épouvantable jusqu'à ce qu'on leur eût rendu les derniers devoirs.

Suétone raconte comme un fait qui passait pour constant , qu'après la mort de Caligula , les Concierges du palais dans lequel il avait été massacré , furent tourmentés toutes les nuits par des spectres , & saisis de terreur , jusqu'à ce que ses sœurs revenues d'exil , lui eussent fait faire une pompe funèbre. C'est sur ces imaginations populaires qu'un valet , dans Plaute , voulant persuader à son maître qu'il revient des esprits dans sa maison , lui assûre qu'il parierait qu'autrefois quelqu'un a été assassiné dans ce logis. \*

Les gens sages se moquaient de ces fables ridicules ; cependant elles étaient quelquefois rapportées avec des circonstances si précises , & des témoignages si positifs , que des personnes , d'ailleurs bien sensées , ne savaient qu'en penser. C'est ce que Pline *le jeune* avoue au sujet d'une apparition fort extraordinaire sur laquelle il consulte un de ses amis , en voici l'historique.

Il y avait à Athènes une maison décriée pour les esprits. Le Philosophe Artémidore , attiré par la modicité du prix , vint s'y établir dans le dessein d'éprouver ce qui en était. La nuit , étant occupé à l'étude , il entend un grand bruit de chaînes , & voit avancer vers lui un vieillard hideux chargé de

fers. Artémidore se lève , & le spectre s'éloigne en lui faisant signe de le suivre. Il obéit , & à peine fut-il dans la cour , que la vision disparut. Le lendemain , il en avertit les Magistrats qui firent ouvrir la terre dans le même endroit où le phantôme s'était enfoncé , & l'on y trouva un cadavre enchaîné. On lui fit des funérailles solennelles , après quoi la maison fut tranquille , & le Philosophe profita du bon marché.

Ces ames qui ne demandaient que la sépulture étaient faciles à contenter , mais il n'était pas aussi aisé de se défaire de celles qui venaient , ou déchirer leurs assassins avec les ongles , en quoi , suivant Horace , consistait la principale force des Dieux mânes , ou persécuter impitoyablement ceux qui étaient la cause de leur mort , ainsi que la malheureuse Didon prétendait se venger de son perfide amant.

Cette distinction d'esprits était conforme au système de Pythagore & de Platon , d'après lesquels il fut adopté par les plus habiles d'entre les Romains. En conséquence , ils pensaient que les ames des hommes justes étant dégagées pour toujours des liens du corps , & s'étant purifiées des taches qu'elles avaient contractées par le commerce des sens , s'envolaient au séjour des bienheureux , où elles jouissaient d'une félicité parfaite dans la compagnie des Dieux inférieurs ou démons , étant

transformées en leur nature , & pouvant même s'élever ensuite , par une vertu très-épurée , jusqu'à la perfection des Dieux célestes & immortels ; au lieu que les ames coupables de grands crimes demeuraient toujours attachées à la terre vers laquelle elles étaient entraînées par le poids de leurs vices , jusqu'à ce qu'après diverses révolutions , elles eussent expié les fautes qu'elles avaient commises.

Voilà l'idée que l'on avait à Rome des ames séparées qu'on se figurait comme des ombres légères , ayant la forme du corps qu'elles avaient quitté , se dissipant comme un songe lorsqu'on voulait les embrasser , cependant sensibles à l'impression de certains corps , se repaissant de parfums & du sang des victimes , & craignant la pointe d'une épée qui ne pouvait les blesser.

*Domicile des Ames après la mort.*

» Pour ce qui est du lieu que l'Auteur de la Nature leur avait assigné pour leur résidence ordinaire , les sentimens n'étaient pas uniformes. Car bien que l'on crût que les ames des gens de bien fissent un plaisir de fréquenter les maisons qu'elles avaient autrefois habitées , & que les ombres malheureuses errassent ordinairement autour de leurs corps & de leurs tombeaux , on savait bien que ce n'était pas là leur propre domicile. On donnait en

général le nom de Champs *Elysées*, c'est-à-dire, de lieux agréables & délicieux au séjour des âmes bienheureuses. Les Platoniciens le plaçaient dans la haute région de l'air, au-dessus de la lune, quelques-uns dans cette planète même où étaient les champs d'*Hécate*, & laissaient celles des méchans errer à l'aventure dans l'air inférieur & grossier. L'opinion commune faisait descendre tous les morts dans les enfers. Les Héros même & les demi-Dieux étaient soumis à cette Loi imposée à tous les mortels, & leur ombre ou image y était retenue, pendant que leur âme pure & dégagée de tout ce qu'elle avait de périssable, jouissait dans le ciel des plaisirs & des grandeurs de l'immortalité. Ces enfers étaient des lieux qu'on se figurait au centre de la terre.

Cicéron rapporte l'origine de l'opinion vulgaire sur ce point, à l'ancienne coutume d'enterrer les corps, qui fit dire que la terre était la dernière demeure des hommes, d'où l'on conclut qu'ils allaient mener sous terre une nouvelle vie. Sur cette pensée, on y établit un grand Empire divisé en deux Royaumes fort différens, l'un agréable & tranquille pour les bons, l'autre plein de trouble & d'horreur pour les méchans.

Les Poètes trouvant le sujet propre à être embellí par leurs fables, en firent des descriptions aussi exactes que s'ils en avaient fait le voyage avec  
les

les Héros qu'ils y faisaient descendre , & pour exciter la terreur dans leurs Pièces de Théâtre , ils firent sortir des enfers des morts qu'ils introduisirent sur la Scène. Ces spectacles faisant impression sur les esprits du peuple , des femmes & des enfans qui y assistaient , autorisaient les apparitions des ombres & des phantômes ; effet ordinaire d'une imagination troublée par la douleur ou par la crainte «.

*Apparitions des Morts.*

» Le cahos qui sépare l'autre monde de celui-ci , ne paraissait pas assez insurmontable pour rompre tout commerce entre les vivans & les morts , & empêcher que des ombres subtiles ne pénétraissent sur la terre par des sentiers inconnus. Il y avait même de certains lieux , comme l'ancre de Trophonius , les gouffres du Cap de Ténare , ceux des lacs d'Averne & d'Achéron , où l'on disait qu'aboutissaient les grandes routes qui conduisaient aux portes de l'enfer.

On ne s'embarassait point de l'objection des gens moins crédules qui ne pouvaient comprendre comment des ames privées des organes des sens , pouvaient parler , agir & se faire entendre. On y avait pourvu par la supposition de membres équivalens qu'avait le corps délié dont on concevait l'ame revêtue , & qui lui servait de première enveloppe ,

suivant Pythagore , lorsqu'elle était unie au corps mortel. C'est une des illusions ordinaires de l'imagination , de représenter les esprits sous la figure des corps.

L'attachement aux lieux que la Providence ou le Destin avaient assignés à ces mânes , ne paraissait pas un obstacle qui leur fermât la sortie des enfers , pourvu que ce fût dans des tems convenables , & avec la permission des Dieux auxquels ils étaient soumis , tel qu'était Pluton , appelé *Summanus* , c'est-à-dire Souverain des Dieux mânes. C'est sur cela qu'est fondée une ancienne épitaphe qu'on voit encore à Rome : une jeune veuve désolée de la perte de son mari , y adresse des vœux aux Dieux mânes , & leur demande en grace de permettre que ce cher époux lui vienne rendre visite pendant la nuit , en attendant qu'elle puisse se réunir à lui.

On fait que c'était une des fonctions de Mercure de ramener les ombres des enfers , aussi bien que de les y conduire : mais non-seulement on était persuadé que les âmes bienheureuses , ainsi que les infortunées , pouvaient revenir sur la terre de leur propre mouvement , apparaître en songe & se rendre visibles sous telles formes qu'il leur plaisait ; on ne doutait pas même du pouvoir des Magiciens qui se vantaient de les faire sortir quand bon leur semblait , de leurs demeures sombres , pour les consulter , ou les faire servir à leurs enchantemens.

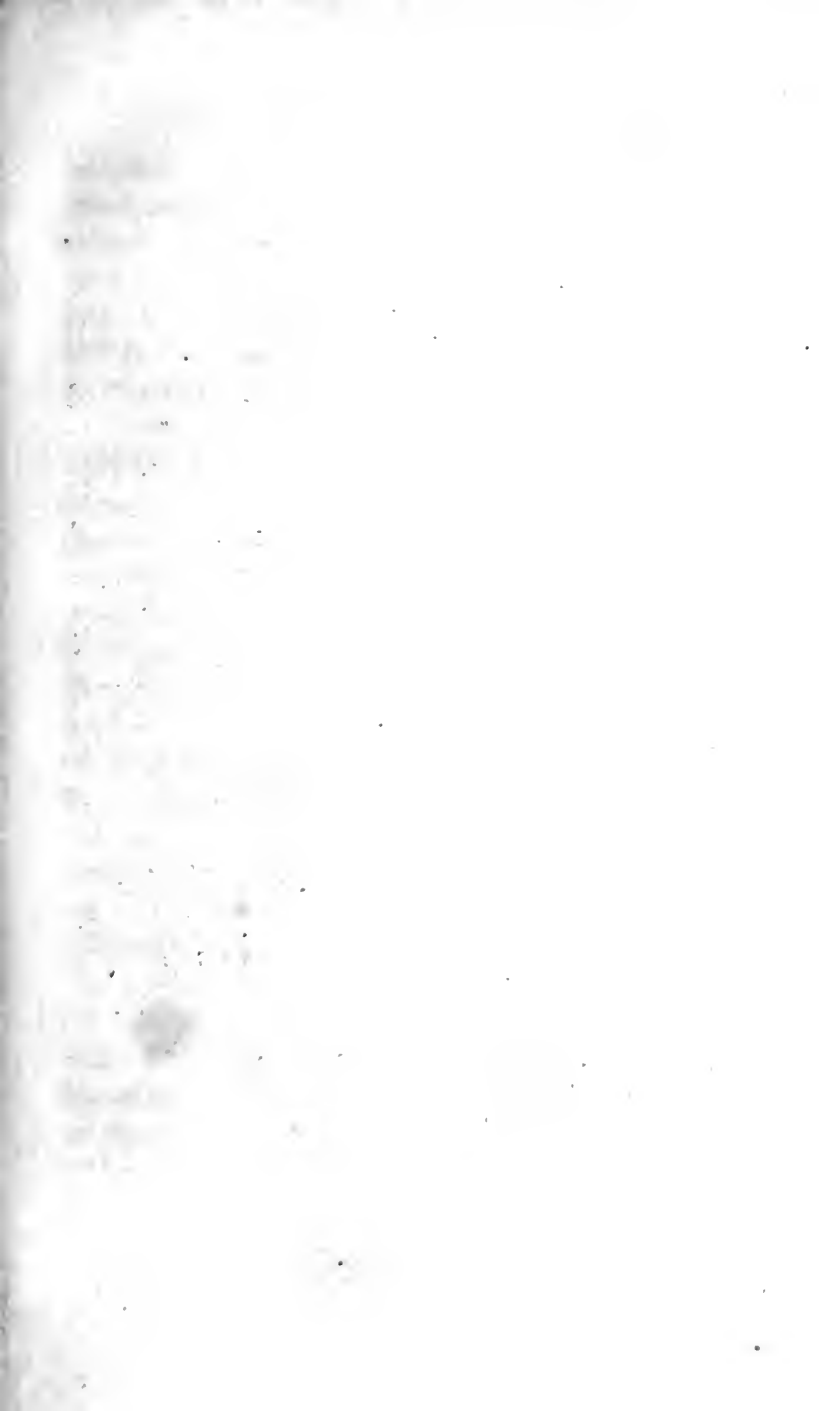


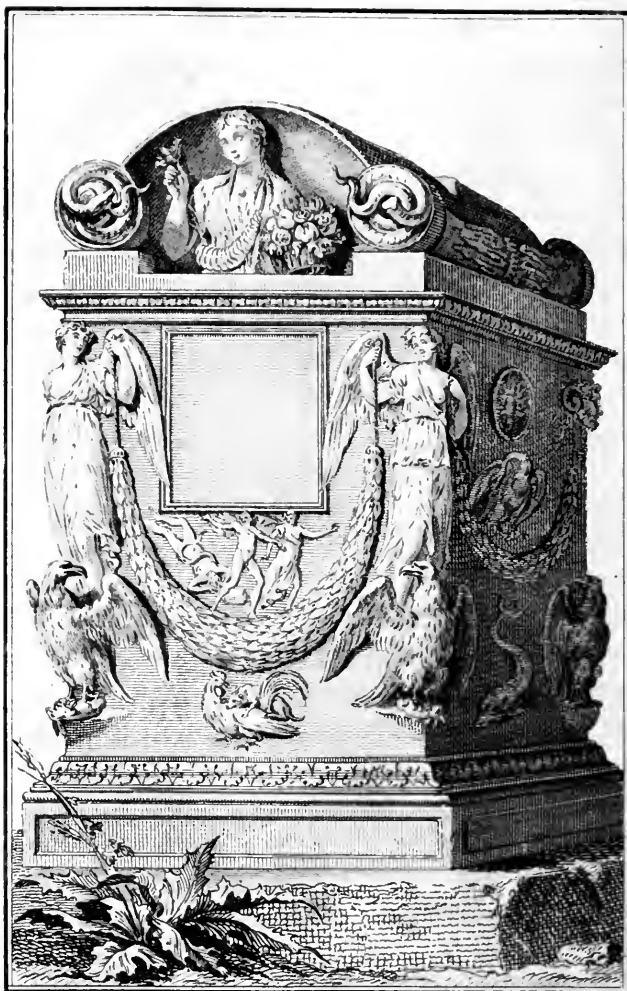
L'Histoire de l'ombre de Samuel, évoquée par la Magicienne d'Endor, est une preuve de l'antiquité de cette opinion qui avait cours parmi les Hébreux comme parmi les autres Nations. Attendu que ces évocations troublaient le repos des ames saintes, l'on croyait ne pouvoir faire des vœux plus favorables pour elles, que de souhaiter qu'elles en fussent délivrées. C'est ce que signifiait la formule gravée sur les tombeaux : *Que la terre vous soit légère*. On s'imaginait que les Magiciens l'apprésantissaient par leurs charmes sur les ombres des morts, & les empêchaient de la pénétrer pour venir prendre l'air de ce monde pendant la nuit, afin de les obliger par ces vexations à leur répondre & à obéir à leur voix «.

» En conséquence de toutes ces superstitions, il n'y avait guères de maison considérable où il n'y eût dans le vestibule un autel consacré aux Dieux *lares* ou domestiques qui, comme nous l'avons observé, passaient pour les ames des ancêtres. Les honneurs que toute la famille leur y rendait en particulier, venaient, suivant Macrobe & Servius, de l'ancienne coutume d'y enterrer les morts, qui a subsisté plus long-tems en Egypte où l'on avait de grandes facilités pour embaumer & conserver les corps. L'incommodité qu'on en recevait ayant obligé de les transporter ailleurs, on continua de rendre les mêmes devoirs à leurs représentations,

& le souvenir de leurs bienfaits entretenant la confiance de leurs descendans , ils s'adressèrent à eux comme à des Dieux favorables & toujours prêts à exaucer leurs vœux. C'est là vraisemblablement un des commencemens de l'idolatrie , & il y a lieu de croire que les Dieux de Laban , que sa fille Rachel lui enleva , étaient les images de ses pères qu'il honorait d'un culte particulier.

Cette dévotion pour les ancêtres , supposait qu'ils étaient du nombre des ames saintes & bienheureuses que leur vertu , délivrée des infirmités du corps , avait élevées au-dessus de la condition humaine ; ce qui ne se pouvait pas dire de tous les morts dont plusieurs avaient mené une vie déréglée & scandaleuse. Mais comme il était impossible de décider précisément quel était le sort d'un homme après son trépas , & quel rang il tenait dans l'autre monde , la piété de ses héritiers les portait à en juger favorablement , & à les mettre au nombre des gens de bien , d'autant plus qu'on s'est toujours fait un point de religion de ne jamais parler des défunts que respectueusement. Ainsi , on leur donnait en général le nom de Dieux mânes. C'était , comme l'on fait , l'inscription ordinaire de tous les tombeaux , & le titre de toutes les épitaphes. Mais ce culte religieux que l'on rendait à la mémoire des morts , ne les élevait pas pour cela au rang des véritables Dieux , à moins que leur vertu , publi-





J. D. Dugoure del.

Isaac Julien sculp.

TOMBEAU.

quement reconnue, n'eût été confirmée par des Temples & des Autels. Il est vrai que la Théologie Payenne n'a jamais été fort scrupuleuse dans ses apothéoses sur les mœurs de ceux qu'elle a Divinisés, & la plupart d'entre eux auraient été fort embarrassés de faire preuve d'une probité purement humaine. Ainsi, la Divinité que par honneur on attribuait aux mânes du commun, n'était pas un garant sûr de leur félicité. Il paraît même que les devoirs que l'on voulait bien leur rendre, étaient autant pour les soulager & pour assurer leur repos, que pour se concilier leur faveur & leur protection. On jugeait qu'ils y étaient sensibles pour leurs propres intérêts, puisqu'ils ne souffraient d'en être privés, qu'avec douleur & impatience «.

Cette dissertation renferme tout ce qu'il est possible de dire sur l'opinion des Romains à l'égard de leurs morts, & d'après l'article suivant, le Lecteur aura une idée complète de leurs Funérailles : les traits que nous y avons rassemblés sont une suite nécessaire des détails dans lesquels nous sommes entrés, & les faits que nous allons citer ne sont pas moins curieux que les précédens.

#### *Tombeaux.*

Les Romains en avaient de trois sortes, *Scpul-*  
D ;

*chrum*, *Monumentum* & *Cenotaphium*. Le premier était le Tombeau ordinaire, dans lequel on déposait le corps du défunt : le second était un édifice uniquement bâti pour conserver sa mémoire : le troisième était un Tombeau de gazon, autour duquel on pratiquait toutes les cérémonies funéraires, en l'honneur de ceux dont on n'avait point trouvé le cadavre : cette idée fut une suite de l'opinion dans laquelle on était, que les âmes des personnes qui n'avaient point été enterrées, erraient pendant des siècles entiers sur les fleuves de l'enfer, sans pouvoir entrer dans les Champs *Elysées*. C'est en conséquence de cette superstition, que Virgile, liv. 6 de l'*Énéide*, fait passer à Caron l'âme de Deiphobus, quoiqu'Énée ne lui eût dressé qu'un *Cénotaphe*.

Les Romains ornaient quelquefois leurs Tombeaux de bandelettes de laine & de festons de fleurs, mais ils avaient grand soin sur-tout d'y faire graver des ornemens qui servissent à les distinguer, comme des figures d'animaux, des trophées militaires, des emblèmes caractéristiques, en un mot, différentes choses qui marquaient le mérite, le rang ou la profession du mort.

Dans les tems de corruption, les Particuliers du plus bas étage, mais favorisés des biens de la fortune, se bâtirent des tombeaux somptueux, & ce-

lui de Licinius Barbier d'Auguste , égalait en magnificence ceux des plus nobles Citoyens Romains de son tems.

*Marmoreo Licinus tumulo jacet , at Cato parvo ,  
Pompeius nullo ; quis putet esse Deos ?*

Mais que penser , dit le Chevalier de Jaucourt , de celui de Pallas , portant cette inscription superbe que le Sénat eut la bassesse de laisser graver ?

*Tib. Claudius. August. I.*

*Pallas.*

*Huic. Senatus. ob fidem*

*Patronos. ornamenta.*

*Prætoria. decrevit.*

*Et. H. S. centies. quin-*

*Quagies. cujus. honore.*

*Contentus. fuit.*

» Pour récompenser son attachement & sa fidélité envers ses patrons , le Sénat lui a décerné les » marques de distinction dont jouissent les Préteurs , avec quinze millions de *sesterces* ( quinze cent mille livres de notre monnoie ) & il s'est » contenté du seul honneur «.

On fait que ce Pallas était l'affranchi de Claude , & qu'il eut la plus grande autorité sous le règne de ce Prince. Il avait été d'abord esclave d'Antonia belle-sœur de Tibère , & ce fut lui qui porta la lettre où elle donnait avis à l'Empereur de la

conspiration de Séjan. Il engagea Claude à épouser Agrippine sa nièce , à choisir Néron pour fils adoptif , à le désigner pour son successeur , & enfin la haute fortune à laquelle il parvint par degrés , le rendit si insolent , qu'il ne parlait à ses esclaves que par signes. Claude mourut , Néron devait la Couronne à Pallas , il se dégoûta de lui , le disgracia , & sept ans après , il le fit périr secrètement pour s'emparer de ses biens , mais il laissa subsister son Tombeau.

Je fais , ajoute le même Ecrivain , que l'orgueil ne perce pas moins sur nos épitaphes modernes , mais ce n'est point pour les recueillir que je visite quelquefois les Tombeaux de nos Eglises : je le fais , parce que je puis envisager la nature sans effroi dans ces sortes de scènes muettes , & de plus , parce que j'en tire quelque profit. Par exemple , quand je jette les jeux sur les Tombeaux de ces hommes détestés dont Virgile dit :

*Vendit hic auro patriam , Dominumque potentem  
Imposuit &c.*

» Celui-ci a vendu sa patrie & l'a soumise au  
» despotisme : celui-là corrompu par l'argent , a  
» porté des loix vénales & en a abrogé de saintes.  
» Ils ont commis ces énormes forfaits & en ont  
» joui indignement «. Quand , dis-je , je vois ces  
illustres coupables cachés dans la poussière , j'é-



prouve une secrète joie de fouler leurs cendres sous mes pieds.

Au contraire , quand je lis les plaintes des pères & des mères , gravées sur la tombe de leurs aimables enfans moissonnés à la fleur de leur âge , je m'attendris & je verse des larmes. . . . . Enfin quand revenu chez moi , je parcours la description des superbes tombeaux de la Grèce & de Rome , je me demande ce que sont devenus ces grands hommes qui y étaient renfermés.

- » Dans ce tas de poussière humaine ,
- » Dans ce cahos de boue & d'ossements épars
- » Je cherche , consterné de cette affreuse scène ,
- » Les Alexandres , les Césars ,
- » Cette foule de Rois fiers rivaux du tonnerre ,
- » Ces nations la gloire & l'effroi de la terre ,
- » Ce peuple Roi de l'Univers ,
- » Ces Sages dont l'esprit brilla d'un feu céleste.
- » De tant d'hommes fameux voilà donc ce qui reste ,
- » Des urnes , des cendres , des vers.

C'était dans ces tombeaux que les Romains déposaient les corps entiers , soit que la toile d'amiante les eût garantis en partie de la vivacité du feu , soit qu'ils n'eussent pas été mis sur le bûcher , & dans ce dernier cas , les *Pollinçteurs* employaient tous leurs soins à les oindre de manière à ce qu'ils se conservassent long-tems.

- » Ces Romains , ajoute le P. Montfaucon , em-

baumaient comme les Egyptiens , & si deux histoires que nous allons rapporter sont véritables , l'art d'embaumer était parvenu chez eux à une plus grande perfection que dans l'Egypte. Ce que nous allons raconter paraîtrait sûr & fondé sur de bons témoignages , si c'était une chose ordinaire & à laquelle on pût ajouter foi sans peine , mais le merveilleux paraît si grand , sur-tout dans la première histoire , que je ne fais si on ne regardera pas tout cela comme fabuleux.

La première histoire a été rapportée par quelques Auteurs des tems postérieurs , qui n'ont parlé que par oui-dire & qui n'ont pas cité le fait comme il s'était passé. Quelques-uns l'ont mis sous le Pontificat d'Alexandre IV , d'autres sous les Papes qui lui ont succédé. Mais voici ce qu'en a dit *Stephanus de Infestura* dont le manuscrit se trouve à Rome. Il s'en est fait plusieurs copies qui se voient dans plusieurs Bibliothèques d'Italie & dans quelques-unes de France. Il vivait du tems des Papes Sixte IV , Innocent VIII , Alexandre VI , & il écrivait journellement ce qui se passait devant ses yeux. Son Journal est partie en italien , partie en mauvais latin , & après avoir parlé d'une maladie qu'eut innocent VIII en 1485 au mois de Mars , sans marquer le jour où elle commença , il continue en ces termes :

Ce même jour , les Religieux de *Sainte-Marie-*

*Nouvelle*, qui faisaient travailler & creuser dans une terre qu'ils ont sur la *voie Appienne*, à cinq mille ou environ de la Ville, découvrirent un sépulchre qu'ils firent détruire, & trouvèrent une grande urne de marbre qui avait sa couverture aussi de marbre : cette urne était plombée, ils l'ouvrirent & trouvèrent le corps entier d'une fille. C'était un corps embaumé. Elle avait un certain ornement de tête, & des cheveux d'or qui lui descendaient sur le front : ses joues étaient pleines & vermeilles comme si elle avait été en vie. Elle avait les yeux à demi-ouverts, la bouche l'était aussi. On lui tirait la langue, & elle se remettait d'abord d'elle-même en sa place ; on lui levait les bras, & ils se remettaient de même, comme si elle fût venue d'expirer. Les ongles & les orteils étaient blancs & fermes. On la mit au Palais des *Conservateurs* où l'air lui fit changer de couleur ; elle devint un peu noirâtre, quoique les chairs demeurassent toujours dans le même état. Les *Conservateurs* la mirent dans la cour du Palais auprès de la citerne, toujours dans la même urne où on l'avait trouvée, mais le Pape Innocent leur commanda de la porter hors de la Ville, dans un lieu inconnu. Ils l'emportèrent en effet au-delà de la porte *Pincienne* & l'enterrèrent dans une fosse. Dès qu'elle eut été apportée au Capitole, il y eut pendant quelques jours un si grand concours de

peuple qui allait voir cette merveille , que les revendeurs & les revendeuses y vinrent étaler leurs herbes , leurs fruits & leurs vituailles , enforte que la Place du Capitole devint comme un Marché public. On disait que le baume qui l'avait si bien conservée , était composé de myrrhe & de quelque autre matière aromatique ; d'autres disaient qu'il était fait d'aloës & de térébenthine : il exhalait une odeur très-forte & qui étourdissait. On crut qu'il s'était trouvé dans ce tombeau beaucoup d'or , d'argent & de pierres précieuses , & ce qui donna lieu de le croire , fut que ni les fossoyeurs , ni ceux qui avaient inspection sur cet ouvrage , ne parurent plus depuis. Cette fille était morte à l'âge de douze ou treize ans : sa beauté était si grande , qu'elle passait tout ce qu'on en peut dire , & qu'à moins de l'avoir vue , on ne pourra jamais croire qu'elle allât jusqu'à ce point. Plusieurs personnes vinrent de fort loin pour la voir , & quelques-uns dans le dessein de la peindre , mais ils n'arrivèrent qu'après qu'on l'eut transportée en un lieu secret , comme nous venons de dire , & ils s'en retournèrent fort fâchés d'avoir été privés de la vue de ce spectacle. La tombe de marbre dans laquelle elle fut trouvée , est restée dans la cour du Palais des *Conservateurs* «.

Un fait à-peu-près semblable , continue le Père Montfaucon , est inféré dans les Mémoires de Fla-

minius Vacca , mais il n'est ni si clair , ni si détaillé que le précédent. Voici comme il s'explique :

Sur les dernières années de Paul III , on trouva aux fondemens de l'Eglise de *Saint-Pierre du Vatican* , une grande tombe de marbre granite rouge d'Egypte , qu'on voit aujourd'hui dans la *vieille Eglise de Saint-Pierre* , proche l'Autel de la *Sainte-Face*. Dans cette tombe était une Reine dont les vêtemens étaient de fils d'or. Dès qu'elle fut à l'air , elle perdit sa forme & sa beauté. On y trouva un grand nombre de pierreries desquelles le Pape se servit pour faire une couronne. C'était D. Jean Albérini qui avait alors l'inspection sur toutes ces choses & qui fut présent à la découverte. Il garda pour lui quelques perles que le tems avait gâtées , en sorte qu'elles se séparaient en écailles comme un oignon «.

On appelle ici cette femme une Reine , ajoute l'Auteur que nous citons , sans aucune preuve qu'elle le fût , car il n'y avait aucune inscription qui en fît foi. Elle pouvait aussi bien être fille ou femme de quelque Sénateur : il y en avait à Rome qui étaient comparables en richesses aux Rois & aux Reines. Le luxe y était si grand , selon Sénèque , que les pendans-d'oreilles de certaines femmes valaient quelquefois deux ou trois patrimoines.

Le Tombeau ou urne sépulchrale que nous avons

placé à la tête de cet Article , achèvera de donner une idée de la vénération que les Romains avaient pour leurs morts , & de la richesse qu'ils s'efforçaient de mettre dans les monumens qu'ils leur consacraient. Celui dont nous parlons fut élevé pour *Herbasia Clymène* , par son mari *Sextus Herbasius Nautillus*. Le devant du couvercle présente le buste de cette femme , couronné de laurier , ses cheveux sont à longues tresses , & de la main droite elle tient un bouquet , de la gauche un panier rempli d'herbes , de fleurs & de fruits , attribut qui fait allusion à son nom d'*Herbasia*. Les Antiquaires n'ont pu deviner ce que c'est qu'elle porte en écharpe , & encore moins ce que signifient ces deux serpens entortillés à droite & à gauche de son buste. Deux grandes femmes aîlées occupent en forme de termes les deux angles de devant , & soutiennent un grand feston qui descend jusqu'au-dessous de l'inscription. Sur ce feston paraît un homme qui est envelopé par un serpent , & qui tombe la tête en bas. Un jeune homme & une jeune fille sont effrayés de sa chute & prennent la fuite. Les autres ornemens sont les mêmes que l'on employait ordinairement dans ces sortes de monumens. Il est marqué au bas que le lieu de la sépulture a dix-huit pieds de long sur dix-sept de large , & on lit l'inscription suivante sur la pierre qui est au milieu des deux grandes figures.

*Diis manibus*  
*Sacrum*  
*Herbafæ*  
*Clymenes*  
*Sex Herbafius*  
*Nautillus ſibi &*  
*Conjugi ſua*  
*Sanctiffimæ fecit.*

Ovide & Plutarque prétendent que le tems du deuil en général , & ſur-tout pour les femmes qui avaient perdu leur mari , était de dix mois , durée de l'année ſous Romulus. C'eſt dans ce ſens que Sénèque dit. *Annum fœminis ad lugendum conſtituere majores* , & dans ſon livre de la conſolation , il ajoute : *Majores decem menſium ſpatium lugentibus viro dederunt*. Une veuve ne pouvait contracter un ſecond mariage , qu'après ce tems écoulé , & ſi elle le faiſait elle était déclarée infâme , à moins qu'elle n'eût obtenu la permission de *convoler*.

Il était permis en certaines occaſions d'interrompre le deuil , par exemple , lorsqu'on ſacrifiait à Cérès , lorsqu'on apprenait quelque évènement glorieux pour la République , lorsqu'une famille était honorée de l'une des grandes Magiſtratures , lorsque l'on célébrait un triomphe ou une fête extraordinaire.

Les Dames Romaines prenaient auſſi le deuil dans des circonſtances fâcheuſes , ou à la mort des

gens distingués. Elles en donnèrent le premier exemple pour Brutus qu'elles pleurèrent dix mois , ainsi que Valérius Poplicola. Dans les calamités publiques , ce même deuil était indéterminé , & ne se quittait que par l'ordre des Magistrats. Plutarque assure que de l'avis de Fabius , il fut limité à trente jours après la bataille de Cannes , mais les femmes eurent ordre de ne point se présenter en public avec un appareil lugubre , & de ne pleurer que dans l'intérieur de leurs familles. Un deuil trop marqué aurait jeté la consternation parmi le peuple , & blessé des guerriers dont il était nécessaire de ménager l'amour-propre.

Nous croirions passer les bornes que nous nous sommes prescrites , si nous nous étendions davantage sur leurs fêtes & sur leurs jeux ; les détails que nous en avons donnés seront plus que suffisans pour éclairer le Lecteur sur les traits politiques ou religieux qu'il trouvera dans leurs pièces de Théâtre , & chaque fois qu'il s'en rencontrera d'analogues à quelque usage général ou particulier , nous ne manquerons pas d'en faire voir l'application : telle est la marche que nous avons suivie pour les Grecs , & nous conserverons la même méthode dans la suite de cet ouvrage qui par ce moyen fera tout-à-la-fois l'Histoire Dramatique , Civile & Morale de presque toutes les Nations.



## ORIGINE DE LA SCÈNE

## CHEZ LES ROMAINS.

CE que la Nature a été aux Grecs, les Grecs l'ont été aux Romains, dit M. l'Abbé Gédouin dans un Discours sur la question *Si les Anciens ont été plus sçavans que les Modernes*. Les premiers sont donc originaux à l'égard des seconds, comme les seconds le sont à notre égard, & tous les Ecrivains sont convenus que ceux-ci n'ont commencé à réussir dans les Lettres & dans les Sciences, que de l'insultant qu'ils ont imité les Grecs. Jusques-là rien de plus ignorant & de plus grossier, l'anecdote suivante en est la preuve. Le Consul Mummius avait sacagé Corinthe, & rempli un de ses bâtimens de tout ce que cette ville possédait de plus précieux en statues & en tableaux : ces différentes pièces étaient autant de chefs-d'œuvre pour les connoisseurs, mais aux yeux des Romains, ce n'était que du marbre, du bronze & du bois mis en couleur. Cependant, comme on avait vanté cette prise au Consul, il avertit très-sérieusement le Pilote, que s'il n'amenait son vaisseau à bon port, il ferait faire à ses dépens d'autres statues & d'autres tableaux. Alors on comptait l'an de Rome 601, & les jeux *Scéniques* y étaient établis depuis l'année

389 de sa fondation, époque à laquelle cette ville fut désolée par une peste que l'on crut ne pouvoir faire cesser que par l'institution de ces jeux nouveaux qui, comme les autres, furent consacrés aux Dieux de la République. Leur nom fut pris du mot Grec σκηνή, qui signifie un lieu ombragé, une tente, un pavillon, une ramée ou des branches d'arbres, dont anciennement on couvrait les Théâtres pour procurer de l'ombre aux Acteurs.

„Cependant il ne faut pas croire, dit M. Dacier, que les Romains aient été si long-tems sans aucune sorte de Poésie, & elle naquit chez eux comme elle était née en Grèce, c'est-à-dire que les fêtes & la débauche furent son berceau, & qu'elle dut son origine à ces assemblés que faisaient les Romains; bons Laboureurs, pour offrir des sacrifices aux Dieux, en reconnaissance des fruits qu'ils venaient de recueillir. Alors les esprits échauffés produisirent tout-à-coup, par un espèce d'enthousiasme, les vers appelés *Saturniens* & *Fescenins*; vers durs, sans aucune mesure, ressemblans plus à de la prose cadencée qu'à de la poésie, remplis d'ailleurs de railleries grossières, & chantés par des gens qui les accompagnaient de postures libres & malhonnêtes. Cette sorte de poésie, ou ces impromptus que la Nature seule avait produits, se tinrent quelque tems dans les bornes d'une raillerie plus divertissante que piquante & chagrine; c'est pourquoi

Horace dit : *lufit amabiliter* : mais peu-à-peu ces railleries devinrent amères , & dégénérèrent enfin en emportement , en véritable rage qui n'épargna personne. Les maisons les plus honnêtes & les plus respectables furent impunément attaquées.

*Jam fœvus apertam*

*In rabiem verti cœpit jocus , & per honeſtas*

*Ire domos impune minax.*

Cet excès qui alarma ceux même qui avaient été épargnés , excita des plaintes , & ces plaintes attirèrent enfin une Loi qui condamna à mort ceux qui blesseraient la réputation de quelqu'un par ces sortes de vers : cette Loi fut donnée l'an de Rome 302 , preuve certaine qu'avant ce tems-là cette licence était connue , puisqu'on cherchait à la réprimer «.

La réforme introduite dans cette partie , dura environ 90 ans , & alors survint cette peste à l'occasion de laquelle on créa les jeux *Scéniques* qui dans leur origine , ne furent que de simples chœurs exécutés par des habitans de l'Etrurie. *Au reste* , dit Tite-Live , *la chose fut d'abord très-petite , comme presque tous les commencemens , & même toute étrangère , sans aucuns vers , sans aucun acte de pièce réglée qui consiste dans l'imitation. Des baladins qu'on avait fait venir de Toscane , dansaient au son de la flûte , & faisaient des mouvemens assez agréables à la manière de leur pays.*

La jeunesse Romaine fut enchantée de ces Jeux qui n'étaient proprement que des Ballets , & les joignit à ses premiers divertissemens qu'elle était jalouse de conserver : elle commença donc à danser à la manière des Toscans , & en même-tems , elle continua ces railleries rustiques dont nous avons parlé. Ce nouveau genre fut reçu avec joie , & à force de le répéter , on parvint à le perfectionner , ou plutôt à lui ôter une partie de sa grossièreté ; de-là , ces Troupes réglées dont les Acteurs furent appelés *Histrions* , parce qu'en langage Toscan , un Baladin s'appellait *Hister*. Mais ces premiers essais connus sous le nom de *Satyres* , accompagnés d'une musique cadencée , & même de danses convenables aux sujets , n'étaient encore que des Farces informes dans lesquelles on jouait indifféremment les Interlocuteurs ou les Spectateurs , & le plus grand mérite de ceux qui les composaient , était d'y ménager la réputation des personnes qu'ils mettaient en scène ; c'est une délicatesse que nous n'avons pas trouvée chez les Grecs & qui fait l'éloge du caractère des Romains.

Ces *Satyres* durèrent environ 220 ans, c'est-à-dire jusqu'au Consulat de C. Caudius & de M. Tuditanus , tems auquel on vit paraître le Poète Livius Andronicus qui le premier a su traiter des sujets suivis. Telles sont à son égard , les expressions de Tite-Live & de Valère Maxime. Lui-même chan-

taut ou jouait ses Pièces, les Romains y accoururent en foule, & les *Satyres* furent oubliées jusqu'au moment où les Auteurs firent représenter leurs Ouvrages par des Comédiens. Alors le Spectacle parut trop grave aux jeunes Romains, & pour l'égayer, ils renouvelèrent les anciennes Farces dans les intermèdes à la place du Chœur : on ne s'étonnera point de cette licence, quand on saura qu'aux deux premières représentations de l'Hécyre de Térence, les Acteurs furent obligés de quitter le Théâtre pour faire place à des Danseurs de corde & ensuite à des Gladiateurs. Telle était encore l'ignorance & la grossièreté du peuple Romain qui ne rougissait pas d'interrompre le meilleur Ouvrage pour demander un ours ou des athlètes.

*Media inter carmina poscunt*

*Aut ursum, aut pugiles.* (HORAT. Epist. I. Lib. II.)

Nævius, Ennius, Accius, Pacuve & Lucilius enrichirent tour-à-tour la scène de leurs productions, & précédèrent Plaute qui valut mieux, sans valoir beaucoup, du moins selon le sentiment d'Horace.

*At nostri proavi Plautinos & numeros &*

*Laudavère sales, nimium patienter utrumque,*

*Ne dicam, stulte, mirati.* (Art. poetiq.)

Térence lui succéda & dut le succès de ses Pièces tant à Ménandre dont il fut moins l'imitateur que

le copiste, qu'aux avis de Scipion & de Lélius les deux hommes les plus polis qu'il y eût alors dans la Capitale. De ce moment, & en moins de cinquante ans, les Romains devinrent absolument différens de ce qu'ils étaient, & leur langue composée comme la Grecque, de syllabes longues & brèves, offrit comme elle ce nombre & cette harmonie qui la rendirent propre à toute espèce de Poésie. Jusqu'alors cette même langue avait paru stérile, mais c'est que le génie n'en avait pas découvert les beautés. On répète tous les jours que la nôtre est pauvre, & nos bons Auteurs ont prouvé le contraire. Cependant nous ne craignons pas de dire qu'on l'a rendue moins riche à force de l'épurer, & nous citerions vingt expressions dont l'énergie doit être regrettée.

Les Romains auxquels nous revenons, avaient d'autant plus de facilité à imiter la Poésie des Grecs, qu'ils en apprenaient naturellement la langue par le commerce qu'ils avaient avec eux. Du tems de Cicéron, il n'y avait pas un Citoyen aisé qui ne fît le voyage d'Athènes & qui n'y envoyât ses enfans. Enfin, du moment que la Grèce fut devenue une province de l'Empire, tous les Romains distingués eurent chez eux des Grecs ou pour esclaves, ou pour affranchis, ou pour amis. Les uns & les autres avaient reçu une excellente éducation dans leur pays, avantage qui y était aussi

commun qu'il est rare parmi nous , & ils entretenaient leur patron , leur maître , leur ami de la littérature qu'ils avaient acquise , les enfans en profitaient & apprenaient le grec en même-tems que leur langue naturelle. Malgré cela , leurs Poètes ne réussirent pas en tout genre , & dans la Tragédie sur-tout , ils ont été inférieurs à leurs modèles.

A l'égard de leurs Comédies , elles prirent différens noms , relativement à différentes circonstances , & ils eurent ,

1°. Les *Atellanes* Satyres assez semblables à celles des Grecs non-seulement par le choix des sujets , mais encore par les caractères des Acteurs , des danses & de la musique. On les appella *Atellanes* , d'Atella ville du pays des Osques , ancien peuple du Latium où elles avaient pris naissance. Ordinairement ces Pièces étaient gaies , mais non pas absolument ni exclusivement à tout sujet noble ou sérieux , & quelquefois c'était une Pastorale héroïque , quelquefois un mélange bizarre de tragique & de comique. Elles étaient représentées par de jeunes Romains que l'on se gardait bien de confondre avec les *Histrions* & que l'on nommait *Atellans* ou *Exodiaires* , parce que , dit un ancien Scholiaste de Juvenal , ces Acteurs n'entraient qu'à la fin des Jeux , afin que les larmes & la tristesse que causaient les passions dans la Tragédie , fussent

effacées par les ris & la joie qu'inspiraient les *Atellanes* connues aussi sous le titre d'*Exodia*, c'est-à-dire issue, fin du spectacle. Horace se plaint de voir encore subsister des Poèmes de cette espèce, quand il dit,

*Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.*

Cependant on continua de les jouer pendant plus d'un siècle après la mort de ce Poète, & Suétone leur donne plus de 550 ans de durée.

Leur personnage principal était le *Manducus*, nom que les Romains donnaient à certaines figures hideuses qu'ils présentaient sur la scène pour faire rire les uns & pour épouvanter les autres. Ce *Manducus* avait un masque énorme, une bouche horriblement ouverte, des dents longues & pointues qui produisaient un bruit épouvantable lorsque l'Acteur les appuyait les unes contre les autres. Les femmes en faisaient un épouvantail à leurs enfans & les menaçaient du *Manducus* quand ils n'étaient pas dociles.

*Tandemque redit ad pulpita notum  
Exodium, cum personæ pallentis hiatum  
In gremio matris formidat rusticus infans.* (JUVENAL.)

Scaliger parle d'un certain Pomponius qui donna le titre de *Pytho-Gorgonius* à une Pièce *Atellane* qu'il avait composée, & le titre renferme toute la signification du *Manducus*, si l'on considère que



le mot *Pytho* indique un objet effrayant , comme le terme *Gorgonius* désigne les Gorgones avec de grandes dents. Plaute fait dire à un de ses Acteurs qu'il ne lui manque rien pour faire le personnage de *Manducus*.

Jamais les jeunes Romains ne souffrirent qu'un Comédien de profession eût part à ses hors-d'œuvre , & dès-lors n'étant point regardés comme des *Histrions* gagés pour le plaisir du public , ils ne furent ni exclus des fonctions militaires , ni effacés de la Tribu dans laquelle ils étaient incorporés : mais enfin leurs Pièces devinrent si libres , qu'elles furent reléguées à Atella d'où elles étaient sorties , & les habitans de cette Ville les continuèrent avec tant d'indécence , que le Sénat fut obligé d'en interdire les représentations. Le trait suivant donnera une idée des sarcasmes que l'on s'y permettait.

Néron avait empoisonné son père & fait noyer sa mère : on donne une *Atellane* , & à la fin , Datus chante : *Adieu , mon père* ; en faisant les gestes de quelqu'un qui boit : *Adieu , ma mère* , en représentant une personne qui se débat dans l'eau & se noie : *Pluton vous conduit à la mort* , en faisant allusion au Sénat que l'Empereur avait menacé d'exterminer. Il est incroyable qu'un Néron ait souffert patiemment des reproches aussi sanglans.

Souvent aussi on inférait dans ces Poèmes des chansons connues que l'on appliquait à des circonstances du tems. L'Empereur Galba était entré à Rome, le peuple n'en avait point été flatté, & les Acteurs d'une *Atellane* ayant commencé ces paroles anciennes : *le Camard vient des champs*, les spectateurs en chantèrent la suite sur le même ton. Domitien ne fut pas aussi doux que ce Galba, & il fit mourir Elvidius le fils, parce que sous prétexte de faire une *Satyre* ou *Exode*, sous le personnage de Pâris & d'Ænone, il avait désigné le divorce qu'il avait fait avec sa femme. *Occidit & Elvidium filium quod quam scenico Exodio sub persona Paridis & Ænone divorcium suum cum uxore tradisset.*

2°. Les Comédies mixtes dont une partie se passait en récit, & l'autre en action. *Partim stataria, partim motoria*. Les Romains en citaient pour exemple l'Eunuque de Térence.

3°. Les Comédies purement *motoria*, celles où tout était en action, comme dans l'*Amphitrion* de Plaute.

4°. Les Comédies appelées *Palliata*, dont les sujets, les personnages & les habits étaient Grecs, & dans lesquelles on se servait du *pallium*, manteau à la grecque. On les nommait aussi *crepidæ*, chaussure commune des Grecs.

5°. Les *Plani-pediæ*, qui se jouaient pieds nus,

selon les uns , & selon les autres , sur un théâtre de plain-pié avec le rez-de-chaussée.

6°. Les *prætextata* , dont le sujet & les personnages étaient pris dans l'état de la Noblesse , & de ceux qui portaient les *togæ prætextæ*.

7°. Les *Rhintonicæ* , ou comique larmoyant , qui s'appellait encore *Hilaro Tragedia* , ou *Latina Comedia* , ou *Comedia Italica* : nous en avons parlé dans le 3°. Volume , pag. 12 & suiv.

8°. Les *Stataræ* , celles dans lesquelles il y avait beaucoup de dialogue & peu d'action , telles que l'*Hecyre* de Térence , & l'*Azinaire* de Plaute.

9°. Les *Tabernariæ* , dont le sujet & les personnages étaient tirés des tavernes , lieux de plaisir du bas peuple. Les Acteurs y jouaient en robes longues & sans manteaux. Afranius & Ennius se distinguèrent en ce genre.

Les *Togatæ* , dans lesquelles les Acteurs étaient vêtus de la *togæ*. Stéphanus fit les premières ; elles tenaient le milieu entre les *Prætextatæ* & les *Tabernariæ*.

10. Les *Trabeatæ* , dont on attribue l'invention à Caius Melissus : les Acteurs y paraissaient *in trabeis* , & y jouaient des Triomphateurs , des Chevaliers &c. La dignité de ces personnages si peu propres au comique , a répandu la plus grande obscurité sur la nature de ce spectacle.

Nous reviendrons successivement sur les Auteurs que nous avons cités , & sur les ouvrages de ceux qui

sont parvenus jusqu'à nous , mais notre premier soin doit être de faire connaître les Théâtres sur lesquels leurs pièces ont été représentées , & nous commençons par celui de *Bachus* , qui a servi de modèle aux Romains. D'après son plan & son élévation , il sera facile d'appercevoir les changemens que les progrès de l'art ont fait faire dans les édifices de cette espèce.

#### *THÉÂTRE DE BACHUS.*

De toutes les matières que les anciens Auteurs ont traitées , celle de la construction de leurs théâtres est la plus obscure & la plus tronquée. Vitruve même ne donne ni les dimensions , ni la situation , ni le nombre des principales parties qu'il supposait être assez connues pour ne devoir pas être oubliées , & on ne les trouve dans aucuns des modernes qui ont travaillé sur le même objet , tels que le Jésuite Gallutius Sabienus & le savant Scaliger. Les citations multipliées de Bélengerus n'en apprennent pas davantage , & l'inspection du terrain en dira plus que tout ce qu'en ont écrit Athénée , Pollux , Hésichius , Suidas & plusieurs autres. Il est donc naturel que nous prenions pour guides MM. de la Guilletière & le Roi que leur curiosité a porté à faire un plan exact de ce même Théâtre , & qui pour y parvenir ont eu recours tant aux mesures actuelles des parties qui subsistent encore à Athènes , qu'au sentiment

des Ecrivains sur l'usage auquel étaient destinées celles que le tems a détruites. Le premier s'est servi d'une mesure divisée selon le pied commun des Athéniens, & selon le pied de Roi qui surpasse le premier de huit à neuf lignes, de sorte que trois de nos pieds Français gagnent un peu plus de deux pouces sur trois pieds Athéniens. Le second a rectifié une petite erreur que ce calcul avait produite; suivons-le, & nous aurons les mesures exactes du monument dont il est question.

Par le mot Théâtre, les Anciens entendaient tout le corps d'un édifice où l'on s'assemblait pour voir les représentations publiques. Le fameux Architecte Philon fit bâtir à Athènes celui de Bacchus, du tems de Périclès, il y a plus de deux mille ans, & quand Ariobarzane, Roi de Cappadoce le rétablit, quand Adrien le répara, tous les deux se conformèrent au dessein de son Auteur.

Le dehors était composé de trois rangs de portiques élevés l'un sur l'autre, & en-dedans, le lieu des Spectateurs avait ses parties différentes, comme le lieu des spectacles avait les siennes. Le *conistra* ou parterre, les rangs de degrés, les *diazoma*, ou palliers, les gradins ou petits escaliers, les *cercys* & les *échos*, voilà quelles étaient les parties du premier : l'*orchestre*, l'*hyposcénion*, le *logeon* ou *thémilé*, le *proscénion*, le *parascénion* & la *scène*, voilà celles du second.

Pour tracer le plan de l'édifice, on avait donc décrit un cercle d'un demi-diamètre de cinquante-deux pieds; & du même cercle, on avait retranché le quart, en tirant la corde de quatre-vingt-dix degrés. Cette corde déterminait le front de la *scène*, ou la face des décorations, qui n'était autre chose que la scène même.

La petite partie du diamètre que la corde de quatre-vingt-dix degrés avait retranchée au derrière de la scène, était d'environ seize pieds, & à dix-huit de cette corde, allant vers le centre, on avait tiré une ligne parallèle à la face ou au-devant du *proscénion*: c'est le nom que les Grecs donnaient à l'exhaussement ou platte-forme qui servait de poste aux Comédiens, & qui avait dix-huit pieds d'enfoncement. Le reste du cercle déterminait l'enceinte intérieure de l'édifice.

C'était le terrain de toute cette enceinte que les Athéniens appelaient *Conystra* dont l'*orchestre* occupait une partie, & quelques Auteurs ont confondu l'un avec l'autre, en prenant la partie pour le tout.

La structure intérieure s'élevait donc en demi-cercle jusqu'aux deux encoignures de la face du *proscénion*, & sur cette portion de circonférence étaient construits vingt-quatre rangs de sièges par étages, qui régnaient circulairement autour du *conystra* pour placer les spectateurs.

Toute la hauteur de ces places était divisée de huit rangs en huit rangs par trois corridors, retraits ou palliers que les Athéniens appelaient *Diazoma*, & qui servaient à faire passer les Spectateurs d'un endroit à l'autre, sans incommoder ceux qui étaient déjà placés. Il y avait pour le même objet de petits escaliers en gradins, qui allaient de haut en bas d'un corridor à l'autre au travers des rangs pour monter & descendre sans embarrasser. Près de ces mêmes gradins étaient pratiqués des passages qui donnaient dans les portiques de l'enceinte extérieure, & ces passages conduisaient les Spectateurs aux endroits qu'ils devaient occuper.

Les meilleures places étaient sur les huit rangs compris entre le huitième & le dix-septième : c'est ce qu'on nommait *bouleuticon*, destiné particulièrement pour les Officiers de judicature. Les autres rangs s'appelaient *Ephebicon*, & c'était-là que se plaçaient les Citoyens, de l'instant qu'ils avaient atteint leur dix-neuvième année.

La hauteur de chacun de ces rangs de degrés était de treize à quatorze pouces, la largeur environ de vingt-trois. Théophraste dit que les plus riches y portaient chacun un petit carreau. Le plus bas rang avait presque quatre pieds de hauteur sur le niveau de la campagne ; chaque marche des petits escaliers ou gradins n'avait que la moitié

de la hauteur & la moitié de la largeur d'un des rangs de degrés. Pour les corridors, la largeur & la hauteur de chacun d'eux était double de la hauteur & de la largeur des mêmes rangs, mais les escaliers n'étaient point parallèles l'un à l'autre, attendu que si l'on eût prolongé le trait de leur alignement depuis la plus haute des marches jusqu'à la plus basse, toutes ces lignes produites feraient venues se couper du côté du parterre. Ainsi les degrés compris entre deux escaliers ou gradins faisaient la figure d'un coin étroit par en-bas, & large par en-haut, raison qui les fit appeller *Cunei* par les Romains. Pour empêcher que la pluie ne gâtât toutes ces marches, on leur avait donné une pente par où les eaux s'écoulaient.

Le long de chaque corridor, il y avait de distance en distance, dans l'épaisseur du bâtiment de petits réduits ou cellules appellés *échaë*, & occupés par des vaisseaux d'airain en façon de tonneaux, dont l'usage était de répercuter la voix qui se ferait perdue dans un lieu vaste, découvert & bâti de marbre. Ces vaisseaux soutenus par des coins de fer, ne touchaient point à la muraille : Philon les avait disposés de manière que la voix sortant de la bouche des Acteurs comme d'un centre, se portait circulairement vers les corridors ou palliers, & venait frapper la concavité des vaisseaux qui renvoyaient le son plus fort & plus aigu. Les instrumens



mens des Musiciens , placés dans l'*hyposcénion* , y avaient encore de plus grands avantages , & ces vaisseaux d'airain étaient situés dans une telle proportion mathématique , que leur distance s'accordait aux intervalles & à la modulation de la musique. Chaque ton différent était soutenu par la répercussion de quelqu'un de ces vaisseaux rangés méthodiquement , & au nombre de vingt-huit.

Au-dessus du troisième corridor s'élevait une galerie ou portique qui s'appelait *Cereys* : c'était-là que les Athéniens plaçaient leurs femmes : celles d'une vie déréglée avaient un lieu séparé. On mettait aussi dans le *cereys* les étrangers & ceux qui habitaient la Province , attendu qu'il fallait avoir le droit de bourgeoisie pour avoir place sur les degrés. Il y en avait qui appartenaient en propre à des particuliers , & c'était un bien de succession , qui de droit allait aux aînés de la maison.

Voilà tous les objets qui regardaient les Spectateurs : passons actuellement au lieu des spectacles , & jettons un coup - d'œil sur les diverses parties que nous en avons citées.

L'*orchestre* , qui était une estrade , une élévation dans le *conistra* , ou parterre , commençait à peu près à cinquante-quatre pieds de la face du *proscénion* ou porte des Comédiens , & venait finir sur le trait du même *proscénion*. La hauteur de

L'*orchestre* était environ de quatre pieds, autant qu'en avait le premier rang des degrés sur le rez-de-chaussée. La figure de son plan était un quarré-long, détaché des Spectateurs. On voyait dans ce même *orchestre*, le *logéon*, ou *thimélé*, exhaussement, ou petite platte-forme d'environ neuf pieds d'élévation sur le rez-de-chaussée, & de cinq sur le plan de l'*orchestre*. Sa figure présentait un quarré de vingt-quatre pieds à chaque face; c'était-là que le chœur faisait ses récits, & que les *Mimes* venaient marquer les entr'actes de la pièce.

Au pied de ce *logéon*, sur le même plan de l'*orchestre*, il y avait une enceinte de colonnes qui enfermait l'espace de l'*orchestre* appelé *hyposcénion*. C'est la partie du Théâtre Grec, que les Ecrivains modernes ont le plus mal entendue. Les uns l'ont confondue avec le *podium*, ou balustrade qui était entre le *proscénion* & la *scène* du théâtre Romain, ce qu'on peut convaincre d'absurdité par la différence de leurs situations & de leurs usages. Quelques autres ont dit que l'*hyposcénion* était la face du *proscénion*, comprise depuis le niveau de l'*orchestre*, jusqu'à l'esplanade du *proscénion*, & cette dernière opinion n'est pas mieux fondée.

L'*hyposcénion* était un lieu particulier pratiqué sur l'*orchestre*, comme un réduit dégagé du *logéon* pour la commodité des joueurs d'instrumens, &

dès personnages qui s'y trouvaient , ainsi que le chœur & les *mimes* , jusqu'au moment où l'exécution de leurs rôles les appelait sur ce même *logéon*. Les Poètes même venaient dans l'*hyposcénion* , fait justifié par Athénée qui raconte que le Poète Asopodore y entendant l'approbation éclatante que le peuple Romain donnait à un Joueur de flûte, s'écria : „ Qu'est ceci ? Vous verrez qu'on vient d'admirer quelque nouvelle sottise “. Il résulte de-là qu'Athénée ne regarde pas l'*hyposcénion* comme une simple façade , mais comme un lieu où était l'Auteur , soit qu'il y fût pour y demeurer pendant le tems du spectacle , ou pour y passer un moment.

Le *proscénion* , ou poste des Comédiens , s'élevait de deux pieds au - dessus du *logéon* , de sorte qu'il avait environ sept pieds de hauteur sur l'*orchestre* , & onze sur le rez-de-chaussée : Philon avait calculé ces diverses élévations selon les différens postes de son Théâtre , qui tous étaient ménagés de manière que le son des instrumens & la voix des Acteurs se portaient avec une distribution égale aux oreilles des Spectateurs , selon la hauteur des degrés qu'ils occupaient. Sur ce *proscénion* , il y avait un autel que les Athéniens appelaient *agyeus* , & qui était consacré au Dieu Apollon.

La *scène* , selon ce que nous avons déjà remarqué n'était autre chose que les colonnes & les orne-

mens d'architecture qui étaient élevés dans le fond, ainsi que sur les aîles du *proscénion*, & qui en faisaient la décoration. Quand il y avait trois rangs de colonnes l'un sur l'autre, le plus haut s'appellait *épiscénion*. Agatarchus a été le premier Décorateur qui ait travaillé aux embellissemens de la scène, selon les règles de la perspective. Eschyle l'avait instruit.

On appellait en général *parascénion* l'espace qui était devant & derrière la scène, & l'on donnait aussi ce nom à routes les avenues & escaliers par où l'on passait des postes de la Musique aux postes de la Comédie. Voilà comment sous le nom de scène, on a confondu le *proscénion*, le *parascénion* & la scène.

Les Athéniens employaient souvent des machines : la principale se nommait *théologéon*. Elle était élevée en l'air, & portait les Dieux que le Poète introduisait. C'est de celle-là que les Savans de l'antiquité ont tant condamné l'usage, parce qu'elle aidait à la stérilité de ces Auteurs qui après avoir embarrassé l'intrigue de leur sujet, & ne pouvant en sortir par un dénouement naturel, faisaient descendre sur le *théologéon* un Dieu qui de pure autorité, & par un contre-tems ridicule, ramenait des pays éloignés un homme absent de sa patrie, rendait tout-à-coup la santé à un

malade, ou la liberté à un prisonnier. Aussi les Athéniens en avaient fait un mot de raillerie, & quand ils voyaient un homme déconcerté, ils s'écriaient : *apo micanis*. A leur exemple, les Critiques de Rome disaient, en pareille occasion, *Deus e machina*.

L'enceinte de l'édifice était de marbre, composée de trois portiques l'un au-dessus de l'autre, comme nous l'avons dit, & le plus élevé des trois était le *cercys*.

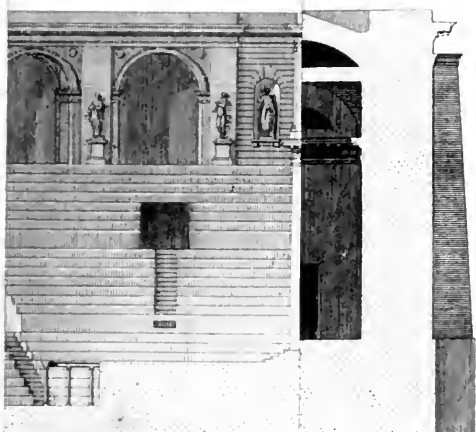
Le Théâtre de Régillus, situé près du Temple de Thésée, avait un toit magnifique, avec une charpente de cèdre; l'odéon en avait aussi un, mais il n'en était pas de même du Théâtre de *Bachus*, & comme les Athéniens y étaient exposés aux injures de l'air, ils y venaient d'ordinaire avec de grands manteaux, pour se garantir du froid, de la pluie, ou du soleil. S'il arrivait quelque orage inopiné, la représentation était interrompue, & les Spectateurs se sauvaient, ou sous les portiques de l'enceinte extérieure, ou sous celui d'Euménicus, qui joignait au Théâtre. Quoique le Temple de *Bachus* en fût proche, il n'était pas possible de s'y retirer, parce qu'on ne l'ouvrait qu'une fois l'année. Cependant lorsque le spectacle se donnait dans le fort de l'été, la magnificence des Athéniens suppléait à l'incommodité de la saison, en faisant exhaler des odeurs agréables de

tous les côtés du théâtre. Souvent on y voyait tomber une petite pluie de liqueurs odoriférantes , répandue par des tuyaux ménagés dans une infinité de riches statues qui ornaient le troisième corridor & le *cercys*.

Mais on ne fait si ces mêmes Athéniens pratiquaient une chose assez curieuse que Varron remarque à l'égard des Romains. Quand les pères de famille croyaient être retenus long - tems au théâtre par les charmes de la représentation , ils apportaient dans leur sein des colombes domestiques , ils leur attachaient un billet au col , & ces oiseaux auxquels ils donnaient l'essor , allaient au logis de leurs maîtres porter les ordres dont ils étaient chargés.

Le droit d'entrer au Théâtre de *Bachus* coûtait à chaque Citoyen, tantôt deux oboles, tantôt trois, & l'obole valait environ deux ou trois sols de notre monnoie de France. Cet argent n'était employé qu'aux petites réparations du bâtiment ; on a vu dans le commencement de cette Histoire que les personnes de la première qualité se chargeaient des frais de la représentation.

Ce même Théâtre ne servait pas seulement aux jeux publics & aux assemblées de l'Etat, les Philosophes y venaient encore expliquer leur doctrine, & en général les Théâtres étaient si peu décriés parmi les Chrétiens de l'antiquité , que les pre-



20

J. D.

*de la Cour de la Ville*

CCHUS.



F. de la Roche del. 1 2 3 4 5 10 15 20 Toises

THÉÂTRE DE BACCHUS.



mières prédications du Christianisme y ont été prononcées. Cujas & Aristarchus furent enlevés du Théâtre d'Ephèse, au moment où ils y enseignaient l'Evangile, & St. Paul fut prié par ses disciples de ne pas s'y présenter, dans la crainte qu'on ne lui fît une pareille violence.

Indépendamment des précautions que Philon avait prises pour ne laisser rien à désirer tant sur la beauté que sur la commodité de cet édifice, il voulut encore pourvoir à la sûreté des Spectateurs par la disposition du bâtiment, par l'ouverture des jours ou entre-colonnes, par l'économie de l'air & des rayons du soleil dont il fut ménager le cours & le passage. Il eut sur-tout égard au vent d'Occident, parce qu'il a une force particulière sur l'ouïe, parce qu'il porte à l'oreille les sons de plus loin, & plus distinctement que les autres. D'ailleurs, comme ce vent est ordinairement chargé de vapeurs, ce fut un chef-d'œuvre de l'art de tourner les jours des portiques avec tant de justesse que l'intempérie de l'ouest ne causât point de rhumes en interceptant la transpiration : ainsi, dans son Théâtre, la *scène* regardait la montagne de la Citadelle, & avait à dos la colline de Cynosargue : celle du *Muséon* était à main droite, & le chemin ou la rue du Pyrée, était à gauche.

Il ne reste rien aujourd'hui du double portique d'Euménicus, placé derrière la scène, & composé

de deux allées divisées l'une de l'autre par des colonnes. Son plan était élevé sur le rez-de-chauffée, de sorte que de la rue on y montait par des perrons. Il formait un quarré-long, & l'espace de terre qu'il renfermait, était embelli de palissades & de verdure. On y faisaient les répétitions des ouvrages de Théâtre, comme celles de la symphonie dans l'odéon.

Outre le *théologéon* dont nous avons parlé, les Anciens avaient encore des machines sur les portes de retour pour introduire d'un côté les Dieux des bois & des campagnes, de l'autre les Divinités de la mer. Ils en avaient aussi pour les Ombres, les Furies &c. Ces dernières étaient à-peu-près semblables à celles dont nous nous servons pour le même objet, c'est-à-dire, comme l'a écrit Pollux, des espèces de trapes qui élevaient les Acteurs au niveau de la scène, & qui les redescendaient ensuite par le relâchement des forces qui les avaient fait monter : ces forces consistaient, comme celles que nous employons, en cordes, roues & contre-poids. Les machines des portes de retour avaient trois différentes faces, & tournaient sur elles-mêmes d'un ou d'autre côté, selon les Dieux pour qui elles servaient.

Celles qui venaient du ciel agissaient par des mouvemens différens des nôtres, mais on les employait aux mêmes usages, & les Anciens en avaient

de trois sortes : les premières qui ne descendaient point jusqu'en bas , & qui ne faisaient que traverser le théâtre , les secondes , dans lesquelles les Dieux arrivaient jusques sur la *scène* , les troisièmes , que l'on employait pour élever ou pour soutenir en l'air les personnes qui semblaient voler. Ces dernières étaient absolument conformes aux nôtres , & sujettes aux mêmes accidens.

Nous avons dit que les mouvemens étaient différens , & cette différence venait non - seulement de ce que le Théâtre des Anciens était découvert , mais de ce qu'il avait toute son étendue en largeur. Ainsi , au lieu d'être emportées comme les nôtres par des chassis courans dans des charpentes en plafonds , leurs machines étaient guindées à une espèce de grue dont le cou s'élevait par-dessus la *scène* , & qui tournant sur elle-même pendant que les contre-poids enlevaient ou abaissaient ces mêmes machines , leur faisait décrire des courbes composées de son mouvement circulaire , & de leur direction verticale ; conséquemment une ligne en forme de vis à celles qui ne faisaient que monter ou descendre d'un côté du théâtre à l'autre.

Les contre-poids faisaient aussi décrire différentes demi-ellipses aux machines qui , après être descendues d'un côté jusqu'au milieu du théâtre , remontaient de l'autre jusqu'au-dessus de la *scène* , d'où elles étaient toutes rappelées dans un endroit

du *postcénium*, où leurs mouvemens étaient placés. Selon leurs différens usages, elles avaient différens noms dont le détail ferait inutile & ennuyeux. Quant aux changemens du Théâtre, Servius nous apprend qu'ils se faisaient ou par des feuilles tournantes qui, dans un instant, donnaient une face nouvelle à la *scène*, ou par des chassis qui se tiraient de part & d'autre comme les nôtres. Mais comme il ajoute qu'on levait la toile à chacun de ces changemens, il y a bien de l'apparence qu'ils ne se faisaient pas promptement.

Pour entendre cette dernière phrase, il faut observer que chez les Anciens la toile de théâtre était attachée au théâtre même, & se déroulait de bas en-haut, de manière que dans les entr'actes ou dans les changemens de scène, ils appellaient lever la toile, ce que nous appelons la baisser, & la baisser, ce que nous appelons la lever. Ainsi, on disait chez les Romains, *premere aulæa* (baisser la toile) quand on découvrait le Théâtre pour commencer l'action, & *tollere aulæa* (lever la toile) quand on fermait le Spectacle.

Ovide a rendu cet usage d'une manière charmante dans le 3<sup>e</sup>. liv. des *Métamorphoses*, où il dit, en parlant des dents du dragon, que Cadmus avait semées.

*Inde, fide majus, gleba cœpere moveri,  
Primaque de falcis acies apparuit hasta.*

*Tegmina mox capitum picto nutantia cono.  
 Mox humeri pectusque , onerataque brachia telis  
 Existunt , crescitque seges clypeata virorum.  
 Sic ubi tolluntur festis aulaa Theatris  
 Surgere signa solent , primumque ostendere vultus :  
 Cetera paulatim , placidoque eduſta tenore  
 Tota patent , imoque pedes in margine ponunt.*

» Alors , prodige étonnant & incroyable , les  
 » mottes de terre commencèrent à s'entr'ouvrir ,  
 » & du milieu des sillons , on vit sortir des pointes  
 » de piques , des panaches , des casques , ensuite  
 » des épaules & des bras armés d'épées , de bou-  
 » cliers , de javelots ; enfin une moisson de com-  
 » battans acheva de paraître. Ainsi quand on lève  
 » la toile dans nos Théâtres , on voit s'élever peu-  
 » à-peu les figures qui y sont tracées. D'abord on  
 » n'en apperçoit que la tête , ensuite elles se pré-  
 » sentent par degrés , & se développant insensible-  
 » ment , elles paraissent enfin toutes entières &  
 » semblent se tenir debout sur la scène «.

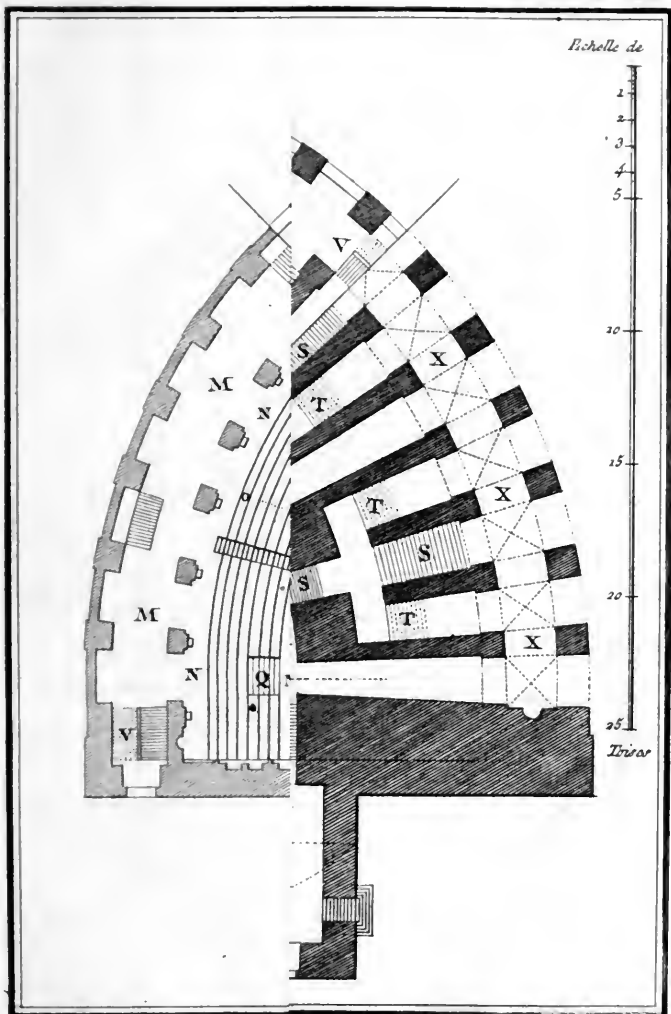
Une autre preuve que les changemens devaient être longs chez les Anciens , c'est que les aîles de la scène sur laquelle la toile portait , n'avancant que de la huitième partie de sa longueur , les décorations qui tournaient derrière la toile , ne pouvaient avoir au plus que cette longueur pour leur circonférence. Ainsi il fallait qu'il y en eût au moins dix feuilles sur la scène , huit de face , deux en aîles ,

& comme chacune de ces feuilles devait fournir trois changemens, il fallait nécessairement qu'elles fussent doubles & disposées de manière qu'en demeurant pliées, elles formassent une des trois scènes, ensuite deux lorsqu'elles se retournaient les unes sur les autres de droite à gauche, ou de gauche à droite; ce qui ne pouvait se faire qu'en portant de deux en deux sur un point fixe commun, c'est-à-dire en tournant toutes les dix sur cinq pivots placés sous les trois portes de la scène & dans les deux angles de ses retours.

Les lecteurs qui désireront avoir des connaissances plus étendues sur cet objet, consulteront le Mémoire même de M. Boindin, inséré dans le Recueil de l'*Académie des Inscriptions*. C'est-là que nous avons puisé une partie des observations que nous venons de faire sur les machines.

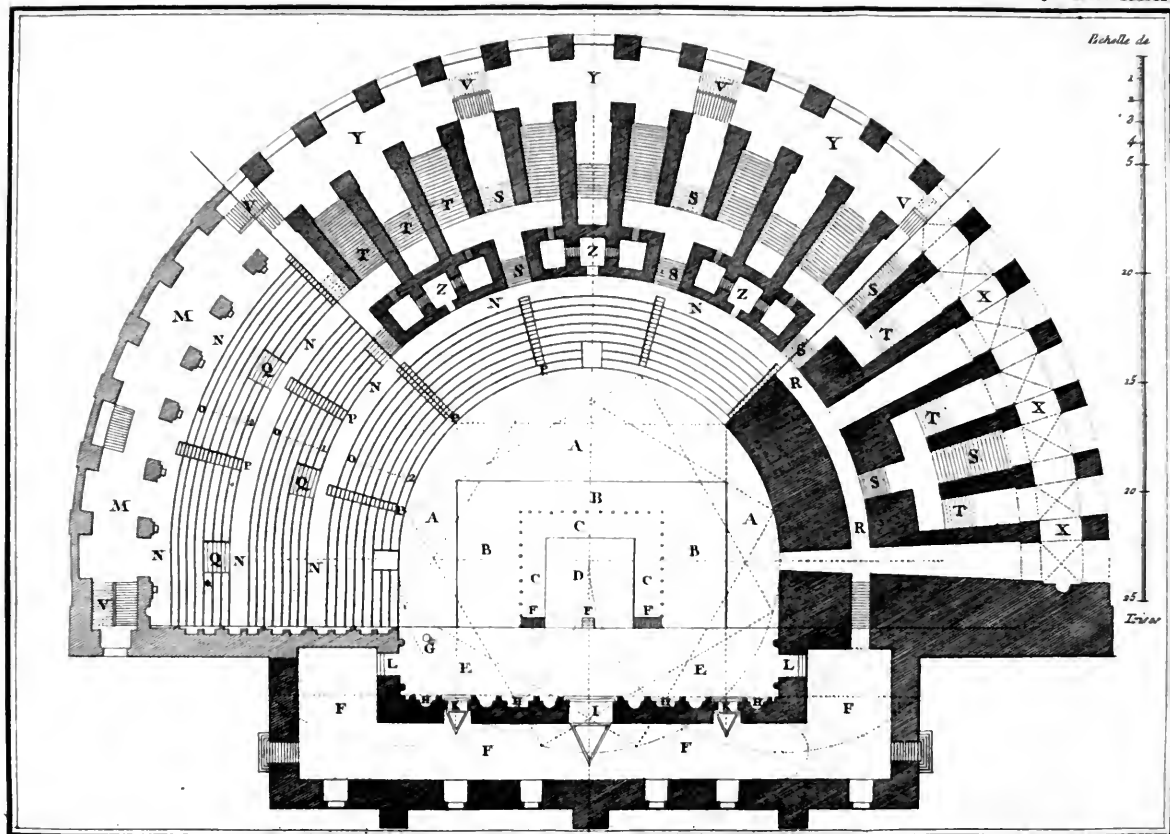
#### *P L A N du Théâtre de Bachus.*

La manière géométrique dont Vitruve démontre la construction du Théâtre des Grecs, est ponctuée sur le plan & se rapporte à toutes les parties indiquées par les lettres suivantes. M. de la Guilletière prétend que pour tracer le plan de cet édifice, on avait décrit un cercle d'un demi-diamètre de 47 pieds 3 pouces, mais d'après les observations postérieures de M. le Roi, il devait être de 52 pieds, comme nous l'avons marqué plus haut, & ces mesures



J.D. Dugoure del.

de la Cardette Sculp.



J.D. Dugouac del.

de la Carrière d'Or

PLAN DU THÉÂTRE DE BACCHUS



nous ont paru d'autant plus justes, qu'elles quadrent parfaitement avec celles des parties intérieures. Ce Théâtre n'était pas de la grandeur de ceux des Romains, & en particulier de celui de Marcus Scaurus, dans lequel il y avait place pour 79000 personnes, mais il sera facile aux Géomètres de savoir le nombre de spectateurs que celui-ci pouvait contenir; l'arc d'un pied & demi étant l'espace ordinaire qu'un homme peut occuper. D'ailleurs on remarquera que comme les assemblées du peuple s'y faisaient quelquefois pour régler les affaires de l'Etat, il fallait du moins qu'il pût renfermer 6000 hommes, attendu que les loix Attiques voulaient positivement qu'il y eût 6000 suffrages pour autoriser un décret du peuple.

AAA, *Conistra* ou Parterre.

B, Orchestre.

C, *Hyposcénion* dont l'enceinte était formée par des colonnes.

D, *Logéon* ou *Thimélé*.

E, *Proscénion* ou Poste des Comédiens.

F, *Parascénion*.

G, *Agycus*, Autel d'Apollon.

H, la Scène.

I, *Spélé* ou Porte principale.

K, Porte des Etrangers.

L, Porte des retours.

M, *Cercys*.

N, *Diaxoma* ou Palliers.

O-1, Gradins appelés *Bouleuticon*. O 2, Gradins appelés *Ephébicon*.

P, petits Escaliers ou degrés traversans les amas de gradins.

Q, Entrées des gradins.

R, Passage circulaire pratiqué sous le premier pallier.

SS, Escaliers montans au premier pallier.

TT, Escaliers montans au second pallier.

V V, Escaliers montans au *Cercys*.

X, Portique d'en-bas.

Y, Portique du second étage.

Z, Echos.

#### THÉÂTRES DES ROMAINS.

Chez eux, comme chez les Grecs, cet édifice était un lieu vaste & magnifique, accompagné de longs portiques, de galeries couvertes & d'allées plantées d'arbres, où le peuple se promenait en attendant le spectacle.

Il se divisait en trois principales parties qui formaient trois différens départemens; celui des Acteurs qu'ils appellaient *la Scène*, celui des Spectateurs qu'ils nommaient *le Théâtre*, & l'Orchestre dans lequel se plaçaient les Sénateurs & les Vestales.

Son plan général consistait d'une part en deux demi-cercles décrits d'un même centre, mais de

différent diamètre , de l'autre , en un quarré-long de toute leur étendue & moins large de la moitié : c'était ce qui en établissait la forme & ce qui en faisait en même-tems la division. L'espace compris entre les deux demi-cercles était la place des Spectateurs ; le quarré qui les terminait , celle des Acteurs , & l'intervalle qui était au milieu , était ce que l'on appelait l'*Orchestre*.

Les Théâtres des Grecs & des Romains étaient donc entièrement semblables , ce qu'il sera facile d'apercevoir d'après celui dont nous donnons l'élévation & le plan à la fin de cet article. Il n'y avait de différence dans le premier département que pour les vases d'airain que les Grecs y plaçaient , encore les Romains adoptèrent-ils cet usage de l'instant qu'ils commencèrent à bâtir des Théâtres solides.

La scène chez les uns & les autres se divisait en trois parties : la première se nommait proprement *la scène* , & c'était une grande face de bâtiment sur laquelle on plaçait les décorations. De l'une à l'autre des deux aîles qui la terminaient , s'étendait une grande toile à-peu-près semblable à celle de nos Théâtres , mais dont le mouvement était différent : nous l'avons indiqué plus haut.

La seconde partie , qui est ce que nous appelons l'avant-Scène , était un grand espace libre & découvert , où les Acteurs venaient jouer la pièce.

La troisième était le lieu ménagé derrière la Scène, & dans lequel les Comédiens s'habillaient.

Les Théâtres à Rome ne se bâtissaient anciennement que de bois, & ne servaient qu'à pendant quelques jours. L. Mummius les orna d'une manière nouvelle, & dans les jeux que l'on fit pour son triomphe, il les enrichit des débris du Théâtre de Corinthe. A son exemple, Scaurus, Curion Marcellus & Pompée en élevèrent de magnifiques. Ce Pompée est le premier qui en fit construire un de marbre & de pierre. Ces derniers se multiplièrent au point que l'on en comptait jusqu'à quatre dans le seul camp Flaminius. Un des plus beaux fut celui de Trajan, qu'Adrien détruisit.

La diversité des colonnes & des statues, la richesse des peintures qui ornaient la Scène furent de l'invention de Caius Pulcher. Catulus la fit revêtir d'ébène, Antoine la fit argenter, & Néron fit dorer tout l'intérieur, pour un Spectacle dont il amusa Tiridate.

Entre les rideaux, tapisseries ou voiles du Théâtre des Romains, les uns servaient à décorer la Scène, les autres à la spécifier, d'autres à la commodité des Spectateurs. Les premiers étaient les plus riches, & les seconds représentaient toujours quelque chose d'analogue à la pièce que l'on jouait. Les troisièmes étaient employés pour garantir des ardeurs du soleil. On en fut redevable

à Catulus qui imagina de faire couvrir tout l'espace du Théâtre & de l'Amphithéâtre de cette espèce de voiles étendues sur des cordages attachés à des mâts de navires, ou à des troncs d'arbres fichés dans les murs. Lentulus Sphinter en fit de lin de la plus grande finesse, Néron voulut qu'on les teignît en pourpre, & qu'on y ajoutât des étoiles d'or, au milieu desquelles il était peint, monté sur un char. Il y représentait Phœbus modérant ses rayons, & ne répandant que le jour nécessaire au Spectacle : le tout était travaillé à l'aiguille.

Passons aux Théâtres que nous avons cités, & le peu que nous en dirons fera sentir combien nous sommes inférieurs aux anciens dans cette partie. L'étendue de leur *Scène* donnait à leurs pièces toute l'illusion qu'elles pouvaient avoir, & l'on y voyait en action ce que nos Poètes sont obligés de raconter dans des narrations dont les détails, quoique nécessaires, sont presque toujours froids & ennuyeux.

#### THÉÂTRE DE SCAURUS.

L'Histoire nomme deux Marcus Æmilius Scaurus, & nous apprend que le premier était si pauvre, qu'il se vit contraint de vendre du charbon pour subsister. Mais l'étude le consola de sa mauvaise fortune, & peu-à-peu il se distingua dans

le Barreau , au point qu'il fut admis au Sénat , qu'il en devint le Prince , & qu'il obtint plusieurs fois le Consulat. Pendant le tems qu'il fut Censeur , il fit bâtir le pont *Milvius* , & paver un des grands chemins d'Italie , qui de son nom fut appelé la *voie Emilienne* : quelques tems avant il avait triomphé des Liguriens. Les Anciens ont parlé avec éloge de quelques-uns de ses Ouvrages , & de l'Histoire de sa vie , écrite par lui-même.

M. *Æmilius Scaurus* , son fils , ne fut point Consul , ne triompha point , n'écrivit point , mais il donna aux Romains le plus superbe Spectacle qu'il fût possible de voir , à en juger par la description suivante , tirée de Pline , l. XLVI. chap. xv.

„ Je ne fais , dit cet Historien , si l'Edilité de Scaurus ne contribua pas plus que toute autre chose à corrompre les mœurs , & si les proscriptions de Sylla ont fait autant de mal à la République , que les richesses immenses de son beau-fils. Ce dernier étant Edile , fit bâtir un Théâtre auquel on ne peut comparer aucuns des ouvrages qui aient jamais été faits , non-seulement pour une durée de quelques jours , mais pour les siècles à venir. Cette Scène composée de trois ordres , était soutenue par trois cens soixante colonnes , & cela dans une ville où l'on avait fait un crime à un citoyen des plus recommandables d'avoir placé dans sa maison six colonnes du mont Hymette.

Le premier ordre était de marbre , celui du milieu était de verre , espèce de luxe qu'on n'a pas renouvelé depuis , & l'ordre le plus élevé était de bois. Les colonnes du premier avaient trente-huit pieds de haut , & les statues de bronze distribuées dans les intervalles des colonnes , étaient au nombre de trois mille. Le Théâtre pouvait contenir quarrevingt mille personnes , tandis que celui de Pompée , qui n'en renferme que quarante mille , suffit à un peuple devenu beaucoup plus nombreux , par les diverses augmentations que la ville de Rome a reçues depuis Scaurus.

Si l'on veut avoir une juste idée des tapisseries superbes , des tableaux précieux , en un mot , des décorations en tout genre dont le premier de ces Théâtres fut orné , il suffira de remarquer que Scaurus après la célébration de ses jeux , ayant fait porter à sa maison de Tusculum ce qu'il avait de trop , pour l'employer à différens usages , ses esclaves y mirent le feu par méchanceté , & l'on estima le dommage de cet incendie cent millions de *sesterces* , environ douze millions de notre monnoie «.

Un Historien ajoute au récit de Pline , que l'Entrepreneur chargé de l'entretien des égouts de Rome , se crut obligé d'exiger de Scaurus qu'il s'engageât à payer le dommage que pourrait causer aux voûtes le transport de tant de colonnes si pé-

fantes. Depuis Tarquin l'*Ancien*, c'est-à-dire depuis près de sept cens ans, ces voûtes étaient toujours demeurées immobiles, & elles soutinrent encore une si violente secouffe sans s'ébranler.

#### THÉÂTRE DE CURION.

Ce Théâtre en contenait deux construits en bois près l'un de l'autre, & si également suspendus chacun sur son pivot, qu'on pouvait les faire tourner, en réunir les extrémités, & former par ce moyen une enceinte pour des combats de Gladiateurs.

M. le Comte de Caylus est le premier qui ait démontré la mécanique de ce prodigieux ouvrage : le mémoire qu'il en a fait a été inféré dans le *recueil de Littérature de l'Académie des Inscriptions*, tom. XXII, & nous avons cru ne pouvoir suivre un meilleur guide que celui-là.

» Les Anciens, dit-il, ont eu plusieurs connaissances que nous n'avons pas, & ils ont poussé beaucoup plus loin que nous, quelques-unes de celles dont nous faisons usage. Les moyens qu'ils employaient pour remuer des masses d'un poids énorme, sont de ce nombre, & doivent nous causer d'autant plus d'admiration, que nous ne savons comment ils sont parvenus à exécuter des choses qui aujourd'hui nous paraissent tenir du prodige. Nous en sommes étonnés avec raison, dans le



tems même que nous croyons être arrivés à une grande profondeur dans les mathématiques, & que nous nous flattons de laisser les Anciens fort loin derrière nous dans plusieurs parties de cette science : cependant ces Anciens savaient allier une grande simplicité aux plus grands efforts de la mécanique ; ils attachaient même si peu de mérite à ces opérations, que leurs Historiens & même leurs Poètes n'en paraissent nullement occupés. L'étalage pompeux que les Modernes ont fait de l'élévation des corps qui leur ont paru considérables, est tout le contraire de la conduite des livres de l'Antiquité. *L'infolio* de Fontana sur l'obélisque relevé par les ordres de Sixte V, & la planche gravée par le Clerc pour célébrer la pose des pierres du fronton du Louvre, justifie bien la médiocrité des Modernes en comparaison des Anciens «.

Mais sans parler de leurs autres bâtimens, le Théâtre de Curion est une preuve évidente de leur supériorité dans la mécanique, & ce que Pline en dit, après avoir parlé de celui de Scaurus, confirmera cette réflexion.

» L'idée d'une profusion si extraordinaire emporte mon esprit, & le force à s'éloigner de son objet pour s'occuper d'une autre folie plus grande encore, & dans laquelle en n'employa que le bois. C. Curion qui mourut dans les guerres civiles,

attaché au parti de César , voulant donner des jeux pour les funérailles de son père , comprit bientôt qu'il n'était pas assez riche pour surpasser la magnificence de Scaurus. En effet , il n'avait pas comme lui un Sylla pour beau-père ; & pour mère une Metella , cette femme avide de s'enrichir des dépouilles des proscrits. Il n'était pas fils de ce M. Scaurus qui fut tant de fois à la tête de la République , & qui associé à toutes les rapines des partisans de Marius , fit de sa maison un gouffre où s'engloutit le pillage d'un si grand nombre de Provinces. Cependant Scaurus avouait , après l'incendie de sa maison , qu'il ne pouvait faire une seconde dépense pareille à la première. Ainsi les flammes , en détruisant des richesses rassemblées de tous les coins du monde , lui laissèrent du moins l'avantage de ne pouvoir être imité dans sa folie «.

Curion fut donc obligé de suppléer au luxe par l'esprit , & de chercher une nouvelle route pour se distinguer.

En conséquence , il fit construire deux grands Théâtres de bois , & placés de la manière dont nous l'avons décrit plus haut. Le matin on représentait des pièces sur la *Scène* de chacun d'eux , & alors ils étaient adossés pour empêcher que le bruit de l'un ne fût entendu de l'autre : l'après-midi , au moyen de quelques planches que l'on retirait , on faisait tourner subitement ces Théâtres , & leurs

quatre extrémités réunies formaient un Amphithéâtre où se donnaient des combats de Gladiateurs ; Curion faisant ainsi mouvoir tout-à-la-fois & la Scène , & les Magistrats , & le peuple Romain. Que doit-on admirer ici le plus , l'inventeur ou la chose inventée , celui qui fut assez hardi pour former le projet , ou celui qui fut assez téméraire pour l'exécuter ?

Ce qu'il y a de plus étonnant , continue Pline , c'est l'extravagance du peuple Romain. Elle a été assez grande pour l'engager à s'asseoir sur un édifice si mobile & si peu solide. Ce peuple vainqueur & maître de toute la terre , ce peuple qui à l'exemple des Dieux dont il est l'image , dispose des Royaumes & des Nations , le voilà suspendu dans une machine , applaudissant au danger dont il est menacé. Pourquoi faire si peu de cas de la vie des hommes ? pourquoi se plaindre des pertes que nous avons faites à Cannes ? une ville abîmée dans un gouffre de la terre entr'ouverte , remplit l'univers de deuil & d'effroi , & voilà tout le peuple Romain renfermé , pour ainsi dire , en deux vaisseaux , & qui soutenu seulement par deux pivots , regarde , tranquille spectateur , le combat qu'il livre lui-même , exposé à périr au premier effort qui dérangera quelques pièces du Théâtre. Est-ce donc en élevant les tribus dans les airs , qu'on vient à bout de plaire aux Dieux , & de mériter leurs fa-

veurs ! Que ne fera pas dans la tribune aux harangues , que n'osera entreprendre sur un pareil peuple , celui qui a pu le persuader de s'exposer à un pareil danger ? il le faut avouer , ce fut Rome entière qui combattit sur le tombeau du père de Curion pour la pompe de ses funérailles.

Curion changea l'ordre de sa fête , car les pivots s'étant trouvés fatigués & dérangés , il conserva le premier jour la forme de l'Amphithéâtre , & ayant adossé les Scènes (c'est-à-dire ce que nous nommons aujourd'hui Théâtre ) dans tout le diamètre de ce même Amphithéâtre , il donna des combats d'Athlètes. Enfin il fit enlever tout d'un coup ces mêmes Scènes , & fit paraître dans l'arène tous ceux de ses Gladiateurs qui avaient été couronnés les jours précédens «.

Ce Curion est le même dont il est tant parlé dans les lettres de Cicéron à Atticus , dans Dion Cassius , dans Velleius Paterculus , dans les vies d'Antoine , de Pompée , de Caton d'Utique &c... Né d'un père noble qui avait eu les honneurs du Consulat & du triomphe , il se fit connaître de bonne-heure par son esprit , son éloquence , ses intrigues dans les factions de César & de Pompée , ainsi que par ses débauches & ses dissipations. Il se lia intimement avec Antoine , & le plongea dans des dépenses si folles , qu'à la fleur de sa jeunesse , il se trouva endetté de deux cens cinquante *talens* ( plus

d'un million de notre monnoie ). Il vendit sa foi à César , & pour le servir plus utilement , il affecta de n'agir que pour les intérêts de la République , *Vir nobilis* , dit Velleius Paterculus , *eloquens* , *audax* , *sua aliena que fortuna & predictis prodigis* ; *homo ingeniosissime nequam* , & *facundus malo publico*.

Cependant le Consul Lentulus le chassa honreusement du Sénat avec Antoine , & tous les deux sortirent de Rome , déguisés en esclaves. Mais longtemps auparavant , il avait sauvé la vie à César en le couvrant de sa robe à la vue des jeunes gens armés qui suivaient Cicéron , & César plein de reconnaissance , ne cessa de l'accabler de ses bienfaits. Nommé Questeur l'an de Rome 698 , Curion finit par être Gouverneur de Sicile , & fut tué dans la guerre d'Afrique , l'an 706.

Selon le calcul des Historiens , ce fut trois ans avant qu'il fit élever son Théâtre ; Caton vivait encore , & Plutarque rapporte à ce sujet une anecdote qui nous a paru assez curieuse pour être placée dans notre Ouvrage.

„ Favonius , dit - il , ayant été fait Edile par le crédit de Caton , celui-ci l'aida à se bien acquitter des fonctions de sa charge , & régla toute la dépense des jeux. Il voulut qu'au lieu de couronnes d'or que les autres donnaient aux Acteurs , aux Musiciens , aux Joueurs d'instrumens &c. on leur

donnât des branches d'olivier, comme on faisoit dans les jeux *Olympiques* ; que l'on remplaçât les riches présens que l'on avoit coutume de distribuer aux Grecs, par des poireaux, des laitues, des raves, du céleri, & que l'on réservât pour les Romains des pots de vin, de la chair de pourceau, des figes, des concombres, des brassées de bois.

Favonius lui-même alla s'asseoir parmi les Spectateurs, où il battit des mains en applaudissant à Caton, & en le priant de récompenser honorablement les Acteurs qui s'acquittaient bien de leurs rôles.

Pendant que cela se passoit dans le Théâtre de Favonius, continue Plutarque, Curion, l'autre Edile, donnoit des jeux magnifiques dans un autre Théâtre, mais le peuple les quitta pour venir à ceux de Favonius «.

Ce trait d'Histoire est singulier, mais il le paraîtra moins lorsque l'on réfléchira que les Romains avoient la plus grande vénération pour Caton qu'ils traitaient d'homme divin, & qu'ils ne croyaient pouvoir trop le remercier de ce qu'il daignoit se relâcher de son austerité pour se prêter à leurs amusemens.

#### THÉÂTRE DE POMPÉE.

Il le fit bâtir en pierre & sur des fondemens très-solides d'après le plan de celui de Mytilène,

qu'il avait vu en Grèce. Un vaste aqueduc portait de l'eau dans tous les rangs , & dans l'enceinte s'élevait un Temple magnifique dédié à Vénus la *victricuse*. C'était un moyen certain de faire à jamais respecter cet Edifice qui pouvait contenir environ quarante mille personnes, & qui était orné de tableaux , de statues de bronze & de marbre , transportées de Corinthe , d'Athènes & de Syracuse.

Avant Pompée , on construisait des Théâtres toutes les fois qu'il fallait représenter des jeux , ils n'existaient que pendant leur durée , & le peuple y assistait toujours debout. Pompée voulut que le sien subsistât , & y mit des sièges , nouveau genre de mollesse dont Tacite prétend que les gens sages lui furent mauvais gré. *Quippe erant qui Cn. quoque Pompeium incusatum à Senioribus ferrent quod mansuram Theatri sedem posuisset : nam antea subitariis gradibus , & scena in tempus structu ludos edi solitos. Vel si vetustiora repetas stantem populum spectavisse ; si sedeat , Theatro dies totos ignavia continuabit.* ( Liv. 1 v des Annales. )

#### THÉÂTRE DE MARCELLUS.

Ce Marcellus était neveu, fils adoptif & gendre d'Auguste, il mourut, selon Properce, l'an de Rome 731 , âgé de vingt ans , & Auguste fit élever , en son honneur , un Théâtre auquel il donna son nom. On

prétend qu'il contenait vingt-deux mille personnes, & c'était le plus petit de ceux que l'on voyait à Rome. Le diamètre intérieur du demi-cercle de cet Edifice était de 194 pieds antiques, & le diamètre extérieur de 417. Auguste l'avait situé dans la neuvième région. On en voit aujourd'hui les ruines dans la Place de *Montanara*, où est le Palais Savelli, au quartier *Ripæ* de Rome moderne.

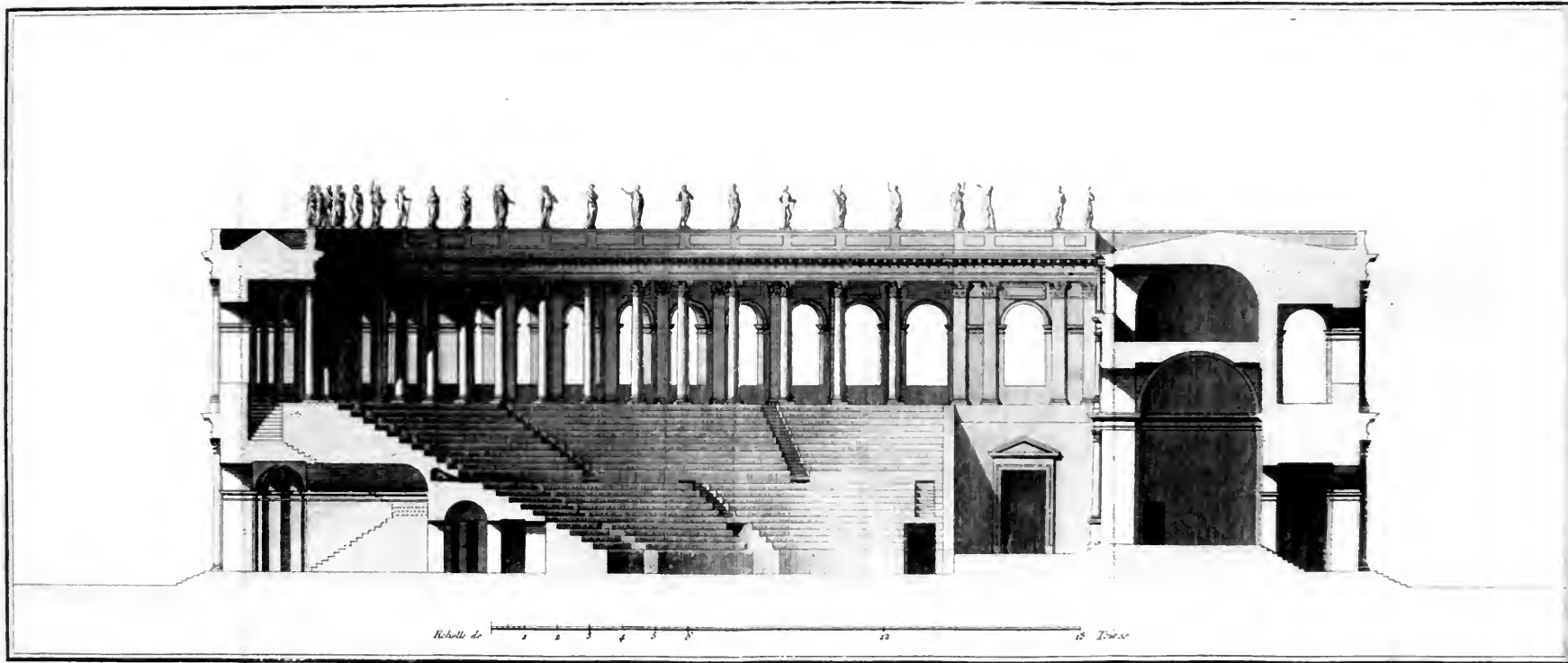
Ce jeune Marcellus est le même à qui les Auteurs de l'antiquité ont rendu les plus grands hommages, & ces hommages, sans doute, étaient mérités, puisqu'aucuns de leurs contemporains ne se sont avisés de les démentir. » La gloire du vieux  
 » Marcellus, dit Horace, loin de s'obscurcir,  
 » prend un nouveau lustre dans un de ses rejet-  
 » tons, & augmente de jour en jour, comme on  
 » voit un arbre se fortifier peu - à - peu par des  
 » accroissemens insensibles. Cette nouvelle lumière  
 » de la Maison des Jules, brille entre les premières  
 » familles de Rome, comme l'astre de la nuit brille  
 » entre les étoiles «.

*Crescit occulto velut arbor avo  
 Fama Marcelli. Micat inter omnes  
 Julium fidus, velut inter ignes  
 Luna minores.*

Sa mère Octavie fut si touchée de sa mort, que jamais elle ne put s'en consoler, & elle fit donner à Virgile un *talent* ( 4700 liv. ) pour cha-



1000-1000



J. D. Duguesne del.

J. de la Harpe sculp.

THÉÂTRE ROMAIN.

que vers de l'éloge qu'il en avait fait ; mais leur beauté , leur énergie réveillèrent tellement sa douleur , qu'elle défendit qu'on lui en lût d'autres à l'avenir. Plongée dans la mélancolie , enfermée jusqu'à la fin de ses jours dans la plus profonde solitude , elle fit ôter de devant ses yeux tous les portraits de son fils , & ordonna que jamais on ne lui citât son nom. Ce nom l'avait affectée si vivement , que dans l'instant où Virgile avait prononcé ces mots , *tu Marcellus eris* , elle était tombée dans un évanouissement dont on avait eu beaucoup de peine à la faire revenir. Auguste ne fut pas moins sensible à sa perte , & tous les Romains pleurèrent à ses funérailles qui se firent dans le Champ de Mars. *Quantos* , dit le Poète dont nous venons de parler.

*Quantos ille virum magnam mavortis ad urbem  
Campus ages gemitus ! velqua , tiberine videbis  
Funera , cum tumulum præter labere recentem.*

» De combien de gémissemens & de quels cris  
» sa mort fera retentir le champ de Mars ! Dieu  
» du Tybre , quelle pompe funèbre tu verras sur  
» tes bords lorsqu'on lui élèvera un tombeau que tu  
» baigneras de tes ondes « !

*THÉÂTRE Romain selon Vitruve.*

Telle est la forme de l'édifice que nous en a laissée ce célèbre Architecte qui ne lui a pas donné d'autre

nom que celui-là, & les Auteurs que nous avons consultés, ne nous ont instruits ni du tems auquel il fut bâti, ni du nom de celui qui le fit élever. Peut-être aussi n'est-il que le fruit de l'imagination de son Auteur qui n'a voulu le présenter que comme un modèle, & ce modèle est d'autant plus parfait, que l'Artiste y a joint le précepte à l'exemple, ce qu'il sera facile de juger par l'examen du plan, de la coupe & de l'élévation. Sa façade extérieure est composée, comme on le voit, de deux rangs de portiques circulaires & ornés de colonnes, ainsi que la face de la Scène qui en avait trois rangs. Le portique d'en-bas entourait tout l'édifice, conduisait à l'orchestre & au portique d'en-haut.

Comme les Anciens avaient trois sortes de Pièces, *Comiques*, *Tragiques*, *Satyriques*, ils avaient aussi trois sortes de Scènes, c'est-à-dire des décorations de ces trois différens genres. Les *Tragiques* représentaient toujours de grands bâtimens avec des colonnes, des statues & d'autres ornemens analogues. Les *Comiques* offraient des édifices particuliers avec des toits & de simples croisées, comme on en voit communément dans les Villes; les *Satyriques*, quelques maisons rustiques, des arbres, des rochers &c.

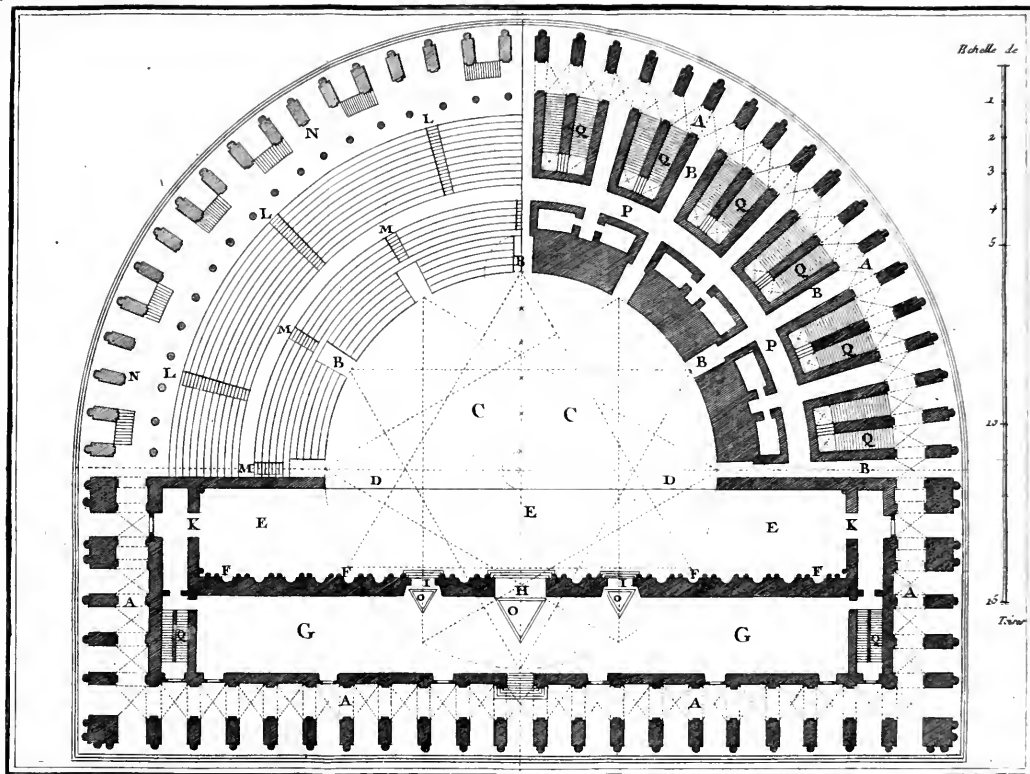
Ces trois Scènes pouvaient se varier d'une infinité de manières, mais la disposition générale devait toujours en être la même, & il fallait qu'elles

eussent chacune cinq différentes entrées , trois en face & deux sur les aîles. L'entrée du milieu était celle du principal Acteur ; ainsi dans la scène *Tra-gique* , c'était ordinairement la porte d'un Palais : celles qui étaient à droite & à gauche , étaient destinées à ceux qui jouaient les seconds rôles , & les deux autres placées sur les aîles , servaient , l'une à ceux qui arrivaient de la campagne , l'autre à ceux qui venaient du Port ou de la Place publique. C'était à-peu-près la même chose dans la scène *Comique* : le bâtiment le plus considérable était au milieu , celui du côté droit était un peu moins élevé , & celui de la gauche représentait ordinairement une hôtellerie. A l'égard de la pièce *Satyrique* , il fallait toujours que le milieu fût occupé par un antre , la droite & la gauche par quelques méchantes cabanes , des temples ruinés , des bouts de paysage &c. . . . . On ignore sur quoi ces décorations étaient peintes , mais il est certain que la *perspective* y était observée. Nous avons remarqué d'après Vitruve , *Liv. VII* , que les règles en furent inventées & mises en pratique dès le tems d'Eschyle , par un Peintre nommé *Agatarchus* qui en laissa même un *Traité*. Ce fut en suivant ces règles qu'Appaturius peignit au petit Théâtre de Tralles ville de Lydie , une scène dans laquelle , au lieu de colonnes , il représenta des statues , des centaures qui soutenaient des architraves , des toits

en rond , des dômes &c. Sur tout cela , il peignit encore un second ordre où il y avait d'autres dômes , des faîtes que l'on ne voyait qu'à-demi , & tous les autres objets qui se trouvent aux toits des édifices. » Tout l'aspect de cette scène paraissait fort » beau , dit Vitruve , à cause que le Peintre y avait » si bien ménagé les différentes teintes , qu'il sem- » blait que cette architecture eût toutes ses fail- » lies «.

M. Perrault a donc eu tort de vouloir prouver que les Anciens n'avaient aucune connaissance de la *perspective* , & les peintures à fresque déterrées d'Herculanum , le nombre prodigieux de celles que l'on a retirées de la ville de Naples , les hachures qui expriment les ombres de la noce Aldobrandine , la chasse représentée sur le tombeau des Nazoni , en un mot , quantité de médaillons qui sont parvenus jusqu'à nous , tels que celui de Seleucus I. Roi de Syrie , celui de Faustine mère , de Lucius Verus , tout cela dépose contre l'Auteur que nous venons de nommer. Cette matière demande des détails plus étendus , & nous les réservons pour l'article de l'Opéra. D'après les gens de goût que nous avons consultés , nous oserons hasarder quelques réflexions que l'on n'a pas encore faites sur un spectacle qui fixe aujourd'hui les yeux de toute la nation.





J.D. Dugoure del.

De la Sur-Lette Sculp.

PLAN DU THEATRE ROMAIN.



*PLAN du Théâtre Romain.*

- A, Portique d'en-bas.
- B, Passage pour entrer dans l'Orchestre.
- C, Orchestre.
- D, Ligne de séparation de l'Orchestre.
- E, Proscénium ou Pulpitum.
- F, Face de la Scène.
- G, Postscénium.
- H, Porte Royale.
- I, Porte des Etrangers.
- K, Porte des retours.
- L-M, Chemins descendans entre les amas de degrés.
- N, Portique d'en-haut.
- O, Machines tournantes.
- P, Passage circulaire sous les degrés.
- Q, Escaliers montans au portique d'en-haut.

Les Artistes & les Amateurs qui désireront acquérir des connaissances plus étendues sur la construction des Théâtres, les trouveront dans Vitruve que les Modernes ont pris pour guide & dans lequel ils ont puisé les lumières les plus satisfaisantes sur toutes les parties de l'Architecture.

*DANSE DES ROMAINS.*

Nous avons parlé de celle des Grecs dans la seconde Partie de notre premier Volume, nous

y avons rapporté ce que les Auteurs anciens pensaient de son origine , & nous avons ajouté que les Romains par qui elle fut adoptée , lui donnèrent différens noms , selon les différens caractères auxquels ils jugèrent à propos de la faire servir ; mais ce ne fut qu'avec le tems qu'elle parvint au degré de perfection dont elle était susceptible , & le détail de quelques Danfes particulières va nous conduire insensiblement jusqu'à l'époque de sa gloire qui ensuite s'éclipfa d'un règne à l'autre , comme celle de presque tous les arts que Rome avait portés au plus haut point d'élévation.

#### *DANSE DE L'ARCHIMIME.*

Les Grecs avaient eu des Danfes sacrées , les Romains en introduisirent dans toutes leurs cérémonies religieuses , & ils durent celle-ci à la sagesse des anciens Egyptiens dont ils empruntèrent quelques usages.

„ Un homme instruit dans l'art de contrefaire l'air , la démarche , les manières des autres hommes , était choisi pour précéder le cercueil ; il prenait les habits du défunt , & se couvrait le visage d'un masque qui retraçait tous ses traits. Sur les symphonies lugubres qu'on exécutait pendant la marche , il peignait dans sa danse les actions les plus marquées du personnage qu'il représentait.

L'*Archimime* (c'est ainsi qu'on nommait cet Orateur) était sans partialité & il n'avait égard ni aux grandes places que le mort avait occupées, ni au pouvoir de ses successeurs.

Un Romain que son courage, sa générosité, l'élévation de son ame avaient rendu l'objet du respect & de l'amour de la patrie, semblait repaître devant ses concitoyens ; ils jouissaient du souvenir de ses vertus, il vivait, il agissait encore, sa gloire se gravait dans tous les esprits. La jeune Romaine, frappée de l'exemple, admirait son modèle, & les vieillards vertueux goûtaient déjà le fruit de leurs travaux, dans l'espoir de repaître à leur tour sous ces traits honorables, quand ils auraient cessé de vivre.

Les hommes indignes de ce nom, & nés pour le malheur de l'espèce humaine, pouvaient être retenus par la crainte d'être un jour exposés sans ménagement à la haine publique, à la vengeance de leurs contemporains, au mépris de la postérité. (*Traité historique de la Danse, Tom. 1, Liv. II, Chap. VII.*)

#### DANSE DES SALIENS.

Numa Pompilius l'institua en l'honneur du Dieu *Mars*, & c'est de cette Danse que dérivèrent dans la suite toutes celles qui furent établies pour célébrer les fêtes des Dieux. La ressemblance qui régnait entre

les unes & les autres, nous entraînerait dans des répétitions ennuyeuses, & nous renvoyons le Lecteur à ce que nous en avons dit dans le commencement de cette Histoire.

### DANSES LASCIVES.

On nommait ainsi celles qui peignaient la volupté; les Grecs la connaissaient, mais insensiblement ils la confondirent avec la licence, & les Romains en imitèrent tous les excès dans les *Bachanales* dont nous avons fait l'historique. L'article suivant fera l'explication de celui-ci.

### DANSE NUPTIALE.

Elle était d'usage dans les noces, & offrait la peinture la plus dissolue de toutes les actions du mariage. L'obscénité y fut poussée si loin pendant le règne de Tybère, que par Arrêt solennel, le Sénat chassa de Rome tous les Danseurs & tous les Maîtres de Danse. Mais le mal était trop grand, & le remède qu'on y appliqua, ne servit qu'à rendre plus piquant l'exercice que l'on avait supprimé. La jeunesse Romaine prit la place des Danseurs à gages que l'on avait chassés; le peuple imita la Noblesse, les Sénateurs même ne rougirent pas d'en faire autant, & les désordres auxquels ils se livrèrent, devinrent si scandaleux, que l'Empereur

Domitien qui n'était rien moins que délicat dans ses mœurs , crut devoir les exclure du Sénat.

*DANSE du premier jour de Mai.*

A Rome & dans toute l'Italie , plusieurs troupes de jeunes Citoyens des deux sexes sortaient de la Ville au point du jour ; elles allaient , en dansant au son des instrumens champêtres , cueillir des rameaux verts dans la campagne , & les rapportaient de la même manière dans la Ville : dans les premiers tems , elles en ornaient les portes des maisons de leurs parens , de leurs amis , & dans la suite , celles de quelques personnes constituées en dignité. Celles-ci les attendaient dans les rues , où elles avaient eu soin de préparer des tables servies de toutes sortes de mets. Les travaux cessaient pendant toute cette journée , & réunis , confondus par la joie générale , la Noblesse , le Peuple , les Magistrats semblaient ne composer qu'une seule famille ; tous étaient parés de rameaux naissans , & ç'aurait été une espèce d'infamie de paraître sans cette marque distinctive de la fête. Il y avait une espèce d'émulation à en avoir des premiers , & de-là , le proverbe que nous avons adopté : *On ne me prend point sans verd.*

Cette Fête , commencée dès l'aurore , & continuée jusqu'au soir , fut dans la suite poussée bien avant dans la nuit , & les danses qui n'étaient

d'abord qu'une expression du plaisir que causait le retour du printems, devinrent successivement des danses galantes qui finirent par être très-lascives. Tibère lui-même en rougit & les abolit, mais elles se renouvelèrent malgré ses défenses, & se répandirent dans presque toute l'Europe. C'est à elles que l'on doit la coutume qui s'est introduite dans plusieurs villes de planter le premier Mai, de grands arbres ornés de fleurs, devant la maison de gens en place. Il y a quelques endroits où cet usage est un droit de charge.

On lit dans quantité d'Auteurs que cette Fête donna naissance à toutes les Danses baladoires, frondées par les Pères de l'Eglise, frappées d'anathème par les Papes, abolies par les Ordonnances des Rois, & sévèrement condamnées par les Arrêts des Parlemens.

#### DANSE THÉÂTRALE.

Jusqu'au règne d'Auguste, les actions du caractère le plus bas, ou du genre le plus libre, furent les seules que l'on vit au Théâtre uniquement occupé en ce genre par des Bouffons venus de la Toscane. On leur avait donné le nom de *Mimes*, & on les plaçait entre les actes des Tragédies ou des Comédies, pour divertir la multitude qui ne prenait qu'un plaisir médiocre aux représentations régulières. En général, ces Danseurs avaient de l'ex-

pression & de la légèreté , mais ils n'offraient jamais que les mêmes tableaux , & ne les variaient que par quelques figures licentieuses qui souvent les rendaient grossiers & dégoûtans.

Telle était la Danse à Rome lorsque Pylade & Batyle y parurent. Ce dernier était esclave de Mécène; il avait vu Pylade en Cilicie, il le peignit à son Maître qui conçut le désir de le voir , & Pylade arriva. Réunis dans la Capitale , ces deux hommes extraordinaires bâtirent , à frais communs , un Théâtre sur lequel ils représentèrent communément des Tragédies & des Comédies sans autre secours que celui de la symphonie & de la danse. Dans les premières , Pylade arrachait des larmes aux Spectateurs les moins sensibles , & dans les secondes , Batyle entraînait tous les suffrages par la vérité de ses attitudes. On prétend qu'il peignait les amours de Lédæ avec tant de feu , que les femmes les plus réservées ne pouvaient le voir sans en être émues. Esope & Roscius avaient fait les délices des Romains par leur déclamation ; ils furent oubliés , & les deux Danseurs furent appelés *Pantomimes* , mot grec qui signifie tout Comédien. Le *satyrique* entra aussi dans leurs compositions , & de-là , le nom de Danse *italique* , qui fut donné à ces trois genres dans lesquels Pylade & Batyle réunirent tout ce qu'il était possible de

désirer , tant du côté de la Musique , que de celui des habits & des décorations.

Pendant quelque tems , l'un & l'autre jouirent en commun de leur fortune & de leur gloire , mais la jalousie les sépara , & de ce moment , il y eut deux Théâtres sur lesquels les deux rivaux partagèrent les suffrages de la République Ils y firent des Elèves , le Gouvernement les protégea , & les plaisirs se multiplièrent.

Pendant le règne de Néron , un cynique nommé Démétrius , & qui se donnait pour Philosophe , assista pour la première fois à un de ces Spectacles. Il y laissa échaper malgré lui des marques du plus grand étonnement , mais soit que l'orgueil lui fît trouver une espèce de honte dans l'admiration qu'il avait témoignée , soit que naturellement jaloux & inquiet , il se trouvât blessé d'avoir été contraint de trouver bien une chose qu'il n'avait pas faite , il rejetta sur la Musique l'impression qu'il avait éprouvée , & s'en expliqua avec si peu de ménagement , qu'il échauffa tous les esprits. La multitude disputa sur les Acteurs , sur le Spectacle , sur le genre ; on parla musique sans la savoir , on raisonna sur la Danse sans la connaître , & l'art était peut-être sacrifié si les Acteurs n'avaient imaginé un moyen extraordinaire pour détruire les sophismes du Cynique.



Ils publièrent qu'ils donneraient un Spectacle nouveau, & ils eurent l'adresse, non-seulement d'engager leur adversaire à y venir, mais de le placer, sans affectation, en vue de tous les Spectateurs dont le nombre était prodigieux.

L'Orchestre commence, un Acteur ouvre la Scène, la Symphonie se tait, & sans autre secours que les pas, les positions du corps, les mouvemens des bras, on voit représenter successivement les amours de Mars & de Vénus, le Soleil qui les découvre au mari jaloux de la Déesse, les pièges que celui-ci tend à sa femme & à son amant, le prompt effet de ces filets qui, en comblant la vengeance de Vulcain, ne font que confirmer sa honte, la confusion de Vénus, la rage de Mars, la joie maligne des Dieux qui accourent en foule : les applaudissemens furent unanimes, le Cynique lui-même ne put s'empêcher de s'écrier : *Non, ce n'est point une représentation, c'est la chose même*, & cette exclamation seule décida en faveur des *Pantomimes*.

A-peu-près dans le même tems, un Danseur figurait les travaux d'Hercule, & les retraça d'une manière si vraie, qu'un Roi de Pont pressa l'Empereur de le lui céder. *Ne soyez point étonné de ma prière*, dit-il à Néron. J'ai pour voisins des barbares dont personne n'entend la langue, & qui n'ont jamais pu entendre la mienne. Les

gestes de cet homme leur feront comprendre mes volontés.

Tymèle, sous le règne de Domitien, fut à Rome ce que la fameuse Empuse avait été dans la Grèce. L'agilité de cette dernière, dit un Historien, était si grande, qu'elle paraissait & disparaissait comme un fantôme. Tymèle avait ses talens; & sa force, sa vivacité, son énergie rendaient tous les caractères. Elle fut sur-tout supérieure dans les tableaux de galanterie, jamais on ne la peignit avec des couleurs aussi naturelles, & quelquefois elle plongeait les Spectateurs dans une espèce d'ivresse qui allait jusqu'à l'extase. Juvenal, *Satyre 6*, prétend que dans ces momens, les femmes hors d'elles-mêmes, perdaient la tête, & criaient de plaisir.

Athénée rapporte qu'un Pantomime nommé Menphir, & qui était Philosophe Pythagoricien, exprimait par sa danse toute l'excellence de la Philosophie de Pythagore avec plus de vérité que n'aurait pu le faire le professeur le plus éloquent.

Nous avons dit, à l'article des Jeux, qu'Auguste sentit en habile Politique le parti qu'il pourrait tirer des talens de Batyle & de Pilade, il les protégea donc ouvertement, & soit qu'il aimât la Danse, soit qu'il feignît de l'aimer, il la mit tellement à la mode, qu'à son exemple, chaque Citoyen crut devoir en faire son unique amusement. Dès-lors, les murmures cessèrent, & le

peuple qui n'a besoin que de distraction pour être contenu ; fléchit en aveugle sous le joug que son Maître voulait lui imposer. Mais à mesure que les deux rivaux se disputaient les suffrages des Romains , ceux-ci cédaient au charme qui les entraînait à leur Spectacle , & rendaient compte de l'impression qu'ils y éprouvaient , avec une chaleur qui bien-tôt divisa toute la Ville en Pyladiens & en Batyliens. Auguste avait honoré la Danse , il avait accordé aux *Pantomimes* le privilège dont jouissaient les Citoyens de ne pouvoir être condamnés au fouet qui était la punition des esclaves ; il les avait soustraits à la juridiction des Magistrats & des Préteurs , pour les soumettre immédiatement à la sienne , & tout cela semblait anoblir les querelles que leurs représentations excitaient dans les deux partis. L'Empereur lui-même les laissa se débattre , se ridiculiser , se déchirer mutuellement , mais une circonstance qui intéressait le bon ordre , ou peut-être son amitié pour Mécène , l'engagea à se déclarer pour un tems en faveur de Batyle.

Pylade avait été sifflé par une cabale violente , un grand Seigneur de Rome en était le chef , & ne s'en cachait pas. Le Pantomime irrité le joua sans ménagement , & ses partisans applaudirent. Le Seigneur devint furieux , le parti de Batyle ne parlait de rien moins que de brûler le Théâtre de Pylade , & de l'y massacrer : le projet fermentait ,

& Auguste appaisa ce mouvement qui était sur le point de causer une véritable sédition , en bannissant Pylade qu'il espérait faire encore servir à ses vues. Lui-même signifia au Danseur l'ordre de quitter Rome , mais en honorant ses succès du titre de *Décursion* , titre que l'on donnait aux Sénateurs quand ils partaient pour les provinces. Pylade y fut insensible , & bien éloigné de remercier Auguste , il ne craignit pas de lui dire : *Tu es un ingrat : que ne te laisses-tu amuser de nos querelles !*

Les Batyliens s'appaisèrent , mais bientôt quelques particuliers trouvèrent odieux que l'Empereur n'eût pas craint de ravir au peuple un homme qui était devenu nécessaire à ses plaisirs ; ce discours passa de bouche en bouche , & les deux partis se réconcilièrent , pour unir tous leurs traits contre un Souverain qui ne rougissait pas d'étendre sa tyrannie jusques sur les Spectacles. Auguste publia quelques loix nouvelles , on les rejetta comme injustes , sans les avoir examinées , on s'ameuta , on s'aigrit , on courait aux armes , Pylade reparut & le tumulte cessa. Nous avons rapporté à l'article des Jeux , les paroles que le *Pantomime* crut devoir adresser à l'Empereur.

» Ce *Pantomime* était impétueux , brusque & fier. Toujours occupé d'idées nobles , toujours plein des plus belles actions de l'antiquité , il ne finissait une Pièce que pour en commencer une autre , & tout

ce qui l'entourait lui paraissait absolument au-dessous de lui. Aussi parlait-il à ses camarades comme à ses sujets, au public assemblé comme à une armée dont il aurait été le Général, à l'Empereur lui-même, comme à un homme ordinaire. D'après cela, il étonnait, il asservissait les spectateurs, mais uniquement occupé de son talent, il était sans intrigue, sans politique, sans flatterie, conséquemment sans amis.

Batyle, au contraire, avait l'esprit gai, badin, léger; ses compositions respiraient la volupté, son humeur était égale, son commerce était facile, & l'apprentissage qu'il avait fait de la complaisance, lorsqu'il n'était encore qu'esclave de Mécène, l'avait rendu capable de prendre toutes les formes qu'exigeait la circonstance du moment : il joignait à cette souplesse, le goût le plus décidé pour le libertinage, & tandis que Pylade employait ses momens de loisir à faire des recherches sur son art, à les écrire, à les rendre utiles; Batyle lié avec toute la jeunesse Romaine, faisait dans les environs de la ville de petits soupés dont il tirait parti pour augmenter sa fortune.

Il mourut, & pendant quelque-tems Pylade captiva seul tous les suffrages de la République, mais sa fierté ou son humeur mit bientôt de nouveaux obstacles à sa tranquillité. Un jour qu'il représentait *Hercule furieux*, il s'aperçut que la manière dont

il caractérisait sa danse , faisait murmurer les spectateurs : *Fous* , leur cria-t-il , en s'approchant des bords du Théâtre , *ne voyez-vous pas que je représente un fou plus fou que vous !* Précédemment il avait joué le même rôle chez l'Empereur , & pour mieux rendre les fureurs de son Héros , il avait jetté ses flèches sur l'assemblée , Auguste avait applaudi , Pylade crut devoir faire de même au Théâtre public , & ses traits lancés au milieu des spectateurs , en blessèrent quelques-uns , en effrayèrent plusieurs & les révoltèrent tous. Il n'en fallait pas davantage pour s'armer contre lui , & pour le perdre , on se servit d'un certain Hylas dont il avait cultivé les dispositions : on le vanta , on lui prodigua les applaudissemens les plus outrés , on reçut Pylade avec froideur , & l'on exalta la tête du jeune homme , au point qu'il osa défier son maître.

Le défi fut accepté , le sujet choisi & le jour pris : Rome entière en mouvement , sollicitée , poussée par la faction d'Hylas , court en foule au Théâtre. Il s'agissait de représenter Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce Roi , le jeune *Pantomime* entre sur la Scène avec un costume qui le rehausse , il s'élève encore sur la pointe de ses pieds , & par cet artifice , il parvient en effet à paraître beaucoup plus grand que la foule d'Acteurs dont il était environné. Transportée de ce trait de génie , la jeunesse Romaine crie au mira-

de , les Dames battent des mains , on admire , on se passionne , & de tous les côtés de la salle , on entend répéter : *Hylas est divin.*

Pylade s'avance avec une contenance noble & fière : sa danse grave , ses bras croisés , ses pas lents , ses mouvemens quelquefois animés , souvent suspendus , ses regards tantôt fixes sur la terre , tantôt tournés vers le ciel , peignaient un homme occupé des plus grandes choses qu'il voyait , qu'il péfaisait , qu'il comparait en Roi. Les spectateurs frappés de la justesse , de la dignité , de l'énergie d'une peinture si expressive , entraînés hors d'eux-mêmes par un mouvement unanime , pouffent un cri d'admiration , & l'idole que l'on venait d'encenser , est brisée dans le moment même. *Jeune homme* , dit alors froidement Pylade , en s'adressant à Hylas , *vous avions à représenter un Roi qui commandait à vingt Rois : tu l'as fait long , je l'ai fait grand.*

L'Empereur avait semblé ne prendre aucun intérêt à cette dispute , & ne voir qu'avec indifférence le procédé d'Hylas dont il avait prévu la défaite , mais il s'était réservé intérieurement la satisfaction de le punir à la première occasion , & bien informé que ce même Hylas avait excité une nouvelle cabale , il le fit fouetter dans tous les lieux publics , sans déroger , dit-il , à la loi qui met les danseurs au rang des citoyens , & dont je ne m'écarte que pour cette fois seulement : Auguste crut devoir cet

éclat à la supériorité de Pylade , & aux progrès d'un art que des intrigues de ce genre n'auraient pas manqué d'anéantir. Il sentait tout le prix des talens, les *Pantomimes* dont nous parlons en étaient remplis , & ce serait une erreur de croire qu'une adresse habituelle , qu'un exercice journalier des bras , des jambes & des pieds fussent le seul mérite de ces hommes extraordinaires. Leur exécution exigeait sans doute toutes ces dispositions du corps dans le degré le plus éminent , mais leurs ballets supposaient des combinaisons infinies, qui n'appartenaient qu'à l'esprit. Il faut avoir beaucoup étudié les hommes pour entreprendre de les peindre , & ce n'est qu'après un très - profond examen des passions , que l'on peut se flatter de les bien exprimer. Les Romains étaient fort éclairés sur cette partie , & l'on peut juger qu'ils exigeaient beaucoup , tant du côté de l'exécution que de celui de la composition. La Poésie , dit Lucien , doit orner les ouvrages d'un maître de ballets , la musique les animer , la géométrie les régler , la philosophie les guider. La rhétorique lui enseigne à connaître , à réprimer , à émouvoir les passions , la peinture à dessiner ses attitudes , la sculpture à former ses figures. Il faut qu'il égale Apelle , & qu'il ne soit point inférieur à Phidias. Il a besoin de se faire de bonne heure une excellente mémoire ; tous les tems doivent toujours être présens à son esprit ,

mais



mais il doit sur-tout étudier les différentes opérations de l'ame , pour pouvoir les peindre par les mouvemens du corps. Il ne saurait avoir une conception trop facile. Un esprit vif , l'oreille fine , le jugement droit , l'imagination féconde , un goût sûr qui lui fasse pressentir tout ce qui lui est convenable , sont des qualités rares dont il ne peut se passer , & avec lesquelles l'histoire ancienne , ou plutôt la fable , lui fournira une matière suffisante pour les plus magnifiques compositions «. ( *Cahusac , Hist. de la Danse.* )

Auguste , comme nous l'avons dit , avait accordé à la danse les distinctions les plus marquées , & l'avait fait servir à ses vues , Tibère lui succéda , & Tibère qui n'aimait pas les Arts , dédaigna la surintendance de celui-ci , sans cependant la rendre aux préteurs. Il arriva delà que la licence des *Pantomimes* devint extrême , & qu'elle excita les troubles les plus violens. Il n'y avait guères de jour que quelques personne distinguée ne fût l'objet de leur malignité , & plus ils chargeaient le ridicule , plus le peuple était satisfait.

A la fin du Spectacle , les Acteurs irrités , ou énorgueillis de la différence de leurs succès , se battaient , s'égorgeaient derrière le Théâtre ; les spectateurs échauffés prenaient parti pour l'un ou pour l'autre , & en venaient aux mains. Les gardes que l'on envoyait pour calmer le désordre , se joi-

gnaient aux combattans , des Centurions , des Soldats , des Tribuns y perdaient la vie ; Tibère trembla d'être lui même la victime d'une faction dont les fureurs augmentaient de jour en jour , & il bannit tous les *Pantomimes*.

Leurs Théâtres furent fermés , mais les maisons des particuliers devinrent l'asyle des Acteurs , on se rassembla dans toutes les familles pour jouir des représentations défendues par l'Empereur , & ce fut dans cet état que Caligula trouva Rome , lorsqu'il prit les rênes de l'Empire. Le premier n'avait aperçu que le côté frivole des spectacles , celui-ci n'en connut que la partie la plus grossière , & le Théâtre rouvert sous son règne , ne fut plus que l'école du libertinage , les *Pantomimes* qu'une troupe infame prostituée à la plus affreuse débauche.

Néron parut , & de nouvelles séditions excitées à l'occasion des danseurs , l'obligèrent de les éloigner , mais bientôt il les rappella pour s'associer à leurs dérèglemens , & son goût pour eux fut si vif , qu'il préférerait un *Histrion* qui l'avait flatté , à un *Patricien* qui l'avait bien servi : d'ailleurs les femmes s'emparèrent de l'autorité suprême dans les Spectacles , les *Pantomimes* furent entretenus publiquement par les Dames les plus qualifiées , & leur passion pour eux fut portée à un tel excès , que les jours où il n'y avait pas de représentation , elles ne rougissaient pas d'aller dans les loges de leurs amans baiser leurs habits & leurs masques.

Ce délire se soutint jusqu'à l'avènement de Domitien, mais Pâris osa fouiller son lit, & non content d'avoir répudié l'Impératrice, d'avoir fait massacrer le coupable, Domitien voulut que le châtiment dû à son crime s'étendît sur tous ses camarades qu'il chassa de la ville. Ce même Pâris avait un élève qui avait une partie de ses talens, & quelques-uns de ses traits; cette ressemblance fut l'arrêt de sa mort, & l'Empereur le fit assassiner.

Ce bannissement ne flétrit point les danseurs dans l'esprit des Romains : on dit que Domitien les avait proscrits parce qu'il avait reçu une injure personnelle de l'un d'eux, comme il avait poursuivi les Philosophes, parce que les préceptes de la philosophie l'avaient toujours fatigué, & à sa mort les *Pantomimes* revinrent à Rome, mais leur talent se perdit sous Trajan qui les expulsa pour jamais. De ce moment, la danse fut ensevelie dans la barbarie avec les autres arts, & elle ne reparut en Italie que dans le quinzième siècle, tems auquel un gentilhomme de Lombardie, nommé *Bergonce de Balta*, donna un Spectacle magnifique pour le mariage de Galéas Duc de Milan, avec Isabelle d'Arragon. Tout ce que la Poésie, la Musique, la Danse, les machines peuvent fournir de plus brillant, fut épuisé dans cette fête : la description qui en parut, étonna l'Europe, & piqua l'émulation de quelques particuliers qui profitèrent de ces

lumières pour procurer de nouveaux plaisirs à leur Nation. Remontons à la source, & nous la trouverons dans les Pièces du premier Auteur tragique des Grecs, en un mot dans la danse des *Euménides* ; qui faisait frémir toute l'assemblée. On y comptait alors des Démonstène, des Thémistocle, des Sophocle, des Socrate, & leurs suffrages sont des garans certains de l'impression que ces anciens Spectacles devaient produire. Il en est de même des *Pantomimes* dont nous venons de parler ; ils avaient pour contemporains Luculle, Horace & Virgile ; tous les trois rendaient justice au goût d'Auguste & de Mécène qui les protégeaient, tous les trois allaient les admirer, & de pareils suffrages prouvent d'autant plus le mérite de leurs danses, que rien n'échappait aux Romains lorsqu'ils étaient au Théâtre : leur critique était aussi sévère que leur approbation était honorable.

Un jour un *Pantomime* d'une trop petite taille entra sur la Scène pour représenter Hector : *voilà le fils*, s'écria la multitude : *où est donc le père ?*

Un autre qui représentait Capanée, était si grand, qu'il ressemblait à un géant : prêt à escalader les murs de Thèbes, le Parterre lui cria : *Saute dessus, laisse l'échelle.*

Si un Danseur n'avait pas un air lesté & léger au premier entrechat qu'il hasardait, on répétait, avec un ris amer : *Etayez le Théâtre.* S'il en pa-

raissait un qui manquât de cet embonpoint qui constitue les justes proportions du corps , il s'élevait un murmure général , & tous Spectateurs lui faisaient des complimens sur sa convalescence.

Un *Pantomime* qui à la fin du rôle d'*Œdipe* était sensé s'être crevé les yeux , manqua de mettre dans ses mouvemens le caractère de la situation : *Tu vois encore* , lui cria-t-on , & de ce moment , il n'osa reparaitre.

La célébration du mariage d'Isabelle d'Arragon , fera l'époque de la naissance de nos Ballers , & nous partirons de-là pour en donner un historique qui ne sera pas moins intéressant pour les Amateurs que pour les Artistes. On doit juger d'avance que ce tableau présentera une foule d'anecdotes & de faits plus curieux les uns que les autres.

#### MUSIQUE DES ROMAINS.

On fait qu'avant Pylade , quelques flûtes seulement composaient l'Orchestre des Romains , & qu'il le renforça de tous les instrumens connus , mais les Historiens nous ont laissé trop peu de lumières sur ces derniers pour en donner une connaissance satisfaisante : la flûte & la trompette sont à-peu près les seules dont ils aient parlé , & selon eux , la première rendait des sons très-harmonieux. Les Romains l'appelaient *tibia* , pour la distinguer des autres instrumens champêtres que Virgile a

indiqués sous les termes latins de *fistula* & d'*avena*. Horace, dans son *Art Poétique*, montre la différence des flûtes dont on fit les premiers essais, d'avec celles qui furent en usage de son tems. La flûte ancienne, dit-il, n'était point ornée de léron, elle était petite, simple, & avait peu de trous. Sans avoir l'éclat de la trompette, elle charmait les oreilles par la douceur de ses sons.

*Tibia, non ut nunc, orichalcho vincita, tubæque  
Æmula, sed tenuis, simplexque, foramine paucò.*

La double flûte qui succéda à celle-ci, a été jusqu'à présent une énigme dont les Savans n'ont encore pu pénétrer le secret. Cet instrument était composé de deux tuyaux qui s'embouchaient à la fois, & se réunissaient de telle sorte, qu'ils n'avaient qu'une même embouchure. L'Antiquité a désigné ces deux flûtes par les termes de *tibiæ dextra* & *sinistra*, & de *tibiæ pares* & *impares*. Celle que le Joueur touchait de la main droite, était par cette raison appelée *tibia dextra*; flûte droite, & l'autre, *sinistra*, parce qu'on la touchait de la main gauche. La première, qui n'avait que peu de trous, rendait un son grave & sérieux; la seconde en avait plusieurs, & les sons en étaient plus aigus, plus éclatans. Deux flûtes droites, ou deux flûtes gauches jointes ensemble, se nommaient *tibiæ pares dextra*, ou *tibiæ pares sinistra*.

Les flûtes Lydiennes ne différaient point des flûtes droites, & les Tyriennes, *tibia Sarrana*, avaient le même son que les flûtes gauches. En un mot, la même forme, la même dimension, le même son, la même distribution de trous constituaient l'égalité dans les flûtes. On laisse aux Maîtres de l'art le soin d'expliquer comment de l'union de ces flûtes égales & de ces flûtes inégales il résultait un concert à l'unisson, à la tierce, à l'octave &c... Mais quelque recherche que l'on puisse faire, nous croyons qu'il sera impossible de définir ce qu'était précisément la double flûte des Anciens.

A l'égard de la trompette, on peut lire ce qu'en a dit M. Galland dans un traité en trois parties qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions en 1706, 1707 & 1708.

Dans la première, il fait voir que cet instrument était connu avant le tems de Moïse; il en tire la preuve du dixième chapitre des *Nombres*, où Dieu ordonne à ce Législateur de faire deux trompettes d'argent, sur lesquelles les chefs & le peuple régleront leurs mouvemens. Or, comme dans ce passage Dieu ne parle à Moïse que de la matière des trompettes & des différens signes qu'elles doivent donner, sans rien prescrire sur leur forme, il est naturel d'en conclure que cette forme lui était connue aussi bien qu'aux Israélites. Où doit-on présumer qu'ils avaient puisé cette

connaissance? en Egypte, d'où il s'enfuit, dans le système de M. Galland, que ce fut sans doute dans ce pays-là que la trompette fut inventée, ou par Mesraim, ou par quelqu'un de ses premiers descendans. Ce qui sert encore à appuyer ce sentiment, c'est que les Grecs même ont reconnu qu'Oziris, un des premiers Rois d'Egypte, en était l'inventeur. Quelques autres en ont fait honneur à Minerve. Mais si l'on examine la chose historiquement, il s'en faut beaucoup que l'usage de la trompette soit aussi ancien chez les Grecs que chez les Romains & les Israélites, puisqu'il ne paraît pas qu'elle ait seulement été connue du tems du siège de Troye. Il n'en est pas de même du siècle d'Homère, & il est constant que l'on s'en servait dans les combats; on en a pour garant le Poème de la Bataille des Grenouilles & des Rats; ce qui nous fait connaître que si Homère n'a point donné des trompettes aux Grecs & aux Troyens, c'est parce qu'on ne s'en servait point alors, & que ce grand Poète ne voulait pas s'exposer à la censure de ceux de son siècle, qui savaient aussi bien que lui combien l'usage de cet instrument était nouveau dans la Grèce.

Virgile n'a pas eu à cet égard la circonspection d'Homère qui, comme plus ancien, était aussi beaucoup mieux informé des coutumes de ce tems-là, & l'on trouve dans l'*Enéide* que Misène fils



d'Eole , s'était distingué sous les yeux d'Hector , parmi les *trompettes* que l'on comptait au siège de Troye.

Quelques Auteurs en attribuent l'invention aux Tyrrhéniens , & c'est le sentiment d'Athénée qui les regarde comme auteurs de la trompette droite & de la trompette courbe , mais Pausanias assure que cette imagination vient seulement de leur Chef Tyrrhénus fils d'Hercule & frère de Lydus.

L'origine de la trompette paraît la même chez les Grecs que chez les Romains , & l'usage de cet instrument dans l'une & dans l'autre nation ne remonte point au-delà du tems d'Hercule. Cet exercice faisait partie des jeux solennels qui se célébraient dans la Grèce , & les vainqueurs y obtenaient un prix.

Les Auteurs Grecs ne fournissent rien de particulier sur la trompette de leur pays , & l'on trouve plus de détails sur celle des Romains qui en ont eu de trois sortes.

La première était celle qu'on appelait *tuba* de *tubus* , à cause de sa ressemblance avec un tuyau. Cette trompette était droite & se nommait *tuba directa* , *as rectum*. Elle était étroite par son ouverture , & s'élargissant insensiblement , elle se terminait par une ouverture circulaire & proportionnée , toute semblable à celle qui est aujourd'hui en usage parmi nous.

La seconde sorte de trompette Romaine était plus petite que la première. Elle était courbée vers l'extrémité, à-peu-près comme le bâton *augural* duquel elle avait emprunté le nom de *lituus*. Elle s'appellait aussi quelquefois *tuba curva*.

La troisième espèce de trompette en usage chez les Romains, se nommait *buccina* ou *buccinum*. Celle-ci était presque entièrement courbée en cercle : elle passait par-dessous le bras gauche du *Trompette* qui l'embouchait, & se recourbait de manière que l'ouverture de l'extrémité, de la même forme que celle de la trompette droite, se faisait voir en-devant par-dessus l'épaule, comme si elle eût été se rejoindre à son embouchure.

Dans la seconde Partie de son Traité, M. Galland examine quel était l'usage le plus ordinaire de la trompette droite, & il assure que l'on s'en servait à la guerre pour animer les soldats au combat, ou pour les rappeler à leur drapeau lorsqu'ils s'étaient trop écartés dans le fort de la mêlée.

Cette trompette était particulièrement destinée à l'Infanterie, & ceux qui en sonnaient, c'est-à-dire les *Tubicines*, étaient aussi à pied, si ce n'est dans quelques occasions extraordinaires où on les faisait monter à cheval. Ils donnaient le signal du combat lorsque les armées étaient en présence, & sonnaient la retraite quand il fallait se retirer.

C'était une ancienne coutume chez les Romains

de raser les murailles au son de cet instrument , & l'on s'en servait encore pour les soldats auxquels on indiquait les devoirs qu'ils avaient à remplir , par les sons différens qu'on lui faisait rendre. Enfin on l'employait dans les triomphes & même dans la célébration de quelques fêtes , particulièrement dans celle des jeux *Floraux* , dans celle des jeux *Funéraires* , & dans la cérémonie que l'on pratiquait pour la *lustration* des armes.

Dans sa troisième & dernière Partie , M. Galland parle de la trompette courbe nommée *lituus* , & de celle qui s'appellait *buccina* , les deux dernières espèces de trompettes qui ont été particulières aux Romains. Ce *lituus* , ou trompette courbe , appartenait à la Cavalerie , & Horace le marque assez clairement dans les deux premiers Livres de ses Odes. Lorsque les Empereurs Romains étaient à l'armée , ils les faisaient assembler au son de la trompette courbe , selon le témoignage d'Ammien Marcellin ; & comme la trompette droite servait de signal à l'Infanterie pour la charge & pour la retraite , le *lituus* servait au même usage pour la Cavalerie. Il était aussi employé aux entrées triomphales , ce qu'il ne faut néanmoins entendre que par rapport aux compagnies de Cavalerie qui accompagnaient la marche du vainqueur. L'Infanterie qui s'y trouvait , était toujours précédée de ses *Tubicines* qui jouaient de la trompette droite

proprement nommée *tuba*. L'autre espèce appelée *buccina*, était commune à l'Infanterie comme la trompette droite, & c'était au son de la *buccine* que s'annonçaient dans le camp les différentes veilles de la nuit, que la première sentinelle était relevée par la seconde &c. On l'employait à ces usages, parce qu'ayant le son plus aigu, elle se faisait entendre plus distinctement & de plus loin.

Du tems de Végèce qui vivait sous Valentinien le jeune, les Romains se servirent d'une quatrième sorte de trompette; ce fut de la corne de ces bœufs sauvages appelés *uri*, & fréquens alors en Allemagne. Cette corne garnie d'argent par son embouchure, rendait, selon cet Auteur, un son aussi distinct & aussi éclatant que celui d'aucune autre sorte de trompette.

Nous avons parlé à l'article des Grecs de quelques-uns des instrumens à corde qui étaient en usage parmi eux, & il est probable que les Anciens en dûrent l'invention à l'observation du sifflement des vents dans les roseaux, ou autres tuyaux des plantes. C'est le sentiment de plusieurs Auteurs, & entr'autres de Lucrèce qui dit :

*At liquidas avium voces imitatur ore. ..*  
*Ante fuit multo, quam levia carmina cantu*  
*Concelebrare homines possint, aureisque juvare,*  
*Et zephyri cava per calicis sibi a primum*  
*Agresteis docuere cava inflare cicutas.*

Les révolutions qui se sont faites dans les Arts depuis l'existence des premiers Romains , nous ramèneront par degrés au tems qui fit naître la bonne Musique en Italie , mais ce tems est encore éloigné , & l'ordre que nous avons promis d'observer , nous impose la loi de présenter à nos Lecteurs les Ouvrages de Plaute & de Térence , les seul Comiques qui soient parvenus jusqu'à nous. Le peu d'espace qui nous reste pour en parler actuellement , nous décide à n'en rien dire dans cette Partie , qui sera beaucoup plus courte que les autres , mais une fois pour toutes , nous prévenons que le Volume complet sera toujours de la même étendue , & que ce qui manquera dans un mois , sera toujours donné dans le suivant ; sans cela , nous aurions été souvent obligés d'interrompre des matières curieuses ou intéressantes , & notre Histoire n'aurait eu ni la clarté , ni la suite que nous désirons y mettre.

*Nota.* Nous avons promis de profiter de toutes les lumières qui nous seront procurées tant par les Amateurs que par les Artistes , de sacrifier notre amour-propre toutes les fois que ces mêmes lumières répandront plus de jour sur notre Ouvrage , & en conséquence , nous allons parler ici d'une lettre que nous avons reçue de M. Pâris Architecte , ancien *Pensionnaire du Roi à Rome* ,

& *Deffinateur de son Cabinet*. Cette lettre contient quelques remarques sur les Amphithéâtres ainsi que sur les Cirques , & elles serviront de supplément à la description que nous en avons donnée dans notre *quatrième Volume*.

» Vous dites , pag. 7 , nous mande M. Pâris ,  
 » dans un *Amphithéâtre* environné de loges & de  
 » balcons , & d'après ces expressions , il n'y a per-  
 » sonne qui ne croye qu'il est question de falles  
 » de spectacles comme les nôtres. Aucuns des  
 » Théâtres ou Amphithéâtres n'avaient de loges ,  
 » c'est une invention moderne faite pour nos falles  
 » actuelles : les places distinguées étaient l'Orchestre  
 » & le *Podium* qui étaient à la vérité des espèces de  
 » balcons , mais bien différens des nôtres. Ceci  
 » est d'autant plus capable d'induire en erreur ceux  
 » de vos lecteurs qui ne connaissent pas les monu-  
 » mens antiques , que vous dites ensuite , pag. 8 ,  
 » que le *ciel* d'un *Amphithéâtre* était couvert de  
 » tuiles de cuivre surdoré : qu'entendez-vous par  
 » *ciel* ? & plus bas , que César fit couvrir l'arène  
 » du Théâtre de lames d'argent..... Cette partie  
 » ne se trouvait que dans les Amphithéâtres & dans  
 » les Cirques , mais quand cela ferait , jamais au-  
 » cuns de ces monumens dont nous connaissons les  
 » ruines , n'ont pu être couverts ainsi , & c'est bien  
 » assez de leur accorder le voile de pourpre ou  
 » azuré , sans admettre ce qui ferait impossible. Il -

» devait déjà être très-difficile de remuer & de ten-  
 » dre ces voiles immenses , mais quoiqu'on n'ait  
 » pas bien conçu comment cela se faisait , l'inspec-  
 » tion des monumens & les passages clairs des Au-  
 » teurs ne laissent aucun doute sur cet article «.

Nous répondrons à ces observations , 1°. que nous avons suivi l'interprétation des Auteurs qui vraisemblablement ont pris pour loges les places destinées à chaque grade différent , & pour balcons , les appuis qui distinguaient les rangs de degrés : les expressions figurées peuvent être admises , même dans les Arts , lorsque la suite en donne l'explication , & elle se trouve dans ce Volume où toutes les parties du Théâtre sont détaillées & nommées par leur nom propre. 2°. que par le mot *ciel* , nous entendons le couronnement d'un édifice , & que plusieurs Historiens assurent qu'un des Amphithéâtres de Rome en a eu un de tuiles de cuivre surdorées. Le fait paraîtra croyable lorsque que l'on voudra se rappeler qu'il était dans le caractère des Romains de vaincre les plus grandes difficultés en tout genre , & de faire des choses extraordinaires. 3°. Qu'en disant que César fit couvrir l'arène de lames d'argent , nous n'avons point prétendu que ce fût l'arène du Théâtre , mais celle de l'Amphithéâtre que nous avons désigné par le terme *arène*, terme adopté par tous les Ecrivains. La tour-

nure de notre phrase est assez claire , pour que l'on ne puisse s'y tromper.

» Pag. 13 , continue M. Pâris, le Cirque de Caracalla est le plus entier qui existe en Europe , & ses ruines sont telles qu'elles ne peuvent laisser aucun doute sur l'usage du monument. J'ai fait fouiller en 1773 dans les endroits de ce Cirque qui sont trop ruinés pour en appercevoir la forme exacte. J'ai retrouvé toutes les *carceres*. J'ai levé le plan de ce monument avec toute l'exactitude possible , & rien n'était plus aisé au moyen des soins que j'ai pris : j'y ai même fait une découverte précieuse & qui confirme la tradition sur le nom de ce Cirque. En faisant fouiller dans une *méniana* , je trouvai un petit degré dont les marches étaient recouvertes de grandes briques avec une empreinte qui portait , en suivant sa forme circulaire, M. AVREL. ANTON. PIVS. AVG. P. F. PONT. MAX. &c. .... Tous ceux qui connaissent les médailles & les monumens de Caracalla , savent qu'il prenait le nom de Marc-Aurèle. Je donnai cette brique à M. le Conseiller Bianconi Envoyé de l'Electeur de Saxe , pour qui je faisais ces recherches , avec plusieurs fragmens de corniches en marbre , d'un travail très-riche , de statues & de feuilles de chapiteau Corinthien. J'y découvris même depuis une peinture dont j'ai le dessin & qui représente

une -



une femme assise , donnant à manger sur ses genoux à quatre mulles qu'elle tient par la bride « ,

» J'ai fouillé dans la maison des Religieux de  
» *St-Nicolo alle Carcere*. Plusieurs colonnes du  
» Temple d'Apollon , du Cirque Flaminien , sont  
» encore en place : il était circulaire , & j'y ai découvert des détails communs à tous les Temples  
» de cette forme que nous connaissons des Anciens.

» Pag. 17 , permettez-moi , Messieurs , de vous observer qu'on ne peut pas dire que Sixte-Quint a bâti l'Obélisque de la Place Saint-Pierre , il existait à côté de cette Basilique sur la *spina* du Cirque de Néron. Sixte-Quint l'a seulement fait transporter & élever « .

Nous sommes persuadés que M. Pâris a raison , & d'après le nombre de témoignages que nous avons recueillis sur ce point , nous avons rectifié dans cette livraison , l'erreur que quelques Historiens nous avaient fait commettre dans la précédente.

» Pag. 22 , l'Obélisque de Constance , le plus grand de tous , est devant Saint-Jean de Latran , & celui d'Auguste est à la *Porta del Popolo* « .

Nous prions les lecteurs de suppléer à la transposition qui est échappée dans l'impression.

M. Pâris nous marque aussi qu'il existe encore à Rome deux *meta* en marbre : l'une à *Villa Albani* ,

l'autre à *Villa Cafali*, qu'il a dessiné la première qui est d'une forme agréable, ornée de bas-reliefs, & point du tout en pain-de-sucre.

» Pag. 20. Il est impossible que l'expression *colonne à fronton* présente aucune image, il faut donc dire colonne qui porte un fronton «.

Même page, un quarré-long de quatre colonnes, on a oublié un mot, & l'on doit lire *soutenu de quatre colonnes*.

Voilà les observations que nous a faites M. Pâris dont les connaissances sur tous ces articles ne sont nullement équivoques, & nous ne sommes pas moins reconnaissans du bien qu'il nous dit de notre Ouvrage, que des fautes qu'il nous a indiquées. Il nous annonce qu'il a fait des recherches très-scrupuleuses sur les Cirques, & que le Public jouira de son travail dans les vues d'Italie; nous regrettons que ses dessins n'aient pas paru plutôt, nous en aurions profité. Nous avons invité les Artistes & les Amateurs à nous faire part de leurs lumières, & nous les engageons à nous prévenir sur les matières qui nous restent à traiter : notre Prospectus les leur a indiquées, & nos vœux ont déjà été remplis sur plusieurs objets qui ne se trouveront que dans cette Histoire. Son débit qui augmente tous les jours, est le garant des efforts que nous ferons pour la soigner dans toutes ses parties.

Si les plans & les dessins que nous annonce l'Auteur de cette lettre, nous font appercevoir quelque erreur dans les nôtres, nous ferons les premiers à les rectifier, mais nous prévenons que nous avons pris pour guides les Auteurs les plus connus. On pourra comparer notre Théâtre de Bachus & celui des Romains à ceux que M. Roubaut vient de présenter au Public. Les grandes Villes nous en fourniront des modèles que nous donnerons successivement à nos lecteurs.

*Fin de la première Partie du cinquième Volume,*





# HISTOIRE UNIVERSELLE

DES

## THÉÂTRES.



### SECONDE PARTIE

du cinquième Volume.

### COMÉDIE LATINE.

Nous avons parlé de son origine , & nous allons jeter un coup d'œil sur les premiers Auteurs qui s'y sont distingués, mais il n'en subsiste que quelques fragmens , & ces fragmens sont si tronqués, que l'on n'en peut tirer aucun jugement sur le plus ou le moins de mérite de

*Tome V. Part. II.*

L

leurs productions. Horace a dit dans une de ses Epîtres, que l'on devait bien se garder de les prendre pour modèles, & ce mot suffit pour nous consoler de la perte que l'on en a faite. Plante & Térence sont les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous; nos Ecrivains les ont copiés ou imités, & les extraits de leurs Comédies feront sentir que souvent ils étaient dignes de l'être. Il est nécessaire de se familiariser avec eux, si l'on veut retirer quelque fruit de la suite de cette Histoire, & nous n'étendrons un peu les extraits de leurs Ouvrages que pour donner une idée satisfaisante de leur caractère & de leur esprit.

Il ne nous restera plus que Sénèque dont on ne lit point les Tragédies, parce qu'il n'en existe qu'une mauvaise traduction, & nous croirons rendre un vrai service, tant aux Gens de Lettres qu'aux Amateurs, de leur en offrir une dans laquelle nous tâcherons de faire connaître les beautés & les défauts de cet Ecrivain. De-là, nous passerons aux Tournois, & alors notre Histoire ne sera plus qu'une suite continuelle de tableaux, d'anecdotes, de faits mêlés d'argumens qui en peu de mots présenteront le sujet, l'intrigue & le dénouement des différentes Pièces de Théâtre.

## L. LIVIUS ANDRONICUS.

Jusqu'à lui, les Romains n'avaient vu sur leur Scène que des *Satyres* qui les amusaient par des postures bouffonnes, par des discours sans suite, par des plaisanteries grossières, & Livius Andronicus fut le premier qui s'avisa d'y introduire des Fables suivies à-peu-près comme celle des Grecs chez lesquels il avait pris naissance. A l'égard de son style, il était déjà suranné du tems de Cicéron qui prétendait que ses Poésies ne méritaient pas d'être lues deux fois, & vraisemblablement ses vers ne furent encore que des vers *Saturniens*, espèce d'iambes sans cadence & sans mesure régulière. Sa première Pièce fut jouée, selon les *Fastes Capitolins*, la 513<sup>e</sup>. année de Rome, ou la 514<sup>e</sup>. selon le *Brutus* de Cicéron, c'est-à-dire la première année de la 135<sup>e</sup>. *Olympiade*, un an après la première guerre *punique*, plus de 160 ans depuis la mort d'Euripide & de Sophocle, 52 seulement après celle de Ménandre. Aussi Horace dit-il, *Epît. 1<sup>re</sup>, Liv. 11, vers 151*, que les Romains ne s'appliquèrent que fort tard à lire les Ouvrages des Grecs.

Tite-Live & Valère Maxime rapportent qu'Andronicus composa en l'honneur de Junon une Hymne que chantaient annuellement vingt-sept

jeunes filles qui allaient par la Ville en dansant & en se tenant par les mains. Cœlius Rhodigenus & Glandorpius prétendent que ce même Ecrivain a mis en vers dix-huit Livres de l'Histoire Romaine, mais ils ont été trompés par un passage tiré du 3<sup>e</sup>. Livre de Diomède, & Varron cité par Aulugelle, *Liv. 17, chap. 21* ; prouve que cet Ouvrage appartient à Ennius.

## N É V I U S.

Il avait porté les armes pendant la première guerre punique, & il les quitta pour se livrer à la Comédie : il fit son essai l'an de Rome 519, & l'on croit qu'il composa vingt Pièces parmi lesquelles on distingue *Lauréole* & *Léontis* qu'il ne fit que pour demander une espèce de pardon des sarcasmes qu'il avait lancés contre différens personnages dont le crédit l'avait conduit en prison. Les principaux objets de ses Epigrammes avaient été Métellus & Scipion l'Africain qui, au rapport d'Eusèbe, le firent reléguer en Afrique où il mourut, & si l'on en croit les Historiens, il composa lui-même son épitaphe qui annonce l'amour-propre le plus démesuré.

*Mortaleis immortaleis flere si foret fas ,  
Flerent Diva Camana Navium Poëtam ;  
Itaque postquam est orchio traditus thesauro ,  
Oblitei sunt Roma loquiar latinâ linguâ.*



» Si les Immortels pouvaient pleurer un mortel, les Muses pleureraient la mort du Poète Névius. Depuis qu'il est passé dans le royaume de Pluton, les Romains ont oublié de parler latin «.

## P L A U T E.

Il vécut quelque tems avec Névius, & selon Sextus Pompée, il fut nommé Plaute, parce qu'il avait les pieds plats. Ceux-là, dit-il, furent appelés *Ploti*, & ensuite *Plauti*. Quoi qu'il en soit, M. Actius Plaute était originaire de Sarcine Ville d'Umbrie, & selon le calcul d'Aulugelle, il fleurit sur la Scène à-peu-près la 15<sup>e</sup>. année de la seconde guerre punique, époque à laquelle les Romains commencèrent à battre les Carthaginois. Aussi Plaute dit-il dans son *Pénule* : *Vincite ut fecistis ante hac, & pœni victi pœnas sufferant.* » Triomphez comme vous avez fait auparavant, & que les Carthaginois vaincus souffrent la peine qu'ils méritent «.

Il est constant que Plaute a imité tous les Poètes Grecs dans la composition de ses Comédies, principalement Diphile & Philémon, mais Horace soutient que son grand modèle a été Epicharme le Sicilien, & qu'il a mis tous ses soins à le copier.

*Plautus ad exemplum Siculi properare Epicharmi  
Dicitur.*

On assure qu'il perdit dans le commerce tout l'argent qu'il avait gagné avec ses Pièces, que la nécessité le força d'entrer chez un Boulanger pour y tourner un moulin à bras, & qu'il y composa le *Sytérion*, l'*Addictus*, avec une autre Comédie que l'on ne nomme point. Servius & quelques Critiques lui en attribuent 21, d'autres 40, d'autres 100. Varron est du sentiment des premiers, & le soin qu'il a eu de recueillir ces 21 Comédies, les a fait surnommer *Varroniennes*.

Au reste, Plaute a joui de la plus grande réputation parmi les Anciens, & Quintilien a écrit que ce même Varron que nous venons de citer, disait que les Muses parleraient le langage de Plaute, si elles voulaient parler latin. Cicéron lui donne les plus grands éloges, & Volcatius le met au second rang des Poètes comiques. On croit qu'il mourut sous la censure de Caton, l'an de Rome 569. Cette époque paraît plus certaine que celle de S. Jérôme qui, dans sa *Chronique*, fixe la mort de ce Poète à l'an 557.

» Ceux qui ont préféré Térence à Plaute, dit Mad. Dacier, n'ont eu égard qu'à son style qui est plus doux & plus châtié, & aux caractères qu'il a mieux marqués & mieux suivis; je crois même que comme Térence s'est plus éloigné de la *vieille Comédie* que Plaute, cela lui a gagné les suffrages de la plupart des gens qui étaient choqués de voir dans

Plaute les Spectateurs mêlés dans l'action théâtrale , & qui trouvaient ridicule qu'un Acteur parlât dans Rome à une assemblée de Romains, dans le même tems qu'il agissait véritablement comme s'il eût été à Thèbes ou à Cyrène. Plaute tâchait par-là d'attraper l'art de la *vieille Comédie*. Mais cela n'était pas égal. Dans la *vieille Comédie* , les Acteurs étaient la véritable image , le vrai portrait des Spectateurs dont ils imitaient les actions , & de cette manière , les Spectateurs pouvaient entrer dans l'intrigue du Théâtre , au lieu que dans la *nouvelle* où les sujets des Pièces & les noms des Acteurs étaient feints , & où toutes les aventures parassaient se passer dans un pays que l'on supposait fort éloigné , les Spectateurs n'y pouvaient plus avoir aucune part.

C'est-là sans doute le plus grand défaut de Plaute , mais on peut dire que ce défaut est réparé bien avantageusement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non-seulement l'égaliser à Térence , mais peut-être même le mettre au-dessus de lui.

Ce dernier a sans doute beaucoup plus d'art , mais il semble que l'autre a plus d'esprit : Térence fait plus parler qu'agir , Plaute fait plus agir que parler , & c'est le véritable caractère de la *Comédie* qui est beaucoup plus dans l'action que dans le discours.

Cette vivacité me paraît donner encore un grand avantage à Plaute, c'est que ses intrigues sont toujours conformes à la qualité des Acteurs, que ses incidens sont bien variés & ont toujours quelque chose qui surprend agréablement, au lieu que le Théâtre semble languir quelquefois dans Térence, & apparemment c'est ce que César avait fort bien remarqué.

Ce grand homme qui écrivait avec tant de force & tant de justesse, qui avait même fait une Tragédie grecque intitulée *Œdipe*, & qui fut jouée à Colophone, dit en s'adressant à Térence :

*Tu quoque , tu in summis , ô Dimidiata Menander ,  
Poneris , & merito puri sermonis amator  
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis  
Comica , ut aequato virtus polleret honore  
Cum Gracis , neque in hac despectus parte jaceres.  
Unum hoc maceror & doleo tibi deesse Terenti.*

» Toi aussi , demi-Ménandre, tu es mis au nom-  
» bre des plus grands Poètes , & avec raison , pour  
» la pureté de ton style : eh plût aux Dieux que la  
» douceur de ton langage fût accompagnée de la  
» force de la Comédie , afin que ton mérite fût  
» égal à celui des Grecs , & qu'en cela , tu ne fusses  
» pas fort au-dessous des autres. Mais c'est ce qui te  
» manque , Térence , & c'est ce qui fait ma dou-  
» leur «.

Par ce *vis comica* , César entendait la vivacité

de l'action , le nœud des incidens & des intrigues , & c'est ce qui manque à Térence qui doit être admiré comme un homme qui parle fort juste , lorsque Plaute qui possède cette force dans un souverain degré , doit être admiré comme un Poète comique. Je ne doute pas même que César n'eût Plaute en vue , lorsqu'il parlait ainsi de Térence.

Pour le mettre au-dessus de Plaute , on s'est encore servi du passage d'Horace dans son *Art poétique*.

*At nostri proavi Plautinos & numeros &  
Laudavére sales , nimium patienter utrumque ,  
Ne dicam stulte mirati : si modo ego & vos  
Scimus inurbanum lepido se ponere dicto  
Legitimumque sonum digitis callemus & aure.*

„ Mais vos ancêtres ( ceci s'adresse aux Pisons )  
„ mais vos ancêtres ont loué & admiré les vers &  
„ les railleries de Plaute un peu trop bonnement ,  
„ pour ne pas dire sottement , s'il est vrai que  
„ vous & moi sachions distinguer le délicat d'avec  
„ le grossier , & que nous ayons l'oreille assez fine  
„ pour bien juger du son & de la cadence des  
„ vers “.

Cela est même dit de manière qu'il paraît bien qu'Horace n'était pas seul de ce sentiment , & que

la Cour d'Auguste ne goûtait pas les railleries & les plaisanteries de Plaute, comme les avait goûtées celle de César. Il est certain que les vers de Térence sont plus réglés que ceux de Plaute qui ne s'est point assujéti à suivre une même mesure, & qui a mêlé tant de sortes de vers, que les plus savans ont de la peine à les reconnaître. Il est certain encore que Plaute a des railleries froides, des jeux de mots & des quolibets qui ne pouvaient pas manquer de déplaire à une Cour aussi polie que celle d'Auguste. La censure d'Horace est donc bien fondée, mais il faut remarquer qu'elle ne tombe pas tant sur Plaute que sur ceux qui n'admiraient que ses vers & qui n'allaient à ses Comédies que pour ses méchantes plaisanteries. Ceux-ci étaient inexcusables, au lieu que Plaute pouvait être excusé. Je ne dirai point, comme beaucoup de gens, que la Comédie étant dans son origine une imitation de la vie du petit peuple, qu'elle souffrait tous les entretiens des cabarets & des carrefours, les quolibets des harangères & les proverbes les plus bas. C'est mal excuser Plaute, & ce n'est pas le moyen de le faire goûter, aujourd'hui que la Comédie n'est plus la suivante, mais si je l'ose dire, comme la sœur de la Tragédie dont elle imite en quelque manière la gravité & l'honnêteté, ayant laissé toutes les bouffonneries pour les Farces

qui sont parmi nous ce qu'était proprement la Satyre du tems de Livius Andronicus.

Voici trois réflexions qui serviront à éclaircir le passage d'Horace.

Je dis premièrement que lorsque Plaute commença à donner ses Pièces, le peuple Romain était accoutumé à ces Satyres dont j'ai parlé. C'était à la vérité un Poëme réglé, mais il tenait encore de la grossièreté de son origine, tant pour les railleries que pour la composition qui ne pouvait manquer d'être dure dans un siècle si peu poli. Pour faire donc réussir ses Pièces, Plaute était obligé d'y conserver une partie de ces railleries, & cela était d'autant plus supportable, qu'en le faisant, il ne s'éloignait point de l'idée de la *vieille Comédie* qu'il avait entrepris d'imiter.

D'ailleurs les vers & les railleries constituent si peu l'essence de la Comédie, qu'un Poète peut être excellent Comique avec des vers durs & quelques méchantes plaisanteries.

Enfin le passage d'Horace ne doit pas être pris au pied de la lettre, comme si ce Poète condamnait toutes les pointes & toutes les bouffonneries de Plaute : il n'aurait pu avoir ce sentiment sans choquer le bon sens & la raison. Plaute a sans doute des plaisanteries fades & grossières, mais il en a aussi un grand nombre qui sont fines & dé-

licates. Cicéron qui n'était pas un mauvais juge de ce que les Anciens appellaient *urbanité*, le propose comme un modèle à suivre pour la raillerie : & comme on ferait aujourd'hui un fort grand tort à Cicéron de croire qu'il a admiré les endroits qu'Horace critique , on jugerait aussi fort mal d'Horace, si on croyait qu'il blâme ce que Cicéron a tant vanté. Ils ont eu raison tous deux. Le premier parle seulement de ces beautés qu'on ne saurait lire sans en être charmé, l'autre ne prend que le méchant endroit , & il ne trouve que certaines railleries froides & deshonnêtes qu'il ne condamne pas même absolument ; on pouvait les excuser , mais on ne devait ni les louer , ni les suivre.

Il ne faut pas douter que Plaute ne vît bien ce qu'il y avait de bas & de faible dans ses Comédies , mais il avait pour le peuple de Rome la même complaisance qu'Aristophane avait eue pour celui d'Athènes. C'est cette même complaisance dont nous avons parmi nous un exemple bien remarquable. Les Pièces de Molière font aujourd'hui & feront toujours l'honneur de notre Théâtre & le plaisir de la France : ce grand homme ayant connu le fort de la *vieille Comédie* & le faible de la *nouvelle*, ne s'est pas tant attaché à celle-ci qu'à celle-là. Il a plus suivi Aristophane & Plaute , que Térence ; ce choix lui a même si bien réussi , que dans l'An-



tiquité, il n'y a rien de si semblable à Plaute & à Aristophane, que Molière. C'est lui qu'on peut appeller *un autre Plaute & un demi-Aristophane*, comme César appellait TERENCE *un demi-Ménandre*. Cependant comme il a pris leurs vertus, il n'a pas évité leurs défauts, & il est tombé dans ces jeux de mots, dans ces bouffonneries que Plutarque reproche à Aristophane, & qu'Horace ne pouvait souffrir dans Plaute «.

» On ne peut nier, ajoute Lilio Giraldi, que l'on y trouve quantité de choses, lesquelles, si on les exceptait de la scène, paraîtraient froides & mériteraient d'être corrigées : toujours est-il fort vrai que des gens d'un savoir éminent & d'un très-grand crédit dans la Littérature, ont fait des Commentaires sur ses Comédies, & l'on a vu tous les Savans s'attacher avec grand plaisir à la lecture de ce Poète «.

Nous n'ajouterons qu'une réflexion au jugement de Lilio & de Mad. Dacier, c'est que si Plaute a des défauts, il a aussi de grandes beautés, puisque Molière l'a imité, & qu'il n'est personne qui ne doive désirer de connaître un Poète qui est devenu le modèle de celui qui en sert aujourd'hui à tous les autres. Du reste, nous ne nous exprimerons pas plus librement sur le compte de cet Ecrivain que sur celui d'Aristophane, & d'après les extraits de ses Pièces,

le goût particulier de chacun de nos lecteurs appréciera les différentes opinions de ses Critiques & de ses Panégyristes. Il a lui-même été le sien, & l'építaphe que Varron lui attribue, ne prouve pas en faveur de sa modestie.

*Postquam est morte captus Plautus ,  
Comœdia luget , scena est deserta ,  
Deinde risus , ludus , jocusque & numeri ,  
Innumeri simul omnes collacrymarunt.*

» Depuis que Plaute est mort , la Comédie est  
» en larmes , le Théâtre est désert , les ris , les  
» jeux , la prose & la poésie le pleurent à l'envi «.

L'une des Pièces qui justifie le mieux cet éloge ; c'est *Amphitrion* par lequel nous allons commencer , & que les Anciens estimaient si fort , que sous le règne de Dioclétien , on la faisait encore jouer pour appaiser les Dieux, lorsqu'on croyait les avoir offensés. *Ponit animos Jupiter si Amphitrion fuerit actus , pronuntiatusque Plautinus ?* » Quoi , Jupiter se calme si l'on fait jouer l'*Amphitrion* de Plaute « ? (*Arnote , Liv. 7.*) Cette Comédie est précédée d'un Prologue dont le précis fera connaître la manière dont cet Ecrivain annonçait ses sujets , manière imitée des Grecs , blâmée par tous les gens de goût , & vainement justifiée par Madame Dacier qui prétend que *quoique l'on soit instruit de*

*tout le dénouement d'une Pièce, on ne laisse pas d'être toujours dans l'attente, parce que cette passion ne doit pas tant naître de la nouveauté & de la surprise, que du mouvement & de la ressemblance que le Poète donne à son action & à tous ses incidens.*

Ce mouvement & cette ressemblance doivent en effet se trouver dans un Ouvrage dramatique, mais si le Poète dit d'avance comment il sortira de son intrigue, il ôte au spectateur le plaisir de la curiosité, & conséquemment l'intérêt qu'il doit prendre à le suivre : l'impression est moins forte à une seconde représentation qu'à une première, & la raison en est toute simple, c'est que l'on est instruit de ce qui va se passer, c'est que l'on n'a plus à admirer que le mouvement & la vraisemblance qui règnent dans le sujet.

---

## A M P H I T R Y O N.

### P R O L O G U E.

#### M E R C U R E.

„ **P**AR la même raison que vous voulez que je vous sois favorable dans vos achats & dans vos ventes, que vous souhaitez de prospérer dans les affaires que vous avez à la Ville & dans les Pays étrangers &c., par cette même raison, il faut aussi

que vous prêtiez attention à cette Pièce & que vous en jugiez équitablement. Mais il faut vous apprendre pourquoi & par quel ordre je parais devant vous, en un mot, vous dire mon nom. Je m'appelle Mercure, & je suis ici de la part de mon père pour vous prier de lui accorder l'attention que je vous ai déjà demandée..... Vous devez vouloir tout ce que nous voulons, car mon père & moi, nous avons toujours favorisé votre République..... Mais ce n'a jamais été la coutume de reprocher les graces qu'il a accordées aux gens de bien. Il fait que s'il vous honore de sa protection, vous n'êtes pas ingrats. Il vous prie donc que vous ayez soin d'ordonner qu'il aille un Inspecteur dans chaque banc, afin que s'il y a des spectateurs qui aient été apostés pour applaudir à quelque Acteur, il ne manque pas de leur prendre leur robe «.

( L'usage des Comédiens était de disputer à qui jouerait le mieux son rôle ; celui qui l'avait emporté, était sûr d'obtenir une récompense, & en conséquence, les bons Acteurs avaient soin que l'on mît à chaque banc un Inspecteur qui était chargé d'empêcher les cabales. )

» Jupiter entend aussi, reprend Mercure, que l'on en fasse autant à ceux qui, par quelque artifice que ce soit, auront fait donner le prix à quelqu'un, que l'on en use de même envers les *Ediles* qui n'auront pas été de bonne foi, & que tous soient punis

punis de la même manière que s'ils avaient voulu corrompre les Juges pour avoir une charge : il dit que vous ne devez vos victoires, ni à des intrigues, ni à des trahisons, mais à votre seul courage ; que les Magistrats doivent suivre votre exemple à l'égard des talens, & que l'on doit condamner au fouet les Comédiens qui auront intrigué pour se faire applaudir. Au reste, vous ne ferez pas étonnés qu'il en prenne tant de soin, quand vous saurez qu'il doit jouer le premier rôle dans cette Comédie dont voici l'argument :

Cette ville que vous voyez, c'est Thèbes, cette maison est celle d'Amphytrion, qui a épousé Alcmène, fille d'Electryon, & qui est présentement Général des troupes que les Thébains ont envoyées contre les Thélébéens : il a laissé sa femme grosse lorsqu'il est parti pour l'armée : je crois que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez l'humeur de mon père ; vous savez, il y a long-tems, qu'il n'est pas autrement scrupuleux sur certain chapitre : vous n'ignorez pas non plus de quelle manière il est amoureux lorsqu'un objet lui a plu ; Alcmène a cet honneur depuis quelque tems, il en a fait sa femme pendant l'absence du pauvre Amphytrion, & elle se trouve grosse de ce second mari, aussi bien que du premier. Mais afin de vous faire comprendre ce mystère, Alcmène acouchera de deux jumeaux dont l'un sera de Jupiter, &

l'autre d'Amphytrion. A l'heure que je vous parle, mon père est avec elle, & cette nuit est plus longue qu'à l'ordinaire, pour lui donner le tems d'être avec ce qu'il aime : mais pour cela, il a fallu qu'il ait pris la ressemblance d'Amphytrion. Au reste, ne regardez pas si fort mon ajustement, & ne vous étonnez pas de me voir venir devant vous en habit de valet ; car quoique le sujet de cette pièce soit une vieille histoire, la pièce néanmoins ne laisse pas d'être nouvelle, & c'est pourquoi il faut que je sois habillé d'une manière nouvelle. Cependant, comme je vous l'ai déjà dit, mon père est dans ce logis, & voilà Jupiter changé en Amphytrion. Tous les domestiques qui le voient, jureraient que c'est leur véritable maître, tant il fait bien se métamorphoser quand il lui plaît. Pour moi, afin de mieux le servir dans ses amours, & empêcher que les domestiques d'Alcmène, en me voyant si souvent, ne me fassent des questions qui m'embarasseraient, j'ai pris la ressemblance de Sosie, l'un des valets d'Amphytrion : présentement qu'ils croient que je suis ce valet & leur camarade, aucun d'eux ne s'informera ni qui je suis, ni d'où je viens, & cependant mon père est avec sa maîtresse. Il lui conte tout ce qui lui est arrivé à l'armée, & la pauvre Dame croit voir son mari, quoiqu'elle ne voye que son amant. Il lui dit de quelle manière

il a mis ses ennemis en fuite, & il lui étale les présens que l'armée lui a faits. Nous les avons enlevés des coffres d'Amphitryon qui reviendra aujourd'hui, & Sosie sera avec lui. Afin donc que vous puissiez facilement nous distinguer tous, il faut vous avertir que j'aurai ces petites plumes à mon chapeau, que mon père aura au sien un cordon d'or, & que le véritable Amphitryon n'en aura point. Aucuns de ses gens & de ses amis ne pourront voir les marques qui le distingueront, mais pour vous, vous les verrez..... Ha! ha! voilà justement Sosie qui revient du port avec une lanterne à la main : pour sa bonne arrivée, je vais l'éloigner de cette maison d'une belle manière. Le voilà à la porte, il heurte : vous allez prendre bien du plaisir à voir Jupiter & Mercure devenus Comédiens.

Molière a imité le fond de ce Prologue qu'il a dialogué entre la *Nuit* & Mercure : celui-ci lui apprend que Jupiter a pris la figure d'Amphytrion, que pour le servir, il va prendre celle de son Valet, & la prie de faire marcher ses chevaux au petit pas, afin que le Maître des Dieux jouisse plus long-tems du bonheur qu'il goûte actuellement dans les bras d'Alcmène dont le mari doit arriver. Mais Molière se garde bien d'en dire davantage au spectateur auquel il veut laisser tout le plaisir de la surprise.

## ACTE PREMIER.

Mercure est auprès de la porte d'Amphitryon & prête l'oreille aux discours de Sosie qui , comme dans Molière , se plaint du peu d'attention que son Maître a eu de l'envoyer la nuit vers Alcmène ; il prépare le récit qu'il est chargé de lui faire , & comme ce récit est au-dessus de la portée d'un Valet , comme ce Valet est un poltron , Plaute a l'adresse de lui faire dire qu'il ne rend que ce qu'il a entendu : mais sa narration est longue , Mercure qui l'écoute , l'interrompt de tems en tems par des réflexions qui ne le font pas moins , & Molière a mis dans cet endroit plus de feu , plus de comique , en un mot plus de naturel en ce qu'il ne fait arriver Mercure que lorsque Sosie a répété devant sa lanterne tout ce qu'il doit dire à Alcmène.

M E R C U R E ( *à part.* )

Ha , ha ! je pense que c'est tout de bon qu'il veut entrer chez lui , mais je vais m'y opposer de bonne force , & je ne permettrai pas que d'aujourd'hui cet homme approche de cette maison.....

S O S I E.

Non , je ne pense pas avoir jamais vu une nuit si longue que celle-ci , si ce n'est pourtant celle où j'eus les étrivières depuis le soir jusqu'au matin.....



Je crois en bonne-foi que le Soleil but hier plus qu'il ne fallait, & qu'à-présent il cuve son vin.

Cette nuit en longueur me semble sans pareille :  
 Il faut depuis le reme que je suis en chemin ,  
 Ou que mon Maître ait pris le soir pour le matin ,  
 Ou que trop tard au lit le blond Phœbus sommeille  
 Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE (*à part.*)

C'est donc ainsi que tu parles , maraud ! Tu crois que les Dieux te ressemblent. Je te traiterai , pendard , comme tu le mérites ; viens seulement jusqu'ici , & je t'accommoderai.

Comme avec irrévérence  
 Parle des Dieux ce maraud !  
 Mon bras saura bien tantôt  
 Châtier cette insolence ,  
 Et je vais m'égayer avec lui comme il faut ,  
 En lui volant son nom avec sa ressemblance.

On doit remarquer que Molière annonce en deux vers le dessein de Mercure , & que Plaute n'y a pas mis la même précision.

S O S I E.

Quel homme est-ce que je vois devant notre porte , & qu'y peut-il faire à l'heure qu'il est ? .... Ne s'imaginerait-il point qu'il y a quelque chose à faire à mon manteau ? ne voudrait-il point le prendre pour l'achever ? .... Ah ! c'est sans doute

M ;

qu'il est charitable, & que voyant que mon Maître me fait veiller si tard, il veut me faire dormir à coups de poing; je suis perdu sans ressource : bons Dieux ! qu'il me paraît grand & robuste !

## MERCURE.

Allons, courage, mes poings ! il y a long-tems que vous nourrissez mal votre maître ; il me semble qu'il y a un siècle depuis hier que vous assommâtes quatre hommes, après les avoir dépoüillés.

Depuis plus d'une semaine,  
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;  
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,  
Et je cherche quelque dos  
Pour me remettre en haleine.

Chaque mot que dit Mercure, augmente la peur du Valet & fait naître de nouvelles plaisanteries parmi lesquelles il y en a plusieurs que Molière n'a point fait passer dans notre langue, parce qu'il a senti qu'elles n'auraient nullement été de notre goût. Quand, par exemple, Mercure dit : *Il me semble que quelque voix a volé à mes oreilles*, qui de nous aurait applaudi à Sosie qui répond : *J'ai donc une voix qui vole, malheureux que je suis ! Que ne lui ai-je coupé les ailes !* Plus bas, Mercure reprend : *Une voix qui est venue du côté droit, m'a frappé les oreilles*, & Sosie réplique : *J'appréhende bien en revanche d'être battu à la place de ma voix qui l'a frappé.*

Ce sont des traits de cette espèce qui font connaître la manière d'un Ecrivain , & les Latins aimaient beaucoup ces jeux de mots , ces antithèses que le mauvais goût a pris long-tems pour de l'esprit : on n'en est point encore désabusé dans les Colléges , & ce défaut y a été introduit particulièrement par les Jésuites auxquels d'ailleurs on ne peut refuser le mérite d'avoir fait faire d'excellentes études.

Cependant Sosie croit intimider Mercure en feignant d'être brave , mais il n'y gagne rien , & quelque question qu'il fasse , quelque chose qu'il réponde , il en est payé par des coups ou par des menaces. C'est Mercure qu'Amphitryon a dépêché vers Alcmène , c'est lui qu'il a député vers elle , c'est lui qui pendant qu'on en était aux mains , a bu un broc de très-bon vin , en un mot , c'est lui qui est le Valet du Vainqueur des Thélébéens , & Sosie pétrifié , anéanti , convaincu qu'il n'est pas Sosie , prend le parti de s'en aller , dans la crainte d'avoir encore quelque bastonnade..... » O Dieux immortels ! dit-il , secourez-moi , je vous prie ! Où me suis-je perdu ? où ai-je été métamorphosé de la sorte ? où ai-je pu perdre l'air & les traits que j'avais autrefois ? ne me ferais-je point oublié ici , au lieu de suivre mon Maître ? cet homme a toute la figure que j'avais. Par ma foi , il me fait pendant ma vie , un honneur que personne ne me fera après

ma mort. Je m'en retourne au Port pour dire tout ceci à Amphytrion , à moins qu'il ne m'aille aussi méconnaître.

Dans l'avant-dernière phrase , Sosie fait allusion à l'usage que l'on avait à Rome de faire faire le portrait d'un mort de qualité pour le porter à ses funérailles , & cet honneur n'était point accordé aux esclaves. (*Voyez ce que nous en avons dit dans la prem. Partie.*)

Le Poète Français a imité en entier la scène que nous venons d'extraire : ce sont de part & d'autre les mêmes idées , excepté que Molière est toujours plus chaud , plus rapide , & souvent plus gai que l'Auteur latin : mais nous ne pouvons dissimuler qu'il lui est redevable de son sujet , d'une partie de son plan , & de presque toutes les plaisanteries dont il a su assaisonner son Dialogue.

Tout m'a réussi le mieux du monde , dit Mercure , lorsque Sosie est parti. J'ai éloigné d'ici cet importun , & par ce moyen , j'ai donné le tems à mon père d'être tout à son aise avec Alcimène. Ce valet ne sera pas plutôt près de son maître , qu'il lui racontera que Sosie l'a empêché d'approcher de la maison. Mais Amphytrion prendra cela pour des contes , & il ne croira jamais que ce coquin soit venu jusques ici , comme il le lui avait commandé. Je vais leur en donner à garder à tous deux d'une telle manière , qu'ils ne sauront où ils en seront ,

& qu'eux & toute la maison sembleront autant d'insensés. Cela durera jusqu'à ce que mon père ait eu tout le loisir d'être avec Alcmène : alors enfin, ils sauront comment les choses se seront passées, & Jupiter fera qu'Alcmène sera aussi bien que jamais avec son mari. Car vous saurez qu'Amphytrion va lui faire un furieux vacarme, & qu'il l'accusera de s'être mal comportée pendant son absence, mais mon père calmera tout ce désordre : maintenant, il faut vous dire d'Alcmène ce que je ne vous en ai pas dit tantôt : aujourd'hui même, elle acouchera de deux jumeaux, l'un desquels viendra à terme, & l'autre à sept mois : le premier est d'Amphytrion, & l'autre de Jupiter, c'est-à-dire que comme il y a deux enfans, il y a aussi deux pères : le plus grand est le père du plus petit enfant, & le plus petit est le père du plus grand : comprenez-vous bien à présent tout le mystère ? Au reste, mon père prend tant de soin de la mère, qu'il a voulu qu'elle acouchât en même-tems de de tous les deux, & qu'elle s'en délivrât par un seul travail, afin qu'elle ne soit point soupçonnée, & que la galanterie qu'il a eue avec elle, ne fasse point d'éclat. Amphytrion, comme je vous l'ai dit tantôt, ne laissera pas de savoir tout : qu'en arrivera-t-il donc ? Que personne n'accusera Alcmène d'avoir manqué à son devoir. Ce serait

une injustice qu'un Dieu permît que sa faute retomât sur une pauvre mortelle : mais il faut que je mette fin à ce discours , car on fait du bruit à la porte de cette maison , & voilà le faux Amphitrion qui sort avec sa femme d'emprunt «.

Nous n'avons cité ce monologue que pour faire sentir combien Plaute est mal-adroit & inférieur à Molière , qui bien éloigné de prévenir sur ce qui va se passer , se contente de faire dire à Mercure , après le départ de Sosie :

Enfin je l'ai fait fuir , & sous ce traitement ,  
De beaucoup d'actions il a reçu la peine :  
Mais je vois Jupiter que fort civilement  
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

La Scène suivante est la même chez les deux Auteurs , & dans celle de l'un , comme dans celle de l'autre , ce sont les adieux d'un mari & d'une femme qui se séparent avec peine. La seule différence , c'est que Plaute y fait faire à Mercure quelques réflexions sur l'intrépidité avec laquelle Jupiter trompe Alcmène , qu'il veut se mêler à la conversation pour aider à la tromper davantage , que Jupiter lui impose silence , que Mercure veut répliquer , que son père le menace de coups de bâton , & qu'Alcmène le prie de faire grace au prétendu Sosie.

## ACTE II.

La première Scène chez l'Auteur Latin & chez le Poète Français , se passe entre Sosie & Amphytrion , qui ne conçoit rien aux propos de son valet : il l'interroge , il le presse , le retourne de toutes les manières , le soupçonne d'avoir bu , se persuade qu'il a rêvé , qu'il rêve encore , & de quelque façon qu'il s'y prenne , Sosie en revient toujours , à cet autre lui-même qui est arrivé avant lui , qui l'a tourmenté , battu , chassé de la porte d'Alcmène.

Je vous dis que croyant n'être qu'un seul Sosie ,

Je me suis trouvé deux chez nous ,

Et que de ces deux moi , piqués de jalousie ,

L'un est à la maison , & l'autre est avec vous.

Que le moi que voici , chargé de lassitude ,

A trouvé l'autre moi frais , gaillard & dispos ,

Et n'ayant d'autre inquiétude

Que de battre & casser les os.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire , à moins qu'être insensé.

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru moi , sans une peine extrême :

Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé ,

Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même ,

Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé :

J'ai vu que c'était moi sans aucun stratagème ;

Des pieds jusqu'à la tête , il est comme moi fait ,

Beau , l'air noble , bien pris , les manières charmantes ,  
Enfin deux gouttes de lait  
Ne sont pas plus ressemblantes ,  
Et n'était que ses mains sont un peu trop pesantes ,  
J'en ferais fort satisfait.

Voilà en peu de vers tout l'esprit de la Scène de Plaute , que Molière a resserrée & embellie des grâces de son style.

Amphytrion poussé à bout , ordonne à Sosie d'aller au port , & de faire transporter dans son Palais tout ce qu'il y a dans son vaisseau : Sosie lui répond qu'il va obéir , cependant il reste , & l'on voit paraître Alcmène qui avant de jeter les yeux sur son mari dont elle n'est point aperçue , a le tems de faire un long monologue , ou plutôt de prouver à sa Suivante que l'on a dans la vie beaucoup plus de peines que de plaisirs , & que s'il arrive un peu de bonheur , on le paie chèrement par les maux qui ne manquent pas de le suivre. J'en fais actuellement , dit - elle , une rude expérience. Mon époux vient une nuit , je suis transportée d'amour en le voyant , il s'en retourne brusquement avant le jour , jugez de ma douleur. . . . Je puis même dire que son départ m'a plus attristée que sa venue ne m'avait réjouie : mais du moins je m'estime heureuse en une chose , c'est qu'il a défait entièrement les Thélébéens , & qu'il est revenu triomphant. . . . La vertu en tant



que valeur , est de toutes les récompenses la meilleure & la plus précieuse : tout est au dessous de cette vertu : c'est elle qui défend , qui sauve , qui conserve la liberté , le salut public , la vie , les biens , les parens , la patrie & la postérité. La vertu est la source & le magasin de tous les biens moraux : le vertueux a tout ce qui peut enrichir une ame , & conséquemment tout ce qui peut la rendre heureuse.

## AMPHITRYON.

Par Pollux , je vais faire une femme bien aise : je crains qu'elle n'en meure de joie : je suis son cœur , & elle est le mien. On va me recevoir avec des embrassemens d'autant plus tendres , d'autant plus ferrés , que j'ai rempli glorieusement les devoirs de Général. Les ennemis étaient gens à craindre : tout le monde même les croyait invincibles : cependant sous mes auspices & sous ma conduite , nous les avons battus & réduits dès le premier choc. Oh ! je suis bien sûr qu'on m'attend avec la dernière impatience , & que je vais être reçu à bras ouverts.

## S O S I E.

Pensez-vous , Monsieur , que mon amante sera moins transportée de joie quand elle me verra ? que de baisers vont me sauter au collet !

A L C M È N E.

Qu'est-ce qui nous vient là ? En vérité , c'est mon mari.

A M P H I T R Y O N ( *à Sosie.* )

Mets-toi de ce côté-ci , derrière moi.

A L C M È N E.

Pourquoi revenir si promptement ? Il était tout à l'heure si pressé de retourner à l'armée : on eût dit , à l'entendre , qu'il ne pouvait y arriver trop tôt. Voudrait-il donc me tendre un piège ? Aurait-il envie d'éprouver si son départ m'a fait plaisir ? Vrai , comme il y a un Dieu Castor , je n'aurai jamais la moindre répugnance à voir mon époux rentrer chez lui.

S O S I E.

Monsieur , sauf votre meilleur avis , je crois que nous ne ferions point mal de reprendre le chemin de notre vaisseau.

A M P H I T R Y O N.

La raison ?

S O S I E.

C'est que je crains fort que quand nous serons au logis , il ne se trouve personne qui soit disposé à nous faire dîner.

AMPHITRYON.

Où vas-tu chercher cela , & comment une pensée si bizarre , peut-elle ré venir dans l'esprit ?

SOSIE.

C'est que nous arrivons trop tard.

AMPHITRYON.

Comment cela ?

SOSIE.

Je vois Madame qui se promène devant la porte , & qui paraît avoir le ventre bien rond.

AMPHITRYON.

C'est que je la laissai grosse quand je partis.

SOSIE.

Malheureux que je suis ! je n'ai qu'à me recommander aux Dieux.

AMPHITRYON.

A quoi revient cette grande exclamation ? Qu'as-tu ?

SOSIE.

Selon votre calcul , Monsieur , notre maitresse est fur son terme , & je n'ai qu'à préparer de l'eau pour la baigner.

AMPHITRYON.

Prends courage.

S O S I E.

Savez-vous , Monsieur , comment je le prendrai ? C'est que si une fois je mets la main au sceau , j'en jure par Pollux , je veux que jamais vous ne vous serviez de moi dans les sacrifices , si je n'assèche le puits. Qu'on me laisse seulement commencer.

A M P H I T R Y O N.

Viens , viens par ici : je donnerai cette commission à un autre esclave , ne t'inquiète point.

A L C M È N E.

Je crois qu'il est de mon devoir de m'avancer vers lui.

A M P H I T R Y O N.

Madame , si jamais homme a senti un épanchement de joie en revoyant une chère épouse , c'est moi. Vous êtes la meilleure des Thébaines , & votre mari vous regarde comme telle. Tous nos citoyens ne peuvent assez admirer votre mérite. Vous êtes-vous toujours bien portée ? Mon retour vous fait-il grand plaisir ?

S O S I E.

Ma foi , on l'attendait avec grande impatience. Quand il serait un chien , se remuerait-on moins pour lui dire bon jour ?

A M P H I T R Y O N.

## AMPHITRYON.

Je me réjouis extrêmement de ce que votre grossesse nous donne une si belle espérance.

ALCMÈNE.

En vérité, Monsieur, je suis toute surprise de vous entendre. Est-ce donc par plaisanterie ? &c.

Il suffit de connaître un peu le Théâtre pour sentir que jusques - là Alcmène, Sosie & Amphitrion sont absolument hors de scène, qu'il n'est pas naturel que ce dernier qui brûlait de voir sa femme, ne vole pas à elle de l'instant qu'il l'apperçoit, & qu'il est ridicule, qu'au lieu de l'aborder, il s'amuse à entendre les mauvaises plaisanteries de son valet. Molière ne fait dire que quatre vers à Alcmène, elle jette les yeux sur son mari, celui-ci court au-devant d'elle, & le seul mot, *quoi de retour si-tôt ?* engage la conversation qui à chaque phrase devient plus vive & plus piquante. Sosie n'y dit point que ce n'est pas un enfant qu'Alcmène a dans le corps, mais qu'elle est grosse de la folie ; que la coupe qu'il a été chargé de lui apporter, & qu'elle prétend avoir reçue de lui, est en bonne santé dans le petit panier qu'il tient sous son bras ; il n'y dit point à Amphitrion qui se plaint qu'Alcmène le tue par les détails dans lesquels elle entre sur la nuit qu'elle soutient avoir passée avec lui : *Qu'est-ce*

*qui vous fait mal , mon bon maître ? Ne serait - ce point le front ?* De son côté , Amphitrion n'y accuse point Alcmène d'avoir une fluxion sur les oreilles , de n'avoir point de peur d'un faux serment , parce qu'elle est femme ; il ne lui dit point d'aller emprunter de la pudeur , puisqu'elle en manque ; Alcmène n'y jure point par l'union souvent discordante du mariage divinement incestueux de Jupiter & de Junon , que son mari est le seul homme qui ait joint son corps au sien ; en un mot , toute la scène du Poète Français est gazée , comique & purgée d'une foule de traits qui ne seraient pas soufferts sur notre Théâtre. C'est ainsi que le génie fait créer en imitant.

L'Amphitrion de Molière va chercher des témoins qui convaincront sa femme de l'instant de son arrivée ; celui de Plaute en fait autant , & Alcmène au désespoir de se voir accusée d'adultère , chasse Sosie qui est persuadé que *celui qui l'a battu* est pour beaucoup dans tout ce mystère auquel il ne comprend rien. Alcmène ne conçoit pas davantage la conduite de son mari , & elle espère que son cousin Naucrète , qu'il est allé chercher , éclaircira des doutes aussi injurieux.

### A C T E   I I I .

Jupiter le commence , & s'annonce pour cet Amphitrion supposé qui met les deux époux dans

le plus grand embarras , qui dispose de Mercure comme de son valet , qui descend sur la terre quand *certaine nécessité* l'y appelle , qui remonte au ciel quand il lui plaît , & qui en revient maintenant pour deux raisons.

La première , dit-il , c'est pour vous marquer ma considération , pour vous faire honneur , & enfin pour terminer la Comédie qui vous a déjà divertie. Mon second motif , c'est de secourir Alcène. Amphitrion son mari l'accuse d'adultère , & cependant elle est innocente comme elle l'était la première nuit de ses noces. Ce serait donc un nouveau sujet de murmurer , & de crier contre moi qui n'ai déjà que trop d'histoires sur mon compte , si on la rendait responsable de la fourberie & de l'imposture que je lui fais.

A présent , je vais continuer le personnage d'Amphytrion sur le même pied que je l'ai commencé : je vais reprendre son image & sa ressemblance , sous lesquelles vous m'avez déjà vu une fois : tout ce qui s'est fait n'était rien encore en comparaison de ce qui va se passer.

Je vais remplir le Palais de trouble & de confusion , ils ne sauront tous où ils en seront. On ne doit pas se scandaliser de ce que Jupiter chargé du gouvernement du monde , fardeau terriblement pesant , se délasse par quelques malices , fussent-

elles noires , & même qu'il prenne des plaisirs criminels.

Mais à la fin , & pour dénouer la pièce , j'ouvrirai le rideau , & j'ôterai le masque : je prêterai aussi à ma maitresse mon bras à miracles , quand il en fera tems , & d'un seul enfantement , je la ferai acoucher sans douleur des deux enfans qu'elle porte. L'aîné qui est de la fabrique conjugale , fera nommé Iphiclus , & le cadet , à la conception duquel je me suis appliqué , portera le nom d'Hercule , nom qui fera grand bruit , aussi bien que sa massue. J'ai commandé à Mercure de me suivre , afin de lui donner mes ordres en cas de besoin : mais je vois ma Junon terrestre , il faut que je l'écoute sans qu'elle me voie.

Molière s'est bien gardé d'imiter ce monologue , & le Lecteur doit sentir pourquoi. Il est singulier que Plaute soit tombé si souvent dans un défaut qui détruit tout le mérite de ses intrigues. Mais poursuivons. Alcmène paraît , & se croyant seule , elle prend Jupiter à témoin que son corps n'a jamais servi à l'impudicité , qu'il est odieux à son époux de trouver mauvais ce qui réellement s'est passé dans le particulier du mariage , & qu'elle se séparera de ce calomniateur , s'il ne lui fait pas la réparation la plus solennelle. Jupiter dit à part que cet orage *va lui tomber sur le corps* , & qu'il se résigne à faire ce que sa beille



maîtresse lui demande : elle l'apperçoit , il avance , fait tous ses efforts pour la calmer , & y réussit en l'assurant que ce n'était que pour badiner qu'il l'a traitée de perfide , en lui jurant , par Jupiter , qu'il la reconnaîtra toujours pour la femme la plus sage qui soit sur la terre. Le véritable Sosie arrive , il est enchanté de leur raccommodement , Jupiter le charge d'aller prier le Pilote de son vaisseau de venir dîner avec lui , presse Alcène d'aller préparer un sacrifice pour le Maître des Dieux , & se félicite d'avoir si bien attrappé la Dame & son Esclave , que tous les deux se donneraient à toutes les Furies du Tartare , plutôt que de ne pas croire qu'il est Amphytrion.

A présent , continue-t-il , Sosie le céleste , Sosie Dieu , il est tems que tu descendes ! Tu m'entends nonobstant notre éloignement. Amphytrion va venir : n'omets rien pour lui interdire la porte de son palais , & pour l'écarter de sa maison , mers en œuvre tes ruses & tes artifices , enfin , soutiens contre le Maître , le rôle que tu as si bien joué contre le Valet. N'épargne point le Généralat , un Dieu ne respecte point la grandeur humaine. Je veux donc que tu amuses mon rival , que tu le joues , que tu le fasses enrager , pendant que je ferai avec ma femme d'*usage*. Rends-moi ce service-là pour faciliter le sacrifice que je vais offrir dévotement à moi-même.

Il fuffit de lire la fcène de Molière entre Jupiter & Alcmène, pour juger combien elle eft au-deffus de celle-ci, & en accordant à Plaute le mérite de l'invention, nous fommes forcés de convenir que fon imitateur l'a laiffé bien loin derrière lui.

Gare, gare, s'écrie Mercure, place, place : que tout le monde recule, ferrez les rangs, retirez-vous du chemin, laissez le paffage libre, mon père m'appelle. J'ai l'honneur de le servir dans fes amours, il cherche le plaifir, & il a raifon : pourquoi ne ferait-il pas ce que tous les hommes font ? Il exige actuellement que je plaifante Amphytrion, que je vous faffe rire à fes dépens, & vous en allez avoir le plaifir. Je vais mettre une couronne fur ma tête, & faire feignant d'être yvre, après cela, je monterai là-haut d'où je lui donnerai la chaffe, & je l'arroferai de manière que fans avoir bu, il fera copieufement humecté. Tout ce que je dirai, tout ce que je ferai, Amphytrion le mettra fur le compte de fon Efclave, que celui-ci s'en tire comme il pourra. J'apperçois fon Maître, comme je vais le mener ! bien entendu que vous nous donnerez audience. Mais je vais un moment à la maifon pour m'ajuster en homme qui fait la débauche, & enfuite je viendrai fur cette terraffe pour empêcher Amphytrion d'entrer chez lui.

Voilà encore le Spectateur prévenu de ce qui

doit arriver , & nous ne parlerons plus de cette faute que Plaute commet chaque fois qu'il prépare un nouvel incident.

## A C T E I V.

Amphytrion a cherché son cousin Naucrète , & ne l'a point trouvé. Il tombe de lassitude , & va se retirer dans sa maison , non pour y goûter le repos , mais pour y questionner encore sa femme , pour y découvrir , à quelque prix que ce soit , l'amant heureux qui lui a planté les *armes d'Acléon* sur le front. Il s'apperçoit qu'on a fermé sa porte , il appelle à plusieurs reprises , Mercure lui répond du haut de la terrasse , le traite de fou & d'ivrogne , le menace de lancer à sa tête la tuile qu'il tient à la main , & de la jeter si fort qu'il lui fera cracher la langue & les dents. Crois - moi , lui dit - il , ne trouble point les plaisirs du Maître du logis : c'est lui qui est le véritable Amphytrion : revenu aujourd'hui de l'armée , il est couché avec sa femme , & sûrement ils s'occupent à autre chose qu'à dormir.

A M P H I T R Y O N.

Avec quelle femme ?

M E R C U R E.

Plaisante demande ! la polygamie ou la pluralité des femmes est - elle permise ? Il est couché avec Alcmène , sa belle & illustre épouse.

A M P H I T R Y O N.

Couché avec Alcmène ! grand Dieux ! couché avec Alcmène ! hé ! qui , qui est cet homme-là ?

M E R C U R E.

Quelle part y prends-tu ? je te prie. Possède-toi si tu peux : te voilà comme si tu étais agité d'un mauvais génie. Je t'ai déjà dit qu'Amphytrion , mon maître , était l'époux ; ainsi , garde - toi bien de le troubler dans sa jouissance.

A M P H I T R Y O N.

De qui jouit-il ?

M E R C U R E.

De qui ? d'Alcmène.

A M P H I T R Y O N.

Dans la même chambre ?

M E R C U R E.

Oh , vraiment non. *L'un est au grenier , l'autre à la cave.* Tu es un grand sot , mon ami : non - seulement ils couchent dans le même appartement , mais ce qui est bien plus , ils occupent le même lit , & je ne doute point que s'ils ne sont pas actuellement aux prises amoureuses , ils y retourneront bien-tôt.

A M P H I T R Y O N.

Ah ! je suis au désespoir.

## MERCURE.

Il regarde comme un grand mal ce qui est un bien : prêter sa femme, c'est comme si on louait un champ stérile pour lui procurer une meilleure culture.

Amphytrion brûle de voir cet autre lui-même, & Mercure le quitte pour aller le chercher : désespéré de tout ce qui lui arrive, furieux contre son prétendu valier qui, non content de lui avoir jetté de l'eau sur la tête, n'a pas craint de le méconnaître & de l'insulter, le Général Thébain ne respire que la vengeance, mais en même-tems, il ne peut rien concevoir aux prodiges qui se passent sous ses yeux. La Fable lui rappelle qu'en Arcadie, des hommes ont été changés en bêtes féroces; que les dents du Serpent *Martigène* ont produit des soldats casqués; que Cadmus & Hermione sa femme, ont été métamorphosés, & il soupçonne que le même accident lui est arrivé puisque personne ne le reconnaît, mais le plus grand mal de tous, selon lui, c'est le *cocuage*, & il ne fait s'il le souffrirait de là part de Jupiter.

Tout ce qu'il dit est interrompu de tems en tems par le véritable Sosie qui amène avec lui Blépharon que Jupiter l'a envoyé prier à dîner. Sosie lui fait appercevoir Amphytrion qui se promène devant sa porte, & qui a l'air de faire des

réflexions très - sérieuses ; Blépharon lui répond qu'il attend la faim , qu'il s'agite pour gagner de l'appétit , & après un assez long dialogue de part & d'autre , le Pilote aborde son Général dont le premier mouvement est de vouloir faire mourir Sosie sous le bâton : Blépharon le retient , l'assure que Sosie ne l'a pas quitté un moment depuis qu'il est venu de sa part l'inviter à dîner , ( autre énigme pour Amphytrion qui n'y a nullement pensé. ) lui représente que cette aventure renferme quelque chose de fort extraordinaire , & le décide à chercher tous les moyens de l'éclaircir.

A l'instant même , paraît Jupiter qui , toujours sous la forme d'Amphytrion , trouve très - mauvais que l'on vienne faire du tapage à sa porte. Blépharon & Sosie demeurent anéantis : le véritable Amphytrion ne l'est pas moins , mais il se ranime pour soutenir que ce second Amphytrion n'est qu'un imposteur : celui - ci veut l'étrangler , Blépharon le prie de n'en rien faire , & il est pris pour Juge : il interroge Jupiter auquel il demande tous les détails de la guerre qu'Amphytrion vient de faire , Jupiter lui répond juste à chaque mot , & Blépharon se retire en avouant qu'il ne fait en faveur duquel il doit prononcer. Cependant Jupiter entend des cris qui lui annoncent qu'Alcmène est au moment d'accoucher , & il rentre. A l'égard de Sosie , il est allé au cabaret où pendant la querelle

des deux champions, il s'occupera utilement à torcher tous les plats , à égoutter tous les vaisseaux.

C'en est donc fait , s'écrie Amphytrion qui est resté seul. Mais je le jure par Pollux : j'aurai raison de ce magicien qui a renversé la cervelle à tous ceux de ma maison. Je vais trouver le Roi ; je lui conterai cette funeste histoire , & comme il ne manquera pas de me rendre justice , j'aurai du moins le plaisir de la vengeance..... La fureur me saisit & m'inspire un parti. Allons , je ne balancerai point à le prendre. J'enfoncerai la porte , j'entrerai chez moi , & malheur à ceux qui me tomberont sous la main : épouse , amant , père , aïeul , valet , servante , j'égorgerai tout , j'immolerai tout à ma juste colère , ma maison ne sera qu'un ruisseau de sang , & quand Jupiter , quand tous les autres Dieux emploieraient leur puissance pour arrêter mon bras , ils n'en viendraient pas à bout &c.

Jusqu'ici l'on doit reconnaître scène par scène toute la marche du troisième acte de Molière , excepté qu'il est plus précis que le Poète Latin , plus scrupuleux , plus délicat dans le choix de ses expressions : achevons , & le Lecteur verra le parti qu'il a tiré du cinquième qui , relativement à nos mœurs , est beaucoup plus singulier que les quatre premiers.

## A C T E V.

Il ne me reste plus d'espérance , dit Bromie servante d'Alcmène , le repos de toute ma vie est perdu , je n'ai plus de courage , & il me semble que la mer , la terre , le ciel , enfin toutes choses conspirent ensemble pour m'accabler , pour me perdre. Que je suis malheureuse ! je ne fais ni ce que je ferai , ni ce que je deviendrai , tant je suis épouvantée des prodiges qui sont arrivés chez nous. Ah ! j'ai mal au cœur , je voudrais de l'eau , je n'en puis plus , je suis morte , c'en est fait , la tête me fait un mal horrible , je ne vois ni n'entends plus , & jamais femme n'a été dans un si pitoyable état que celui où je suis , pour avoir vu toutes les choses surprenantes qui viennent d'arriver à ma maîtresse.

Lorsqu'elle s'est vue en travail d'enfant , elle a imploré le secours des Dieux : mais tout d'un coup , quel bruit ! quels éclairs ! quels tonnerres ! jamais l'on n'en a vu de si grands , ni de si fréquens. Tout le monde est tombé par terre , tout ce tapage était effroyable : en même tems , l'on a entendu une voix terrible qui a dit : Alcmène , ne crains point , voici du secours , Jupiter vient te donner à toi & à toute ta famille des marques de sa protection : levez-vous , a-t-il dit , vous que la-



terreur a jettés par terre , reprenez vos esprits , rassurez - vous. Je me suis levée aussi - tôt , & la maison m'a paru si éclairée , que j'ai cru qu'elle allait brûler. Alors Alcmène m'a appelée , & ma frayeur a redoublé : mais enfin la peur que j'ai eue pour elle a été la plus forte , j'ai couru , & en approchant , j'ai vu qu'elle était heureusement accouchée de deux enfans , sans qu'aucun de nous s'en fût apperçu.

Mais que vois-je ! quel est ce vieillard qui est ainsi étendu devant notre porte ? Celui-là aurait-il payé pour tous ? Grands Dieux ! veuillez avoir son ame , car il ressemble bien à un mort. Je veux m'en approcher de plus près , & voir un peu si je ne le reconnâtrai point. Oh ciel ! où suis-je ! c'est mon maître , du moins en corps , c'est l'illustre Amphytrion. Peut-être n'est-il qu'évanoui. Je vais lui crier bien haut aux oreilles : Amphytrion ! Amphytrion !

Il revient à lui , & il avoue que Jupiter l'a si fort épouvanté par le bruit de sa foudre , qu'il en est étourdi comme s'il sortait des enfers. D'ailleurs , ajoute - t - il , la honteuse conduite de ma femme me rend insensé : Bromie prétend lui prouver que cette femme est d'une chasteté irréprochable , & pour l'en convaincre , elle lui raconte tout ce qui vient de se passer. La force d'Hercule naissant que personne n'a eu celle de lier dans le berceau , le

combat entre les deux serpens qui se sont glissés dans sa chambre, & qu'il a étouffés, la manière claire & distincte dont il a parlé à sa mère, rien n'est oublié, & Bromie termine son récit par l'aveu que Jupiter vient de faire qu'il est le père de cet enfant, mais que l'autre est de la fabrique d'Amphytrion.

Voilà donc le mot de l'énigme, dit celui-ci; voilà le dénouement de la Pièce ! N'en déplaise au Seigneur Jupiter, il peut se vanter de m'avoir fait bien du mal, & sans parler des *cornes divines* dont sa majesté suprême m'a fait présent; que de maux ressemblances n'ont-elles pas fait souffrir à moi & à mon valet !..... Mais *chut* ! ce Dieu pourrait nous entendre, car il n'ignore que ce qu'il veut bien laisser échaper. Allons au plus sûr, & prenons-le sur un autre ton.

Par Pollux, je ne puis assez me féliciter, & le grand Jupiter m'a fait un honneur dont je ne puis trop le remercier. Sa Seigneurie s'est abaissée jusqu'à vouloir bien être mon image vivante, prendre ma place de mari, en faire les fonctions, cultiver mon petit champ, peupler ma famille, tenir mon épouse en haleine, que de biens à-la-fois ! D'ailleurs, partager la moitié de son bien avec Jupiter, se peut-il rien de plus glorieux ? Enfin ma femme est à lui avant d'être à moi, & il conserve toujours sur elle *le droit du Seigneur*. Je dois donc passer à juste titre

pour le plus noble *cocu* de la terre , & si jamais *cocuage* se tourne en puissant Empire , je serai sans doute choisi pour le gouverner.

Il ordonne à Bromie de rentrer , de faire les apprêts du sacrifice qu'il veut offrir à l'*Archidieu* pour le remercier de sa parure *Actéontique* , & se propose de consulter un Devin sur ce qu'il doit faire dans la glorieuse conjoncture où il se trouve. Mais quel horrible tonnerre, continue-t-il ! miséricorde ! bon Dieu ! ne me foudroyez pas.

C'est en effet Jupiter qui descend , qui ordonne à Amphytryon d'envoyer promener tous les Devins , de se racommoder avec sa femme , de lui pardonner les bonnes nuits qu'elle a passées avec le Maître des Dieux auquel il était impossible qu'elle résistât. Notre femme , ajoute-t-il , a mis au monde deux jumeaux , & celui qui est le fruit de mes amours , éternisera ton nom par les actions les plus éclatantes.

Regarde , Amphytryon , quel est ton imposteur ,  
Et sous tes propres traits vois Jupiter paraître :  
A ces marques , tu peux aisément le connaître ,  
Et c'est assez , je crois , pour remettre ton cœur

Dans l'état auquel il doit être ,  
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.  
Mon nom qu'incessamment toute la terre adore ,  
Etouffe ici les bruits qui pouvaient éclater :

Un partage avec Jupiter  
N'a rien du tout qui deshonore ,

Et sans doute il ne peut être que glorieux  
 De se voir le rival du Souverain des Dieux ;  
 Je n'y vois pour ta flâme aucun lieu de murmure ,  
 Et c'est moi dans cette aventure ,  
 Qui , tout Dieu que je suis , dois en être jaloux.  
 Alcène est toute à toi , quelque soin qu'on emploie ,  
 Et ce doit à tes feux être un objet bien doux  
 De voir que pour lui plaite il n'est point d'autre voie  
 Que de paraître son époux ,  
 Que Jupiter orné de sa gloire immortelle ,  
 Par lui-même n'a pu triompher de sa foi ,  
 Et que ce qu'il a reçu d'elle  
 N'a , par son cœur ardent , été donné qu'à toi.

Voilà comme Molière savait tout embellir & donner un nouveau prix à ce qu'il croyait devoir être imité : le faux Amphitryon pouvait-il mieux consoler le véritable ? pouvait-il faire plus adroitement l'éloge de la chasteté d'Alcène & de l'amour qu'elle avait pour son mari ? Sosie a donc bien raison de dire :

Le Seigneur Jupiter fait dorer la pilule.

Ce vers est charmant de toutes les manières , & plus on lit la Pièce , plus on y découvre de beautés qui souvent échapent à la représentation.

Oui , Seigneur , dit Amphitryon dans Plaute , & lorsque Jupiter lui a fait ses adieux ; j'observerai religieusement vos ordres : encore trop heureux d'avoir vos restes & de me parer de votre vieille robe. Mais du moins tenez-moi parole & accomplissez vos promesses touchant l'horoscope de notre divin

divin bâtard. Je vais retrouver ma femme presque divinifiée : je lui ferai de grandes excuses, & je lui demanderai si tendrement pardon de mes transports jaloux, qu'elle oubliera tout le passé. Une seule chose m'inquiète, j'ai peur que Madame Alcmène, après avoir mangé du pain de la Reine Junon, ne se dégoûte du sien, & j'espère que le bon Jupiter y pourvoira. Pour vous, Messieurs les Spectateurs, applaudissez bien fort à l'honneur & gloire de la *Majesté Jupine*.

On connaît assez l'Amphitryon de Molière pour savoir qu'il finit par une morale analogue au sujet, & que sans compter une foule de traits que l'Auteur ne doit point à l'imitation, son génie comique lui a fourni l'idée des scènes de Cléanthis & de Sosie, ainsi que celle de Mercure avec celui-ci, lorsqu'il veut entrer pour aller dîner. La lecture de ces mêmes scènes en dira plus que l'éloge que nous pourrions en faire. Mais enfin quelque supériorité que nous lui accordions sur Plaute, nous répèterons que c'est vraiment à ce dernier que nous sommes redevables de cet Ouvrage dont le fond est très-original & dont les incidens ne le sont pas moins. L'Auteur latin a manqué d'art dans plusieurs occasions, quelquefois même il a péché contre la vraisemblance ; mais il faut se souvenir qu'il travaillait pour les Romains, & que les Romains n'étaient pas délicats sur ces deux articles. Il est probable

qu'ils ne l'étaient pas davantage sur le choix des mots, & souvent Plante en abuse au point de se permettre les indécences les plus révoltantes. C'est d'après cela qu'un de ses Apologistes même n'a pas craint d'avancer que *sa Muse est une Bachante, pour ne rien dire de pis, dont la langue est détrempée de fiel*. Nous tâcherons, dans les extraits suivans, de donner une idée de certaines expressions dont il s'est servi, mais en même-tems de ménager l'oreille de nos lecteurs, & si par hasard il nous arrive de la choquer, ce sera la faute de l'Ecrivain que nous ne devons pas défigurer, si nous voulons le faire connaître.

---

### L' A S I N A I R E.

**L**ORSQU'UNE femme Athénienne avait eu une dot considérable, elle était en droit d'avoir un Econome qui ne dépendait que d'elle & qui était chargé de l'administration de son bien : cet Econome s'appellait *l'Esclave dotal*, ou *l'Esclave de salle*, *Servus atriensis*, & dans cette Pièce, Artémone en a un auquel son mari Déménète brûle de subtiliser de l'argent pour fournir aux plaisirs de son fils Argyrippe qui vit avec la Courtisane Philénie. Pressé par ce fils que sa maitresse est sur le point de renvoyer, Déménète permet à ses deux

valets, Léonide & Liban, de tromper Saurée, (c'est le nom de l'*Esclave dotal*) de duper même sa femme, s'il le faut, & en conséquence, ces deux fourbes attrapent vingt *mines* d'un jeune homme qu'un Marchand de Pella envoie à Athènes pour y payer des ânes qu'il avait achetés de l'Econome d'Artémone, de-là, le titre de cette Comédie composée en grec par Démophile, & traduite en latin par Plaute qui le dit lui-même dans son Prologue dont le but est de réclamer l'attention des Spectateurs à la représentation d'un Ouvrage rempli d'agrément & de jeu. Telles sont les expressions du Poète.

## A C T E P R E M I E R.

Déménète avoue à Liban qu'il est instruit de la passion de son fils, qu'il ne veut point le gronder comme font les autres pères en pareil cas, mais le servir de tout son pouvoir & faire tous ses efforts pour lui procurer l'argent qu'il lui a demandé. Liban lui répond qu'il est dans les mêmes intentions à l'égard de ce fils, & que d'accord avec Léonide son confrère en esclavage ainsi qu'en bastonnade, il meurt d'envie de déterrer les ressources dont Argyrippe a besoin : mais il ne fait cet aveu qu'après s'être assuré peu-à-peu que le père est de bonne-foi, & le commencement de cette scène est

rempli de plaisanteries qui ne seraient nullement de notre goût. Mais enfin, continue-t-il, où trouver de l'argent ?

D É M É N È T E.

Vole-moi.

L I B A N.

Avec tout le respect que je vous dois, notre Maître, vous dites-là une grande sottise : est-ce pour vous moquer de moi ? c'est comme si vous m'ordonniez de dépouiller un homme nu. Que je vous vole, dites-vous ? j'y consens, marché fait, à condition qu'auparavant je vous verrai voler sans ailes. Êtes-vous volable, vous qui n'avez rien en maniement que ce que vous avez l'adresse d'escamoter à votre femme ?

D É M É N È T E.

Soit elle, soit moi, soit M. le Valet-administrateur, ou Saurée l'Econome, trompe-nous, friponne-nous tous les trois de quelque manière que tu pourras : je te promets de ne te traverser en rien, si tu peux aujourd'hui venir à bout de notre dessein..... Consulte la chose avec Léonide, prends-le pour ton second, pour ton associé dans ce commerce : inventez ensemble, machinez, forgez, épuisez-vous en expédients, enfin faites si bien, que mon fils puisse avoir aujourd'hui de quoi acheter la jouissance de sa maîtresse.



Liban craint d'être découvert & fustigé, son Maître le rassure, & il sort pour aller dresser ses batteries. Le Vieillard enchanté s'applaudit d'avoir le valet le plus coquin qui soit sur la terre, & s'en va chez un Banquier de ses amis, attendre le succès de cette affaire. C'est-là qu'on doit le trouver si l'on a besoin de lui.

Il est inutile de faire remarquer combien le caractère de ce père est vicieux, & de quelle conséquence il serait d'en admettre de cette espèce sur nos Théâtres. On aurait raison de les proscrire s'ils offraient des modèles aussi dangereux.

Le monologue suivant n'est pas d'un ton plus honnête & ne roule que sur la colère d'Argyrippe qui vient d'être chassé de la maison de sa maîtresse, parce qu'il n'a plus d'argent à lui donner. Cette maîtresse est fille de l'une de ces femmes qui par état sont vouées au mépris public, & qui désignée dans Plaute par le nom sous lequel ses pareilles sont connues, dispose à son gré de cette même fille dont Argyrippe est amoureux. Il les a retirées de la misère, il les a logées, nourries, habillées, en un mot, il a tout fait pour elles, & il n'est point de noms odieux, point d'épithètes grossières qu'il n'emploie pour peindre la mère dont il est la dupe.

Elle paraît, & convaincue de la passion du jeune homme, elle ne s'étonne ni de ses injures, ni de

ses menaces qu'il se garderait bien de dire ou de faire s'il avait le *gouffet garni*. Il ne l'est plus, & sa chère Philénie ne peut plus être à lui. Argyrippe s'emporte & lui demande ce qu'est devenu tout l'argent qu'elle avait reçu de lui; il est dépensé, & c'est tout dire. Je ne débourse rien, ajoute-t-elle, pour avoir du jour, de l'eau, du soleil, de la lune, de la nuit; je puis avoir tout cela sans monnaie, mais pour les autres choses nécessaires à la vie, nous les achetons dans le commerce fondé sur la foi Grecque : quand nous allons, voyez-vous, chercher du pain ou du vin, les Marchands nous en donnent en recevant notre argent, & nous suivons le même usage : nous avons toujours des yeux aux mains, & elles ne croient que ce qu'elles voient.

Argyrippe outré lui reproche qu'elle & Philénie lui ont tiré le sang comme des sangsues, que tant qu'il a été en état de fournir à leurs dépenses, elles l'ont attiré, flatté, caressé, qu'elles ne lui ont même rien demandé, & qu'à-présent ce ne sont plus que deux scélérates qui ne le paient de ses bienfaits que par la plus noire ingratitude.

» Voulez-vous que je vous dise, lui répond l'intrigante, notre négoce ressemble à celui de l'oiseleur : quand il a choisi la place où il veut rendre ses filets, il y jette le grain : les oiseaux craignent d'en approcher & de manger, mais peu-à-peu ils

s'y accoutument & vivent aux dépens de l'oiseleur qui ne se dédommage que quand ils sont pris. Il en est de même dans notre négoce : ma maison, c'est la place de la capture ; le grain, c'est la courtisane ; l'appât, l'amorce, ce sont ses faveurs : je suis l'oiseleur, & les amans sont les oiseaux. On les apprivoise en leur faisant un accueil ouvert, en leur parlant *doucereusement*, *gracieusement*, *amiablement* &c. .... La comparaison est poussée plus loin, & l'on doit sentir le motif de notre silence sur cet objet, ainsi que sur la suite de cette scène dans laquelle l'intrigante ne songe nullement à gâser ses expressions. Nous nous contenterons de dire qu'elle demande vingt *mines* au jeune homme pour le rendre seul possesseur de sa maîtresse pendant le reste de l'année, & qu'elle est à lui, pourvu cependant qu'il se dépêche de manière à ne pas se laisser prévenir par un autre. Argyrippe y consent, & résolu de prier, de supplier, de conjurer, il s'adressera indifféremment aux vrais & aux faux amis, aux froids & aux chauds, aux actifs & aux indolens. Enfin tout lui sera bon, pourvu qu'il trouve de quoi se ruiner, & si personne ne lui offre sa bourse, il prendra de l'argent à intérêt, c'est sa dernière ressource.

## A C T E I I.

Tu dors , brave Liban , par Hercule , tu dors ! allons , du courage , mon ami ! réveille-toi , fouille dans ton magasin de prudence & de probité en expédiens , pour en tirer un petit moyen de fourberie qui nous procure de l'argent..... Au lieu de t'appliquer sérieusement & de te donner tout entier à une entreprise de cette importance , tu as dormi comme un lâche , comme un paresseux. Reprends , mon Liban , reprends cet ancien esprit , cet esprit si fertile en finesses , si fécond en tromperies & en impostures..... Songe à ton honneur , mon enfant , ne gâte point ta belle réputation. Voudrais-tu ne pas ressembler à tes confrères en servitude , qui presque tous trouvent à point nommé de la malice & de la scélératesse , dès qu'il s'agit de voler , de fourber leurs maîtres ?..... Mais à qui m'adresserai-je pour faire une grosse dupe !... C'est trop balancer , le projet est conçu , le dessein est tracé , la chose est arrêtée & les oiseaux même me sont favorables. Ils envoient par-tout leur chant & leur gazouillement. Le pivert & la corneille font à gauche , le corbeau est à droite ; ils persuadent , ils excitent à l'exécution..... Cependant pourquoi le pivert donne-t-il des coups de bec à l'ormeau ? Certainement & vrai comme Hercule me voit , ou

je suis un franc ignorant dans la science des Augures , ce que je ne crois pas , on le Destin prépare une furieuse grêle de verges à mes épaules , ou à celles de M. notre confrère Saurée.

On peut consulter ce que nous avons dit des *Augures* dans la *seconde Partie du quatrième Volume* , & à l'égard de ce monologue , il est aisé de voir que le caractère de presque tous les anciens valets de Théâtre a été calqué sur celui de Liban.

Léonide accourt pour lui apprendre une excellente nouvelle , mais avant d'en venir-là , l'un & l'autre se donnent tous les noms injurieux que peuvent se prodiguer deux esclaves endurcis à la chaîne & aux coups , punition ordinaire de leurs fourberies. *Gymnase de fouet* , *Marquis de l'écorchure* , *Comte du dos cicatrisé* , voilà les titres dont ils s'honorent réciproquement.

Celui qui apporte l'argent des ânes est arrivé & Léonide l'a vu , mais il est chargé de ne remettre cet argent qu'à Saurée , il ne le connaît pas , & en conséquence , il demande à parler à Déménète. Léonide a déjà imaginé de se donner pour Saurée , Liban le confirme dans cette idée , & aussi-tôt il le députe vers son Maître qui , dans l'espoir d'être utile à son fils , ne manquera pas de les aider à duper le Marchand : il part & trouve un double avantage dans le rôle qu'il va jouer , le premier , celui de servir Argyrippe , le second , d'avoir , en

qualité de *valet de salle*, le privilège de régaler Liban de quelques soufflets de bon poids, que celui-ci promet de lui rendre de la même valeur.

Le Marchand d'ânes arrive, & après avoir effuyé quelques mauvaises plaisanteries de la part de Liban, il lui demande si cette maison à la porte de laquelle il allait frapper, n'est pas celle de Déménète : il ajoute qu'il voudrait parler à Saurée auquel il a vingt *mines* à remettre, & bientôt le faux Saurée se présente, c'est Léonide qui, pour mieux tromper son homme, fait les questions les plus dures à Liban, le menace, & finit par lui donner quelques coups de poing : aussi habile fourbe que lui, Liban prie le Marchand d'intercéder en sa faveur. Léonide s'apaise, & instruit par le Marchand du sujet qui l'amène, il le presse de lui compter ses vingt *mines*. Le Marchand répond que pour sa sûreté, il aime mieux remettre cette somme en présence de Déménète, qu'il ne doute point que celui à qui il parle ne soit Saurée, mais qu'enfin il ne l'a jamais vu, & qu'il veut prendre toutes ses précautions pour n'être pas dupé. Ce n'est pas-là le compte ni de Liban, ni de Léonide, & tous les deux se réunissent pour le traiter de coquin, de fripon, de maraud, de vilain. De son côté, le Marchand leur promet les étrivières, les menace de les dénoncer en Justice, & soit par crainte, soit par envie de le friponner, ils s'adou-

cissent peu-à-peu : mais l'étalage que fait Léonide de son honneur & de sa réputation , les détails qu'il raconte sur les dépôts qu'on lui a confiés , rien ne séduit le Marchand , & il sort sans avoir donné son argent.

### A C T E I I I.

La première scène se passe entre Philénie & Cléærette ( c'est le nom de sa mère ) qui ne peut lui pardonner d'avoir de l'attachement pour Argrippe qu'elle lui a défendu de recevoir & même de regarder. Qu'a-t-il donné ? dit elle , qu'a-t-il fait apporter chez nous ? Je crois que vous prenez ses belles & douces paroles pour de bon or , ses protestations de tendresse pour de riches & magnifiques bienfaits. Vous le prévenez , vous le cherchez , vous le poursuivez , vous lui donnez des rendez-vous. *Ainsi ceux qui fournissent à l'appointement , les pigeons qui apportent au colombier , qui contribuent à nous procurer la bonne-chère & les autres douceurs de la vie , pour ces Amans utiles , vous les amusez , vous les trompez , & quant à ceux qui nous jouent , qui se moquent de nous , qui nous volent notre marchandise , qui ruinent notre négoce , pour ceux-là , vous les aimez à la folie. Quand quelqu'un d'eux vous dit d'un ton & d'un air à fendre le cœur : Ma chère , ma mignonne , mon ame , mon cœur , mon tout , prie les Dieux*

que ma mère meurre , oh que tu feras riche ! je te ferai grosse Dame au moins & tu rouleras carosse ; quand , dis-je , un de ces pipeurs à notre honnête jeu , vous débite cette fausse monnoie , devez-vous la prendre en pûement ? y a t-il le moindre fonds à faire sur cette sorte de promesse ? Par Castor ! je vous le déclare donc , la belle Olympe , & j'en jure par le Temple sacré du Dieu que je viens de nommer : si votre Adonis entre ici sans apporter les vingt *mines* que je lui ai demandées , comptez que je le ferai chasser comme un gueux , ce beau pleureur qui n'est libéral que de larmes. . . . . Je ne vous empêche point d'aimer ceux qui mettent à vos faveurs le prix qu'elles méritent , & qui paient d'avance.

P H I L É N I E .

Mais , ma mère , si j'ai l'esprit prévenu , si j'ai le cœur tout-à-fait pris , que faut-il que je fasse ? Instruisez moi un peu là-dessus , daignez me moraliser.

C L É A R E T T E .

Oh ! ho ! regardez - moi entre deux yeux : mon conseil serait fort inutile , & vous ne savez que trop ce que vous avez à faire.

P H I L É N I E .

Mais , ma mère , un berger qui conduit & qui fait paître un troupeau , quoique ce troupeau ne



lui appartienne point, il ne laisse pas d'avoir une brebis favorite, & qui est à lui. Cette brebis le console de son attente & de sa patience : Permettez-moi que de tous mes amans, Argyrippe soit le seul vraiment aimé, & pour qui seul j'aie un solide attachement.

CLÉARETTE.

Rentrez : en vérité, il ne se peut rien de plus impudent que vous !

PHILÉNIE.

Vous avez en moi, ma mère, une fille qui ne fait ce que c'est que de vous défobéir.

Le caractère odieux de cette Cléarette est celui des intrigantes de notre siècle, & s'il était permis de les exposer sur nos Théâtres, c'est d'après elle qu'il faudrait les peindre, tant il est vrai que dans tous les siècles, les mœurs ont presque toujours été les mêmes. A peine s'est-elle éloignée que l'on voit paraître Léonide & Liban qui s'applaudissent d'avoir attrapé les vingt mines dont leur jeune maître a besoin, qui se félicitent mutuellement du succès auquel ils portent la scélératesse, des coups de fouet qu'elle leur a valu en différentes occasions, & qui ne s'arrêtent sur les louanges dont ils se comblent réciproquement, que dans la crainte de blesser leur modestie.

Argyrippe congédié par Cléarette, veut quitter

Philénie & mourir ; Philénie fait tous ses efforts pour le retenir , Léonide & Liban les écoutent , les abordent , & s'amusent , à leur manière , de la faiblesse de leur Maître : ils ont en poche l'argent qui lui est nécessaire , mais avant de le lui donner , ils prétendent se faire embrasser tendrement par Philénie , ils se font porter sur les épaules d'Argyrippe , en un mot , ils font essuyer aux deux amans des mortifications de toute espèce , & les deux amans les souffrent patiemment , dans l'espérance d'obtenir ce qu'ils désirent. Le but de Plaute dans cette scène a sans doute été de faire voir jusqu'à quel point l'homme s'oublie quand il est dominé par sa passion. Cependant les deux Esclaves remettent à Argyrippe les vingt *mines* que son père les a chargés de lui trouver , & ils le quittent en l'exhortant à bien faire l'amour avec Philénie.

## A C T E I V.

Un certain Diabolus ou Diable , brûle pour la Courtisane , & d'accord avec un Parasite soumis à toutes ses volontés , il a dressé une espèce de contrat , au moyen duquel il se promet d'engager Cléarette à lui céder Philénie pour toute l'année. La conduite que cette Philénie doit tenir avec lui y est détaillée avec le plus grand soin , & c'est un des endroits les plus libres de la Pièce. Charmé de

son projet & pressé de jouir d'une conquête qu'il croit certaine, il va pour entrer lorsqu'il apperçoit le père de son rival auprès de Philénie : c'était l'intention du Vieillard qui ne s'était engagé à servir son fils avec tant de chaleur qu'à condition qu'il lui céderait sa maîtresse pour une nuit, & le fils y avait consenti : Diable est furieux, & veut éclater, mais le Parasite imagine que la vengeance la plus sûre, c'est d'avertir la femme de Déménète, & Diable se rend à ce conseil qui dans l'instant même est mis à exécution.

## A C T E V.

Il commence par une scène de table, & à la manière des Romains, le Vieillard y est couché sur le même lit que Philénie à laquelle il fait les caresses les plus tendres : Agyrippe convient que cette complaisance lui coûte, mais il aime mieux souffrir que de ne pas contenter un père auquel il a tant d'obligations. Artémone arrive conduite par le Parasite, & son mari qui la croit bien loin, la peint sous les couleurs les plus outrageantes : la patience lui échape, elle se montre, & l'on doit juger de la surprise des convives. Le Parasite enchanté d'avoir si bien réussi, laisse les combattans aux mains pour aller boire & manger chez Diable, en faveur duquel il espère que bien-tôt Philénie

trompera l'aveugle Argyrippe , & Artémone emmène son mari qui n'osant résister à ses ordres , compare avec peine le bonheur dont il allait jouir , au traitement que sa femme lui prépare. De son côté , Philénie le tourne en ridicule , Artémone le maudit & l'envoie se faire pendre : Argyrippe reste avec sa maîtresse , & les Comédiens disent au public , que le seul moyen de désarmer la femme du Vieillard , c'est de faire par ses applaudissemens , autant de bruit que les Acteurs en ont fait dans la dernière scène.

Quelqu'indécence que cette Comédie paraisse du côté du sujet & de l'intrigue , on ne peut se dissimuler qu'elle renferme un but moral qu'il est facile d'apercevoir : Déménète épouse une femme qui lui donne beaucoup de bien , mais cette femme est défiante , avare , grondeuse ; & dégoûté de vivre avec elle , son mari va chercher ailleurs des amusemens qu'il ne peut trouver chez lui. La faiblesse de son fils lui en offre le moyen , il le saisit , & pour favoriser son libertinage , parce qu'il espère le partager , il s'oublie au point de priver deux coquins d'esclaves de voler sa femme à quelque prix que ce soit. Voilà les fruits du caractère d'Artémone , & qui peuvent servir de leçon aux femmes , comme le portrait de Cléarette doit mettre les jeunes gens en garde contre la séduction des mégères de son espèce.

*L'AULULAIRE.*

## L' A U L U L A I R E.

Pour obvier à toute ignorance, Messieurs, vous saurez que je suis le *Lare*, ou Dieu domestique de la maison d'où vous m'avez vu sortir. L'aïeul de celui qui l'occupe me confia secrètement une grosse somme d'or qu'il enterra au milieu du foyer, & comme cet endroit m'est consacré, il me pria de veiller à la conservation de ce précieux dépôt : il est mort sans en avoir parlé à son fils, & comme ce fils ne m'a point adoré comme je le méritais, j'ai différé long-tems à lui révéler mon secret. Mais il a une fille charmante qui me rend un culte assidu, & dans la vue de lui procurer une dot, j'ai fait part à son père Euclion du trésor dont j'étais le gardien. Ainsi, pour peu qu'il ait du naturel, il ne tiendra qu'à lui de marier cette fille avantageusement, & de sauver son honneur, car il faut vous l'avouer, un indiscret qui la connaît, & qu'elle ne connaît pas, lui a volé dans les Fêtes de Cérès, la fleur qu'elle voulait conserver, & comme nous approchons du terme où ce malheur sera connu, je vais inspirer à un vieillard qui loge à deux pas d'ici, le désir d'obtenir sa main. Ce vieillard est l'oncle du jeune téméraire, & à la manière dont je conduirai cette intrigue,

vous verrez que je ne suis pas le moins rusé des Dieux.

Tel est le fond du prologue qui précède cette Comédie dans laquelle Molière a puisé plusieurs endroits de son *Avare*, & l'Harpagon de celui-ci ; est, à peu de chose près, l'Euclion de Plaute. A l'égard du mot *aululaire*, il vient du terme *olla* ou *aula*, qui signifie *pot-de-terre* : c'était dans un vase de cette espèce que l'Avare avait renfermé son trésor.

## A C T E P R E M I E R.

### E U C L I O N.

Point tant de caquet. Hors d'ici tout-à l'heure ; & que je ne le dise pas davantage : par Hercule , tu sortiras , femelle trop curieuse , & dont les yeux maudits furentent partout.

### S T A P H I L A.

Mais quel mauvais génie vous possède , Monsieur ! pourquoi me frappez-vous ?

Euclion lui répond que c'est pour la rendre malheureuse , qu'il veut l'éloigner de sa porte , qu'il ne prétend pas avoir une espionne qui examine toutes ses démarches , & qu'il la fera pendre si elle a la hardiesse d'avancer , de parler , de tourner la tête sans son ordre. Je tremble , ajoute-t-il , qu'elle

ne m'ait fait donner imprudemment dans quelque panneau, & qu'elle ne sente l'endroit où mon or est caché, car la coquine a des yeux derrière la tête..... A présent que j'en suis débarrassé, je vais rendre visite à mon cher trésor. Je l'aime, je le chéris, je l'adore, & pour toute reconnaissance, il me tourmente jour & nuit.

Il sort un moment, & Staphila ne fait à quoi attribuer l'humeur qu'il a depuis quelque-tems. Mais ce qui l'inquiète le plus, c'est la grossesse de Phédrie, & dans l'embarras où elle se trouve, elle imagine que le seul parti qui lui reste, c'est de représenter la lettre I par son corps allongé, c'est-à-dire de se pendre : Plaute emploie souvent cette tournure, & vraisemblablement elle était familière aux Romains.

Euclion reparait, & ordonne à Staphila d'aller faire bonne garde par-tout : Staphila lui représente qu'il n'y a rien à voler, & cela devait être, attendu qu'Euclion était dans la misère avant la découverte du trésor, & que depuis qu'il en était possesseur, il n'avait pas dépensé une obole pour meubler sa maison. Mais l'Avare se fait gloire de sa pauvreté, & quelque chose que lui dise son Esclave, il lui répète de fermer soigneusement la porte, de ne laisser entrer qui que ce soit, d'éteindre bien exactement le feu du foyer, dans la crainte que quelqu'un ne vienne en demander, & si un voisin, ajoute-t-il,

s'avise de venir emprunter la hache , le grand cou-teau , le pilon &c. , qu'on lui réponde que des voleurs ont tout emporté.

On doit reconnaître dans cette Scène une partie de la troisième du premier acte de Molière; le reste est pris dans la seconde du quatrième acte de Plaute , auquel il est redevable du trait : *montre-moi tes mains ; les voilà ; les autres* : de celui des poches & du mot précieux : *rends-le moi sans te fouiller*. La seule différence qui se trouve jusqu'ici entre les deux Avars , c'est que l'on fait qu'Harpagon est riche , & que l'on ignore le bien d'Euc lion.

Sthaphila rentre selon ses ordres , & il sort pour aller toucher de l'argent que le *Curion* doit distribuer à tous ceux qui sont de sa *tribu*. Il ne s'agit que de deux ou trois écus par tête , mais Euc lion ne veut pas les perdre , quelque frayeur qu'il ait de s'éloigner de son trésor. D'ailleurs , s'il ne se présentait pas comme les autres , on pourrait soupçonner qu'il n'a pas besoin d'argent , & ce soupçon ferait d'autant plus terrible , qu'il semble que l'on ait deviné son aventure , malgré le soin qu'il prend pour la cacher. On lui fait des révé-rences , on vient à lui , on lui tend la main , on lui demande des nouvelles de sa santé , on le retient plus long-tems qu'il ne le voudrait , & tout cela le désole.



## ACTE II.

Le vieux Mégadore fait part à sa sœur de l'amour qu'il a conçu pour Phédrie, & du dessein dans lequel il est de l'épouser. Eunomie le félicite de son choix, lui souhaite une prompte réussite, & se retire au moment où il va frapper à la porte d'Euclion qui revient de la ville : le *Curion* n'a pas distribué d'argent, il en est fâché, mais la présence de Mégadore le désespère; la visite d'un homme riche lui paraît suspecte, & il est persuadé qu'on lui a révélé son secret. Assurément, dit-il, cet homme aura découvert que j'ai de l'or.... La vieille forcière l'en aura instruit.

Cependant, il faut répondre aux honnêtetés de Mégadore, & il ne s'en acquite qu'en lui répétant que certainement il n'est pas fain du côté de la bourse, qu'il a une grande fille à marier, & qu'il n'a rien à lui donner; enfin, il ne prononce pas un mot qui ne porte sur sa pauvreté : c'est toute la tournure d'Harpagon, lorsque son fils & sa fille viennent lui parler de leurs amours, *Scène V du premier Acte.*

Mégadore va au fait, & demande Phédrie, mais Euclion imagine que cette proposition n'est qu'une plaisanterie, & de l'instant que le Vieillard l'a convaincu du contraire, il se hâte de lui répéter

qu'il a grand tort s'il s'est mis en tête qu'il a trouvé de l'argent : à ce mot , il croit entendre du bruit , & il disparaît : Mégadore prend cette absence subite pour un refus , & Euclion qui ne l'a quitté que pour aller voir si l'on ne touchait point à son trésor , revient en murmurant tout bas contre son Esclave , l'assurer qu'il consent à tout , mais à condition qu'il épousera sa fille *sans dot*.

Mégadore s'en va pour faire les apprêts de la noce , & si d'un côté , Euclion est satisfait de la fortune qui se présente pour sa fille , de l'autre , il est persuadé que son amant ne presse si fort son mariage que dans l'espérance de lui voler son or : Staphila paraît , il lui fait part de ce qui vient de se passer , & fort en lui ordonnant de nettoyer sa vaisselle. L'Esclave se presse d'obéir , mais elle sent que le déshonneur de sa jeune maitresse va éclater , & elle est désespérée.

Strobile , valet de Mégadore , arrive avec deux cuisiniers , & leur ordonne d'apporter chez Euclion la moitié du repas que son maître fait faire. Cet ordre les amène naturellement à parler de l'avarice du futur beau-père , & Strobile raconte qu'elle est poussée à un tel point , que le soir quand il se couche , il lie la gueule du soufflet , de peur qu'il ne perde un peu de son vent pendant la nuit ; que quand il se lave , il pleure l'eau qu'il est obligé de répandre ; qu'un oiseau de proie lui enleva son

manger il y a quelques jours , & qu'il présenta une requête pour le faire condamner à le lui restituer. Strobile s'est aussi precautionné de joueuses d'instrumentens , en nombre égal de part & d'autre , toujours aux frais de Mégadore , & il appelle Staphila à laquelle il commande d'introduire chez elle tous ceux qui le suivent : Staphila objecte qu'il n'y a point de bois dans la maison , les cuisiniers répondent qu'il y a des solives , & ils entrent.

Euclion reparaît ; il avait été au marché dans l'intention de faire quelque dépense pour le repas , mais la viande , le poisson , tout est trop cher , & il a pris le parti de s'en tenir à un peu d'encens qu'il offrira au dieu *Lare* pour l'engager à bénir l'union conjugale : cependant il voit sa maison ouverte , il entend des cuisiniers qui font du bruit , l'un deux qui demande un pot de terre plus grand que celui qu'il a trouvé , ce mot réveille toutes ses inquiétudes , & il vole au secours de son trésor.

### A C T E   I I I .

Euclion a roué de coups les cuisiniers qui sont chez lui , & l'un d'eux vient , se frottant les épaules , demander qu'on laisse libre le passage de toutes les rues , afin qu'il s'éloigne promptement de cette maudite maison. Euclion le suit , l'accable d'injures , l'accuse d'avoir fureté dans tous les coins de son

logis , & lui fait de nouvelles menaces auxquelles le cuisinier ne répond qu'en lui protestant par Laverne , la Déesse des voleurs & la sienne , qu'il aura un dédommagement de la manière dont il a été traité. L'Avare , au même instant , conçoit le dessein de porter nuit & jour avec lui ce pot qui l'inquiète tant , & dès - lors il permet que tout le monde entre dans sa maison. Le cuisinier y retourne , & le vieillard en revient à Mégadore qui sous prétexte d'épargner la bourse de son beau-père , n'aura sûrement envoyé tous ces gens - là chez lui que pour épier le moment de lui dérober ce qu'il a de plus cher au monde. Il n'y a pas jusqu'à mon cocq , ajoute - t - il , qui ne s'en soit mêlé , & le coquin avait la malice noire de grater avec les ongles autour de l'endroit où mon pot était enterré. C'était un infigne voleur , & je suis sûr que les cuisiniers avaient corrompu ce mauvais domestique en lui promettant une récompense s'il voulait découvrir mon trésor : mais je l'ai saisi , & laissé mort sur le champ de bataille.

Mégadore arrive à la fin de ce récit , & s'applaudit des félicitations qu'il reçoit sur son mariage avec la fille d'Euclion qu'il n'aperçoit pas. Il ajoute qu'il voudrait que tout homme riche se mît dans la tête d'épouser une fille sans bien , que les grands & les petits en feraient beaucoup plus unis ; que si jamais on en vient là , les demoiselles

n'auront d'autre occupation que celle de se faire une dot en bonnes mœurs ; que la maison des maris ne sera pas assiégée de marchands employés par ces femmes qui parce qu'elles ont eu de la fortune de leurs parens , se croient autorisées à faire les dépenses les plus considérables ; que l'économie régnera dans tous les ménages , & que l'on ne verra pas tant de maisons ruinées par les prodigalités de celles qui devraient être les premières à les condamner.

Euclion qui a vu Mégadore , n'ose l'interrompre tant il trouve de plaisir à l'entendre : c'est Harpagon qui écoute comme des sentences toutes les paroles de Valère dont il semble que Molière a calqué le caractère sur celui de ce Mégadore. Il se retourne vers le vieillard , & le vieillard lui fait compliment de ce qu'il vient de dire , mais il ne peut s'empêcher de lui reprocher qu'il a rempli sa maison de voleurs , & de lui jurer qu'au repas de noce il ne boira pas un seul verre du vin vieux qu'il se propose de faire apporter. Ce n'est , à son gré , qu'un piège que son gendre prétendu lui tend pour l'enyvrer , afin d'être plus sûr de le voler.

Mégadore le quitte pour aller prendre un bain , & pour éviter tout accident , Euclion se décide à cacher si bien son trésor , que l'on ne puisse le trouver. Cher pot de mon ame , s'écrie-t-il , unique objet de mes affections ! je veillerai pour toi

plus que pour moi-même. Je te garantirai, je te sauverai de la poursuite de tes ennemis, & je vais t'emporter dans le temple de la *Foi*. Fidélité, grande Déesse si mal servie, si je te fais gardienne de mon argent, ne va pas m'obliger à t'ôter ton nom pour te donner celui de *Perfidie* ! je me fie à ta droiture, & je t'abandonne dans mon pot ce que j'ai de plus précieux au monde.

#### A C T E I V.

Liconide, ou le jeune Amant, dont Phédrice a tant à se plaindre, est servi par un esclave qui s'appelle Strobile comme celui de Mégadore, & ce second Strobile vient faire sentinelle autour de la maison, pour épier ce qui s'y passe. Il y arrive au moment où Euclion vient de déposer son trésor dans le temple de la *Foi*, & il en sort en la suppliant d'oublier qu'elle est femme, c'est-à-dire d'être discrète sur le dépôt qu'il lui a confié. Il ne peut se dispenser d'aller prendre un bain pour assister au sacrifice, & avant de s'éloigner, il recommence encore la prière qu'il vient d'adresser à sa Déesse.

Strobile n'en a pas perdu un mot, & dès-lors il conçoit le projet de mettre tout en œuvre pour découvrir le pot de l'Avare. Plein de cette idée, il invoque à son tour la Divinité du temple, & lui

promet, si elle l'éclaire dans sa recherche, de lui offrir un vaisseau plein de trois pintes d'excellent vin, bien entendu cependant qu'il les avalera à sa santé. Mais Euclion est ramené par un corbeau qu'il a entendu chanter à gauche, qu'il a vu grater la terre avec ses pieds, & d'après ce présage qui ne peut être qu'un avertissement de la Déesse, il vole au secours de son argent non loin duquel il trouve le valet de Liconide. Il le questionne, le maltraite, & le chasse après l'avoir fouillé avec la plus grande exactitude. C'est dans cette scène, comme nous l'avons dit plus haut, que Molière a puisé les traits qu'il a employés dans la troisième de son premier Acte, entre Harpagon & la Flèche.

Plus inquiet encore qu'il ne l'était avant, Euclion prend le parti de ne plus se fier à la *Fidélité*, remercie tendrement le corbeau du service qu'il lui a rendu, voudrait le découvrir pour lui faire des caresses, mais non pour lui donner à manger, parce que ça lui coûterait, & se décide à porter son trésor dans un endroit écarté du bois consacré au Dieu Silvain. Strobile qui ne l'a pas perdu de vue, l'écoute, le suit pour le voler, & accompagné de Phédrie, Liconide vient avouer à sa mère le crime qu'il a commis pendant la fête de Cérès. Euno-mie convient qu'il doit l'épouser, & elle va engager son frère à y consentir. Phédrie crie qu'elle

sent les premières douleurs , invoque Junon & se retire avec les deux autres.

Strobile que l'on vient de voir épier les démarches d'Euclyon , est monté sur un arbre du haut duquel il a remarqué l'endroit où il enterrait son pot , il s'en est emparé , & il court le porter chez lui , au moment même où reparaît le vieillard au désespoir.

#### E U C L I O N .

Au meurtre , on m'assassine , on me perce de coups. A l'aide , au secours. Pour peu que vous foyez humains , sauvez-moi la vie. Ah ! il n'est plus tems , barbares que vous êtes ! je pérís , je meurs , je suis mort. Où courrai-je , où ne courrai-je pas ? Arêtez , arêtez , tenez - le bien , mon voleur , prenez garde qu'il n'échape ? mais à qui en ai-je ? quel est-il cet exécrable homicide , ce voleur damnable & pour qui la justice la plus terrible ne saurait inventer des tourmens assez affreux ? Hélas ! hélas ! je ne le connais point , & c'est là le comble de mon malheur..... Mes yeux son' éteints , je ne vois rien , je marche en aveugle , & certes , je ne puis user assez de ma raison pour savoir où je vais , où je suis , qui je suis. Je vous prie , & par ce qu'il y a de plus sacré , je vous conjure , vous tous qui me dévorés des yeux , jetez un peu d'eau dans le bra-fier qui me consume. Assistez - moi , faites - moi voir le *scélératissime* qui m'a arraché l'ame , qui m'a



empoté le cœur *en chair & en os*. Montrez-le moi parmi tant de gens assis où sous les dehors de l'honnête homme, il cache tous les sentimens du fripon. Qu'en dis-tu toi? j'ai résolu de compter sur ta bonne-foi, de me reposer sur ta probité, car je suis habile physionomiste, & je lis la pensée sur le visage. Qu'y a-t-il? qu'avez-vous à rire? pas un de vous ne m'est inconnu. Je fais qu'il y a quantité de voleurs dans votre assemblée, je les vois d'ici. Hé bien? quoi? qu'est-ce? aucun n'a le mien? il n'est point parmi eux. Ah! vous m'avez donné le coup de la mort. Dites-moi donc qu'est-ce qui a mon trésor? au nom des Dieux, dites-le moi. Vous n'en savez rien? ô malheureux sort!..... Je me suis trahi moi-même, j'ai été la dupe de mon trop de précaution. A présent les autres se réjouissent avec mon bien, ils le dissipent, ils le perdent, ils le consomment.... La douleur me surmonte, il faut que je cède, que je succombe &c....

Molière a employé à-peu-près les mêmes idées, mais il ne doit qu'à lui le trait de l'Avare qui se saisit lui-même par le bras & qui se prend pour son voleur. Ce trait est sublime, & en dit plus que tout le monologue. Liconide entend des cris, approche, reconnaît Euclion, croit qu'il est instruit de ce qui lui est arrivé avec Phédrie, lui demande sa grace, le supplie de lui laisser un bien qu'il a pris sans son aveu, & ne reçoit que des injures de

la part du vieillard qui croit que Liconide le prie de lui laisser l'or qu'il lui a dérobé. C'est la Scène de Valère avec l'Harpagon du Poète Français. Mais elle est beaucoup plus longue chez Plaute , & forcé d'oublier un instant son or , pour s'occuper du deshonneur de sa fille que Liconide brûle d'épouser , Euclion rentre chez lui en criant qu'il est assassiné de tous les côtés. Persuadé que la fureur du vieillard ne tiendra pas contre la proposition qu'il vient de lui faire , le jeune amant voudrait trouver son coquin de valet , & prend le parti de l'attendre , mais s'il ne le découvre pas , il entrera seul chez son presque beau-père.

## A C T E V.

Strobile se félicite de nouveau du vol qu'il a fait , & est abordé par son maître auquel il avoue qu'il possède un pot rempli d'or. Devenu riche , il se croit en droit d'obtenir sa liberté , & il la demande , mais Liconide le traite de scélérat , & le menace de le faire périr sous le bâton s'il ne va dans l'instant même lui chercher la somme qu'il a prise. Strobile objecte des raisons , Liconide appelle les *fouetteurs* , & son esclave lui donne de si bonnes raisons sur l'égalité qui doit régner entre tous les hommes , qu'il lui promet de l'affranchir de l'instant qu'il rapportera le trésor. Le maître &

le valet tiennent mutuellement leur parole, Mégadore se désiste de ses prétentions, l'argent est rendu à Euclion, & Liconide épouse Phédrie.

Ce dernier Acte est le plus faible des cinq, mais les quatre premiers sont remplis d'idées neuves, de situations vraiment plaisantes, & de traits du meilleur comique : le caractère de l'Avare est plein d'énergie, & le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est de se défaire au dénouement, & sans y être forcé, d'un trésor auquel il était uniquement attaché : Molière a senti qu'un sacrifice aussi prompt n'était pas naturel, que plus une passion est forte, plus il faut de tems pour la déraciner, & son Harpagon finit comme il a commencé : tout ce qui l'environne se dispose à la joie, & lui, il *va voir sa chère cassette* : ce sont ses dernières paroles. Nous ne dirons rien de la grosseffe de Phédrie : les mystères de la bonne Déesse rendaient cet incident vraisemblable aux yeux des Romains, & ce seroit une injustice de faire un crime à Plaute d'avoir disposé ses sujets conformément aux mœurs & aux coutumes de son tems.



## LES CAPTIFS.

„ C E S deux Captifs que vous voyez ici debout , qui se tiennent sur leurs pieds comme de oies , dès qu'ils sont debout ne sont pas assis , & tous tant que vous êtes , je vous prends à témoins que je dis la vérité pure. Cette maison-ci est le logis du vieux Hégion , & ce vieux Hégion est le père du captif qui s'appelle *Tindare*. Le voilà , ce captif , regardez-le bien. Or de savoir comment le fils est devenu le captif du père , c'est ce que je veux bien vous apprendre , mais à condition que je ne parlerai pas à des sourds & que vous m'écoutez attentivement.

Ce vieillard a deux garçons , *Philopoleme* & *Tindare*. *Stalagme* , esclave de son métier , s'avisa de dérober *Tindare* qui n'était qu'un enfant de quatre ans , & le voleur s'étant enfui avec sa jeune proie , la vendit en *Elide* au père de cet autre captif dont le nom est *Philocrate* : vous savez donc déjà tout cela. Bon ! j'en suis fort aise ; gardez-vous bien de l'oublier.

J'apperçois là-bas un spectateur qui est à la dernière place de l'Amphithéâtre : ce pauvre homme me fait signe qu'il n'entend point , & par Hercule , je n'ai nulle peine à le croire ; approche - toi de moi , mon ami. Si tu ne trouves pas de banc ici  
pour

pour t'asseoir , il y a du moins un espace pour te promener : tu ferais bien mieux de payer une place , que de réduire un misérable Comédien à demander l'aumône. Ne va pourtant pas t'imaginer que ton avarice me fera crever de faim. Quant à vous , Messieurs , qui avez assez de bien pour être enregistrés tous les cinq ans par le Censeur dans le dénombrement qui donne le droit de bourgeoisie , il ne tient qu'à vous d'entendre ce qui me reste à vous dire ; car pour ceux qui sont exclus de ce droit-là , je m'en soucie fort peu.

Ce Stalagme donc , comme je vous ai conté , vendit son petit maître qu'il avait dérobé en partant , & il le vendit à Théorodomède , père de Philocrate. Théorodomède ayant acheté cet enfant , le fit l'esclave de son fils , parce qu'ils étaient tous deux du même âge ; ainsi voilà Tindare esclave de son père , mais son père ne le connaît pas : en vérité les Dieux se jouent des hommes & les balotent comme des bales de paume. A - présent que vous savez comment Hégion a perdu l'un de ses fils , il faut vous apprendre de quelle manière il a été privé de l'autre , & cela est arrivé dans la guerre des Éoliens contre les Eliens , où ce second fils , nommé Philopolème , a été fait prisonnier : le Médecin Menarque l'a acheté , & à cette triste nouvelle , Hégion a commencé à trafiquer des esclaves Eliens pour voir s'il n'en trouverait point

quelqu'un qu'il pût échanger contre son fils ; & parce qu'il apprit hier qu'un Chevalier Elien , homme de haute naissance , & d'une des plus nobles familles du pays , avait été pris , il a tâché de saisir cette occasion - là dans laquelle il n'a point épargné la dépense pour obtenir ces deux prisonniers que les Questeurs lui ont vendus.

Or , ces deux prisonniers ont machiné une ruse : ils ont changé d'habit , ainsi que de nom , & l'esclave du captif de qualité couvrira si bien sa marche , conduira si finement sa tromperie , qu'il procurera aujourd'hui à son maître le recouvrement de sa liberté. Par ce moyen-là , Tindare délivrera son frère Philopolème , & sera l'auteur de son retour dans la maison paternelle. Il est vrai que ce n'est pas là l'intention du libérateur , & qu'il fera cette bonne œuvre sans le savoir : qu'importe ? cela n'arrive-t-il pas souvent & en plus d'un endroit ? Tel fait du bien sans croire en faire , qui n'en ferait pas s'il y pensait. Ces esclaves donc ont ourdi leur trame , ils ont concerté leur fraude sans en connaître tous les bons effets , puisque par un heureux contre-coup de leur invention & de leur dessein , l'un d'eux qui est chez son père sans le connaître , y demeure comme esclave. Mortels orgueilleux ! quand on réfléchit sur votre sort , oh qu'on vous trouve peu de chose ! que vous paraîsez petits !

Au reste , la pièce que nous allons représenter , sera

une histoire à notre égard ; mais pour vous autres , Messieurs & Dames, on vous permet de la prendre pour une Comédie. Sur cela, il y a encore un point dont je voudrais que vous fussiez avertis, & je vous le dirai en deux mots : c'est que ce spectacle-ci demande une sérieuse & profonde attention. Ce n'est point un ouvrage réchauffé, retourné, ce n'est point un jeu dégoûtant par trop de répétitions, comme dans les autres pièces ; il ne fait que de naître, il est tout neuf, & vous en aurez l'étrenne. Réjouissez - vous, oreilles chastes, ames pudibondes, & vous qui êtes alarmés pour la moindre équivoque ! La poésie fera pure, honnête, *veréconde*, comme une *Vierge* volontaire. Point de ces vers licentieux qui salissent l'imagination, & qu'on ne saurait oublier trop tôt ; point de parjure, point de courtisanne, pas même de soldat fanfaron.

Si je vous ai parlé d'une guerre entre les Eoliens & les Eliens, que cela ne vous effraie point : tous les combats se donnent en campagne, aucun sur le théâtre, & la scène ne sera point ensanglantée. Ce serait un contraste ridicule si n'étant ici que pour vous divertir par du comique, nous allions tout-d'un-coup vous faire passer au tragique. Si donc quelqu'un aime à guerroyer, qu'il en cherche les occasions en suscitant des disputes & des querelles. S'il rencontre un ennemi plus fort que lui, je ferai si bien qu'il se repentira d'avoir voulu combattre,

& qu'il perdra tout-à-fait la curiosité de voir les gens aux prises pour des démêlés.

Je prends congé de vous, & je m'en vais : adieu, Juges très-équitables, adieu excellens conducteurs dans la paix & dans les armes. Bonjour & bonne santé. Je me retire.

Nous avons cité ce prologue en entier, parce qu'il nous dispensera d'entrer dans de longs détails sur les *captifs* qui nous ont paru beaucoup plus intéressans par le fond, que par les incidens. Quelque soin que Plaute se soit donné pour en expliquer la conduite, nous doutons que les Romains l'aient comprise aisément, & qu'ils lui aient pardonné les invraisemblances qu'il s'est permises.

La première scène est remplie par un Parasite qui se plaint de son sort depuis la prise de Philopolème chez lequel il buvait & mangeait à son gré. Paraît ensuite Hégion qui ordonne à un *Fouetteur* d'ôter des grosses chaînes les deux captifs qu'il vient d'acheter, de les lier séparément, & de leur laisser la liberté de se promener dedans ou dehors, mais de veiller toujours sur eux avec la plus grande exactitude : après cela, il entre en conversation avec le Parasite, & charmé de l'intérêt qu'il prend à son fils, fâché de voir qu'il ne sait où trouver un dîner, il l'invite à partager le sien. Cependant il lui observe qu'il ne mange que des légumes, & le Parasite lui promet qu'il reviendra s'il ne trouve pas mieux.



Philocrate & Tindare commencent le second acte ; leur esclavage les afflige , & ils demandent au *Fouetteur* qui les suit , la permission de s'entretenir un moment en particulier. Le *Fouetteur* y consent , & tous les deux , comme nous l'avons dit plus haut , conviennent de passer l'un pour l'autre. Ainsi , dit Tindare à Philocrate , je conçois que je suis vous , & que vous êtes moi , que je suis votre maître , & que vous êtes mon esclave.

Hégion paraît , & leur fait sur leur famille , sur leur bien , différentes questions auxquelles ils répondent de manière qu'il prend Tindare pour le maître : il l'instruit que son fils est prisonnier en Elide , & lui promet que s'il peut engager son père à lui rendre ce fils qu'il brûle de revoir , il le mettra en liberté sans exiger une obole pour sa rançon. Tindare profite du moment , & propose d'envoyer son esclave dont il vante l'adresse & le zèle , Hégion y consent , & se retourne vers Philocrate auquel il donne ses instructions sur tout ce qu'il doit faire. Tindare y ajoute les siennes , Philocrate jure qu'il remplira exactement tout ce qui lui est prescrit , & suit Hégion qui va lui remettre de l'argent pour son voyage. Ainsi le fils de Théorodomède est délivré des fers par le bon cœur de son esclave , & cet esclave , enfant d'Hégion , demeure sans le savoir , dans la maison de son père.

Dans la première scène du troisième acte, reparaît ce Parasite dont nous avons parlé : il n'a trouvé de dîner nulle part , il n'a plus qu'une ressource à employer , il va en faire usage , & s'il ne réussit pas , il reviendra dégraisser sa maigreur à la table du bon homme. Celui-ci a demandé dans la ville si quelqu'un connaissait Philocrate , Gentilhomme d'Elide : Aristophonte lui a répondu que c'était son ami , Hégion l'attend , & il en instruit les spectateurs. Cet Aristophonte se présente ; mais quelle est sa surprise , lorsque le prétendu Philocrate détourne les yeux au lieu de le regarder , l'évite au lieu l'embrasser ? Cependant Tindare se remet de son trouble , soutient qu'il est Philocrate , & met tant de fermeté , tant d'assurance dans ses réponses , qu'Hégion ne fait que penser. Aristophonte qui ne le connaît que pour un esclave , entre dans une fureur qui fait soupçonner au vieillard qu'il est devenu fou , & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il consent à l'écouter en particulier : Tindare appréhende cet entretien , & à peine est-il fini , que son maître ordonne aux *Fouetteurs* de lui mettre les menottes. Il veut se défendre , discours inutiles , Hégion n'entend rien , & Tindare se résigne à souffrir , sans se plaindre , tous les tourmens qu'on lui prépare. Non , dit-il , si tu me fais mourir , Philocrate ne reviendra point , mais j'aurai , en expirant , le plaisir d'avoir éter-

nisé mon nom par le plus beau de tous les sacrifices , celui de m'être exposé à ta vengeance , plutôt que de laisser périr mon maître.

Touché de la générosité de cet esclave , Aristophonte se repent de ce qu'il a fait , & n'épargne rien pour attendrir Hégion , mais Hégion a perdu l'espérance de revoir son fils , & son cœur est inflexible. Tindare conserve son courage , Aristophonte ses regrets , & le captif est conduit aux *carrières* : cette scène est pleine d'éloquence , & d'un bout à l'autre , elle inspire l'intérêt le plus vif.

O Roi des Dieux ! s'écrie le Parasite dans la première scène du quatrième acte , ô Jupiter ! toi qui tiens le premier rang parmi les êtres ! Jupiter suprême ! tu veilles à ma conservation , tu me protèges , tu augmentes ma fortune : ta bonté m'offre des biens immenses : la louange , le profit , le jeu , le divertissement , la joie , la célébrité , le doux & agréable repos , la belle décoration de table , la bonne chère , la débauche bachique , la plénitude d'estomach ou le rassasiement , enfin la réjouissance complète. Désormais , j'aurai le bonheur de ne dépendre de personne , j'aurai de quoi rendre service à mes amis , & me venger de mes ennemis , tant ce trop heureux , ce trop aimable jour me met dans une félicité parfaite. Il m'arrive aujourd'hui une succession qui ne m'engage à rien , j'hérite sans charge , je cours chez Hégion. Oh !

que je vais causer de joie au bon homme ! je crains qu'il n'en meure sur le champ. Effectivement , je porte à ce Vieillard tout ce qu'il demande aux Dieux , & par-delà. A présent , la chose est assurée. Il faut qu'à la manière des Valets de Comédie , je relève , je rejette mon manteau sur le cou , afin d'aller plus vite , & que je sois le premier porteur de la bonne nouvelle. J'espère que mon message me vaudra du pain bien gras pour le reste de mes jours.

Hégion arrive , & se désole de s'être laissé tromper grossièrement par Tindare dont la fourberie va le rendre la fable de toute la ville ; mais à l'instant même , il s'interrompt pour écouter le Parasite qui dans l'excès de sa joie , débite toutes les folies qui lui passent par la tête. Son poing est une *baliste* : ( machine de guerre dont on se servait pour jeter des pierres aux ennemis ) son coude est une *catapulte* , ( on l'employait pour lancer des flèches ) son épaule est un *bélier* ; ( autre machine avec laquelle on renversait les murailles ) en un mot , il s'annonce pour un Hercule dont la force renversera quiconque aura la hardiesse de le prévenir. Hégion le croit furieux ou insensé , & meurt d'envie de savoir ce qui l'agite ; il l'aborde , il le questionne , & le Parasite ne vient au fait qu'après lui avoir commandé de se disposer à un sacrifice , de préparer le repas le plus somptueux , la chère

la plus splendide , enfin de se ruiner , s'il le faut , attendu qu'il vient de voir Philopolème avec Stalagme , cet esclave qui lui a volé un fils de quatre ans.

Hégion prend ce rapport pour une fable , mais le Parasite lui répond , lui jure sur ce qu'il y a de plus sacré , qu'il n'en impose pas d'un mot , & le Vieillard transporté vole au port : oui , lui dit-il en partant , je m'imagine renaître. . . . Entre au logis , aie soin de tout , demande , ordonne , prends , dispose de la maison comme tu voudras , je te fais mon maître-d'hôtel , & si tu m'as annoncé la vérité , je t'assure pour jamais de quoi te farcir le ventre.

Dieux immortels ! s'écrie le gourmand , que de têtes je vais faire voler ! quel fléau sur les jambons ! quelle mortalité sur le lard ! quelle désolation pour les échinées de sanglier ! quel surcroît de fatigue pour les Bouchers ! quel renfort de travail pour les Cochonniers !

Il entre , & un instant après sort un valet d'Hégion , qui maudit toute la canaille *parasitique* , sans excepter ceux qui sont assez fous pour leur donner à souper. On ne saurait , dit-il , imaginer le bruit , le désordre , l'affliction , le malheur que l'on éprouve chez nous. Ce nouveau Maître-d'hôtel est venu comme un loup affamé. Je tremblais qu'il ne se jettât aussi sur moi : par Hercule ! il m'a fait une peur horrible , tant il grinçait les dents. En

arrivant , il a renversé tout le saloir & la viande qui était dedans. Il a coupé trois gorges de porc , il a rompu les celliers , il a ouvert l'armoire , & de la manière dont son ventre engloutit tout ce qu'il rencontre , il n'y aura bientôt plus rien dans la cuisine.

Nous avons cité ces différens traits avec d'autant plus de soin , qu'ils désignent parfaitement ces flatteurs à gages , ces gourmands de profession , que les Romains nommaient *Parasites* : Plaute les emploie souvent dans ses Pièces , & vraisemblablement le peuple s'amusait de leurs bouffonneries qui produiraient sur nous un effet tout différent.

Cependant Hégion ne connaît point de termes assez forts pour remercier le ciel du bonheur qu'il lui envoie , & il commence le cinquième Acte , accompagné de Philopolème & de Philocrate qui ne lui demande d'autre récompense que la liberté de Tindare. Hégion lui avoue qu'il l'a envoyé aux *carrières* , mais qu'à l'instant même , ses chaînes vont être rompues , & il engage son fils à mener Philocrate dans la maison , tandis qu'il va questionner ce coquin de Stalagme qui lui a volé son autre fils.

H É G I O N.

Viens prendre ton audience , honnête homme !  
homme de probité , s'il en fût jamais : comparais

ici, mon joli esclave, car il est juste que je t'entende sur tes faits justificatifs.

S T A L A G M E.

Que doit-on espérer de moi, qui ne suis qu'un petit membre, membre très-indigne du corps de l'esclavage ? Si vous mentez si grossièrement, vous, Monsieur, qui êtes une personne grave & expérimentée, vous êtes très-persuadé dans votre conscience que je n'eus, que je n'ai & que je n'aurai jamais un grain de bonne-foi. Si vous imaginez que l'âge me convertira, désabusez-vous ; je ne vaudrai jamais rien.

H É G I O N.

Tu vois bien où le fort t'a conduit. Si tu peux faire sur toi un effort assez grand pour parler sincèrement . . . . si tu confesses naïvement la chose, tu ne t'en trouveras pas mal.

S T A L A G M E.

Bagatelle ! Pensez-vous donc que je ne sache pas bien ce que j'ai mérité ?

H É G I O N.

Je n'en doute point : cependant si tu ne peux échapper à toute la punition, tu pourras du moins en éviter une partie.

## S T A L A G M E.

Je gagnerai très-peu de chose , j'en suis sûr : ma dette restera toujours fort grosse ; & quelque diminution que l'on m'accorde , il m'en coûtera encore bien cher. Il sera toujours vrai que je me suis enfui , que je vous ai dérobé un fils & que je l'ai vendu.

H É G I O N.

A qui ?

S T A L A G M E.

Je le donnai pour six *mines* à Théorodomède Polypsien en Elide.

H É G I O N.

Dieux immortels ! ce Théorodomède est justement le père de Philocrate.

Le Vieillard appelle ce dernier, Stalagme le fait souvenir que dans son enfance, son père mit auprès de lui un petit esclave qui n'avait que quatre ans , que d'abord il fut nommé Pregnie , ensuite Tindare , & ce mot éclaircit tout le mystère. Hégion ne fait où il en est ; il recouvre son fils , mais il l'a chargé de chaînes , il l'a condamné aux travaux les plus rudes , comment réparer une faute aussi cruelle ?

Tindare paraît & dit en entrant, que souvent il a vu des tableaux où sont représentées les tortures des damnés , mais qu'il ne croit pas qu'il y ait



dans le Tartare des tourmens qui approchent des peines par lesquelles il a passé dans cet abominable endroit dont il sort. En deux mots , ajoute - t - il , voulez - vous savoir ce que c'est qu'une *carrière* ? C'est un lieu dans lequel on endure toute la lassitude , toute la fatigue , tout l'épuisement dont le corps & les membres sont capables.

Son père s'avance , on lui déclare ce qu'il est , on lui ôte ses fers dont on charge Stalagme , & les Comédiens prient le Public d'applaudir.

On a vu dans le Prologue , que Plaute était fort content de cette Pièce , mais il est à présumer qu'elle fut plus estimée qu'elle ne fit de plaisir : ce qu'il y a de certain , c'est que l'Auteur n'a point donné d'autre Ouvrage de ce genre , & vraisemblablement il y serait revenu , s'il y avait réussi aussi complètement qu'il l'espérait. Le sujet des *Captifs* est intéressant , mais la conduite en est froide , & nos lecteurs connaissent assez le caractère du peuple Romain , pour sentir que ce n'était pas là l'espèce de Spectacle qui lui convenait.

---

### C U R C U L I O N.

**T**HÉRAPONTIGONE soldat Epidaurien , né de Périphane & de Cléobule , trouve chez Cappadoce , une jeune fille nommée *Planésie* & originaire d'E-

pidaure : il conçoit le dessein d'en faire sa maîtresse, l'achète trente *mines*, & obligé de faire un voyage en Carie, il la laisse dans les mains du vendeur : en même-tems, & pour plus grande sûreté, il dépose l'argent entre les mains d'un Banquier, avec ordre de ne le délivrer qu'à celui qui lui apportera une lettre fermée de son cachet dont il lui donne l'empreinte, & il s'éloigne, bien convaincu que personne ne pourra lui enlever l'objet de sa passion.

A peine est-il parti, que le jeune Phédrôme voit Planésie, conçoit de l'amour pour elle & lui en inspire : un homme de l'espèce de Cappadoce n'est pas difficile à séduire, mais pour y parvenir, il faut de l'argent, Phédrôme n'en a point, & il prend le parti d'envoyer en Carie son parasite Curculion qu'il charge d'emprunter à un de ses amis la somme dont il a besoin. Curculion obéit, & désespéré de voir que l'ami de Phédrôme n'est point en état de lui prêter les trente *mines*, il est au moment de reprendre le chemin d'Epidaure, lorsqu'il rencontre Thérapontigone qu'il connaissait depuis long-tems. Ils dînent ensemble, le Parasite l'enyvre, & le voyant endormi, il lui vole son cachet avec lequel il revient près de Phédrôme : on juge bien que celui-ci ne manque pas d'en faire usage, & l'extrait de la Pièce va indiquer la suite des événemens que fait naître la fourberie de Curculion.

## ACTE PREMIER.

PALINURE.

La nuit étant si avancée, où puis-je deviner que vous allez, Monsieur, dans l'équipage où vous voilà ?

PHÉDRÔME.

J'obéis à Vénus & à Cupidon son fils ; je vais où ils me commandent & où l'amour m'invite. Qu'il soit nuit fermante, qu'il soit minuit, qu'il soit l'heure du matin où le voyageur a résolu de partir, il faut aller par-tout où ces grandes Divinités l'ordonnent, quand même ce serait malgré foi. . . . Bon jour, porte si bien fermée ? votre santé a-t-elle toujours été bonne ?

PALINURE.

La fièvre a-t-elle pris congé ? en êtes-vous quitte d'avant-hier ? fûtes-vous hier d'un grand repas ?

PHÉDRÔME.

Je crois, 'ma foi, que tu me tournes en ridicule.

PALINURE.

Mais aussi peut-on s'informer de la santé d'une porte, sans avoir la cervelle à l'envers ?

## P H É D R Ô M E.

Par Hercule ! on ne peut voir une plus jolie porte : elle est pour le secret d'une discrétion admirable : il ne lui échape jamais une parole : quand on l'ouvre , elle se taît , & lorsque la nuit , la belle sort doucement pour venir au-devant de moi , la porte est muette.

## P A L I N U R E.

Ne faites-vous point ici , Monsieur , quelque entreprise indigne de vous & de votre famille ? ne tendez-vous point un piège à quelque honnête fille , ou qui du moins est obligée de l'être ? ... Si vous avez de la prudence , conduisez si sagement vos amours , que le Public ne puisse vous les reprocher , supposé qu'elles viennent à faire de l'éclat. Ayez toujours soin de ne point vous rendre par une note d'infamie , incapable d'être admis en témoignage. La beauté que vous aimez , aimez-la hautement & sans craindre les témoins.

Phédrôme est étonné de la morale de son esclave , & l'instruit que la maison qu'il voit est celle de Cappadoce qui depuis quelques jours est malade dans le temple voisin ( celui d'Esculape ). Il ajoute que cet homme lui demande tantôt trente *mines* , tantôt un grand *talent* pour lui livrer sa maitresse , que jusqu'ici cette maitresse s'est conduite très-honnêtement , qu'il

n'a

n'a d'autre reproche à lui faire que de l'embrasser trop tendrement , & que son dessein est de l'affranchir , mais que n'ayant point trouvé dans Epidaure l'argent qui lui est nécessaire , il a dépêché Curculion en Carie. Palinure lui dit tout ce qu'il pense sur la mauvaise foi de Cappadoce , sur les mœurs des gens de son espèce , & ne conçoit pas une opinion fort avantageuse de celles de Planésie.

Cependant la maison où elle demeure est gardée par une Vieille qui ordinairement couche en dedans contre la porte , & le seul moyen de l'ouvrir , selon Phédrôme , est d'y faire une libation de vin , attendu que cette même Vieille l'aime beaucoup. Paix , ajoute-t-il , cachons la lumière & ne disons rien.

#### LA VIEILLE.

L'odeur admirable d'un vin vieux m'a frappé le nez : la grande envie que j'ai d'en boire tout mon *saoul* m'a fait accourir ici dans l'obscurité. Où est-elle ? où est-elle cette divine liqueur ? elle n'est pas loin de moi : tâtons bien par-tout , je la flaire , je la sens. . . . Ah ! j'ai la main dessus. Ma foi , je la tiens. Bon jour , mon petit cœur , bon jour , mes délices & toute la joie de mon grand Dieu Bachus ! Oh que j'adore ta chère vieillesse ! tous les parfums ne me font rien en comparaison de ta

senteur ; tu me tiens lieu des essences les plus estimées. La fleur de myrrhe , le cinnamome , la rose , le safran , la canelle &c. , non , toutes ces distillations , quelque cas qu'on en fasse , n'approchent point de ton agrément , ni de ta douceur. O vin ! quand je te vois répandu , je souhaiterais me noyer dans ton sein , je ne choisirais point d'autre endroit pour ma sépulture. Mais , cher vin , ce n'est pas là toute mon apostrophe : vous avez causé aujourd'hui un plaisir sensible à mes narines , faites , faites en faveur du gosier ce que vous avez fait pour le nez : je ne vous retarde en rien. Où est-elle cette charmante odeur ! je brûle d'envie de la goûter. Laisse-moi te verser à *glouglou* & long-tems dans ma gorge. Mais cette bonne liqueur s'en est allée par ici , je dois la poursuivre par le même chemin.

Phédrôme l'appelle , elle avance , & l'odeur du vin l'a si fort altérée , qu'elle n'est pas en état de répondre. Prends-donc , lui dit Phédrôme , prends cela , Vieille dont on ne peut trop payer la gentillesse. .... Bon ! ajoute Palinure , entonne promptement ce vin dans le goufre , hâte-toi de le verser dans l'abîme.

Pressé par son valet , le jeune homme confie à cette intrigante le désir qu'il a de s'entretenir avec Planésie , & l'intrigante lui répond qu'il est sûr de la voir à l'instant même , pourvu qu'il se charge de lui

fournir le remède contre la soif. Tu peux y compter, lui réplique Phédrôme. Si tu me tiens parole, au lieu de statue d'or, je t'offrirai une vigne qui servira de monument éternel à la gloire de ton illustre gosier.

Planésie paraît, & les deux amans se tiennent des discours si tendres, si passionnés, qu'ils en font pitié à Palinure : Planésie en est formalisée, l'esclave l'accable de propos injurieux, Phédrôme lui impose silence, & l'on se sépare de part & d'autre, dans la crainte d'être surpris par Cappadoce.

## A C T E I I.

## C A P P A D O C E.

J'ai pris le parti de sortir du temple : je vois bien que Maître Esculape à qui cet édifice est consacré, n'est pas de mes amis, & puisqu'il ne lui plaît pas de me guérir, il faut sans doute qu'on m'ait desservi dans l'esprit de sa Seigneurie, il faut que malgré mon mérite, il n'ait que du mépris pour moi. Mes forces diminuent & mon mal augmente : j'ai déjà la rate toute enflée, & elle me serre comme une ceinture. Tout ce que je crains, c'est que mon corps ne rompe, qu'il ne crève par le milieu.

Phédrôme qui est en scène, se désole de ne

point recevoir de nouvelles de Curculion, Palinure ranime son courage & approche de Cappadoce qu'il reconnaît à son ventre en promontoire, à ses yeux couleur d'herbe fanée, à son teint pâle & livide. O le Chef des scélérats ! lui dit-il, le repaire de tous les crimes ! bon jour. Que fais-tu ? — Je vis. — Oui, pour tes péchés & comme tu le mérites. Un cuisinier qui survient, lui conseille de rentrer dans le temple d'Esculape, il obéit, & à peine est-il parti, que Palinure avertit son Maître qu'il apperçoit le Parasite.

Celui-ci crie qu'on lui fasse place, quel'on se range, qu'on le laisse passer, en un mot, c'est à peu de chose près, l'entrée de celui des *Captifs*, quand il vient annoncer à Phlégion le retour de son fils.

Phédrôme l'aborde avec empressement, & brûle d'être instruit du succès de son voyage, mais manger & boire sont les deux premiers objets dont le Parasite veut s'occuper, & Phédrôme ne le décide à parler, qu'après lui avoir donné sa parole qu'il est attendu par le repas le plus somptueux. Il n'a point apporté les trente *mines*, & l'amant se croit perdu, mais bientôt son Envoyé le tire d'inquiétude en lui racontant qu'il s'est emparé du cachet, & ils s'éloignent tous les deux, l'un pour se mettre à table, l'autre pour composer une lettre avec laquelle il fera facile de tromper le Banquier de Thérapontigone.



## ACTE III.

Ce Banquier s'appelle Licon, il vient d'examiner ses comptes, il a vu ce qu'il a, ainsi que ce qu'il doit, il se trouve très-riche s'il ne paie ses dettes, & ce parti-là lui paraît le plus sage. Curculion arrive, il a le ventre plein, & le succès de sa négociation est assuré. Licon l'aborde, & après quelques plaisanteries de part & d'autre, Curculion est instruit que c'est le Banquier même auquel il a affaire. Enchanté de cette rencontre, il s'annonce comme venant de la part du soldat Thérapontigone Platagidore dont il est l'affranchi, & remet à sa dupe une lettre scellée du cachet qu'il connaît parfaitement. C'est Phédrôme qui a composé cette lettre, & l'on imagine bien qu'il y mande à Licon de remettre les trente *mines* à Cappadoce, à condition qu'il lui livrera Planésie.

Si Thérapontigone n'est pas venu lui-même, ajoute le Parasite, en voici la raison. Il y a trois ou quatre jours que nous sommes arrivés des Indes en Carie, & mon maître y est occupé à l'exécution d'un dessein digne de sa grandeur d'ame. Il a fait fondre une statue d'or massif, d'or pur, du meilleur or, enfin de l'or de Philippe; cette statue aura sept pieds de hauteur, & il donne ce présent à la Ville, pour y être le monument éternel de ses exploits.

L I C O N.

Quels sont donc ces exploits ! il n'en est pas venu un seul à mes oreilles.

C U R C U L I O N.

Ouvre - les donc bien. Je vais te les apprendre , ces prouesses merveilleuses , ces prodiges de valeur. Tu sauras que mon maître a subjugué les Perses , les Paphlagoniens , les Synopées , les Arabes , les Cares , les Crétois , les Girens , la Centaunomie , la Classe Unomammie , la Libie , la Pérédie , la Perbibésie , toute la côte de la Contarobromie , c'est - à - dire la moitié de la terre & de toutes les nations : mais ce qui est admirable & même inouï , c'est que ce foudre de guerre a fait toutes ces conquêtes en vingt jours , & sans autre secours que celui de son bras.

L I C O N.

Tarare ?

C U R C U L I O N.

Me fais - tu l'affront de ne pas me croire ? J'oubliais la Rhodie , la Licie &c. ....

L I C O N.

Tiens , prends garde à ce que je vais te dire. .... Quand tous ces peuples biffares , barbares , biffornus , que tu viens de nommer , seraient enfermés dans une cage , comme des poulets , je ne crois

pas, non ma foi, je ne crois pas qu'on pût investir cette grande cage-là dans une année. Oh, je vois bien à-présent que tu appartiens au soldat : tu ne dis pas moins de sottises, tu n'es pas moins *hableur* que lui.

Licon ne fait donc pas la moindre difficulté de compter l'argent, & il l'annonce à Cappadoce qui se trouve là. Celui-ci prétend qu'il a juré de remettre la jeune esclave à Phédrôme, & ne fait comment il doit faire. Comment ? lui répond Licon. Pour un Marchand de ton honnête négoce, te voilà bien scrupuleux. Un parjure t'arête-t-il, gros sot, quand il s'agit de recevoir ? Cappadoce trouve cet avis excellent, & dit à Curculion de le suivre.

## A C T E I V.

## C U R C U L I O N.

Marchez devant, le voulez-vous bien, la belle ? Je n'ai point de secret pour garder ce qui va derrière moi. Mais mon maître disait que l'or, les habits, les nipes, enfin que tout ce qui était à la jeune esclave, devait appartenir à son acheteur.

## C A P P A D O C E.

Qui te dit le contraire ?

## C U R C U L I O N.

Le meilleur est toujours de représenter les choses.

## L I C O N.

Qu'il te souviennne de ce que tu m'as promis. Si par hafard il furvient quelqu'un qui réclame cette fille comme libre , tu t'es engagé à me rendre les trente *mines*.

## C A P P A D O C E.

Je m'en fouviendrai , & pour plus grande affurance , je vous réitère ici le même engagement.

Curculion s'égaie enfuite aux dépens de Cappadoce & de Licon qui , comme fes confrères les ufuriers , viole , à la moindre occafion , les loix que le peuple a faites pour contenir l'infatiable avidité des marchands d'argent. Ces loix , dit - il , font à votre égard comme l'eau : quand elles fortent du fouverain tribunal , quand elles bouillent encore , vous n'oferiez y toucher , mais le tems les a - t - il rendues tièdes ? Vous y portez hardiment la main , vous ne craignez pas de les enfreindre.

Licon recommande à Curculion d'avoir grand foin de Planéfie , Curculion le lui promet , & Cappadoce preffe le Banquier de lui remettre fans délai les dix *mines* qui lui reviennent encore.

Parbleu , ajoute - t - il , & lorsque les autres font partis , puisque j'ai eu une bonne fortune , le ciel en profitera : je veux entrer dans le Temple , & régaler Efculape d'un friand facrifice ; peut - être

à la fin regagnerai-je ses bonnes grâces : pour vous faire confidence de mon gain , j'ai acheté Planésie dix *mines* , & oncques depuis je n'ai revu le Marchand qui me l'a vendue. Je crois qu'il est descendu dans cette basse & sombre région où vont tous les hommes , mais dont pas un ne revient : *bien lui soit* , j'ai de l'argent. Qu'on prêche ce qu'on voudra de la bonté Divine , la meilleure & la plus solide faveur que l'on puisse en obtenir , c'est la richesse. J'en ai , & il s'agit à présent d'être dévot , d'aller sacrifier.

Il sort , & Licon arrive suivi de Thérapontigone qui se sent furieux , transporté comme il a coutume de l'être quand il brûle , sacage , ruine , renverse les villes : il veut avoir ses trente *mines* , ou par la mort , le Banquier ne lui échapera pas. Celui-ci l'instruit qu'il les a remises à son affranchi , que la lettre qu'il lui a présentée , était fermée de son propre cachet , & qu'il est en état de la lui faire voir. Ainsi , lui dit-il , je ne vous dois plus rien , Seigneur guerrier , adieu , portez-vous bien.

THÉRAPONTIGONE.

Que je me porte bien , misérable !

L I C O N ( *s'en allant.* )

Hé bien ! si c'est votre bon plaisir d'être malade , soyez-le , j'y consens , quand vous devriez l'être un siècle.

A quel Dieu me vouerai-je à présent ? quel parti prendrai-je ? Jamais on ne vit une chute plus pesante que la mienne : moi qui ai vaincu les Rois, & qui les ai soumis à ma puissance ! A quoi me sert ma gloire héroïque, si un faquin se moque de moi impunément ?

Cappadoce se présente, le Soldat toujours furieux lui demande son esclave ; & sur la réponse que cet homme lui fait qu'il ne l'a plus, qu'il ne craint ni ses grands mots, ni ses menaces, il s'adresse à sa chère gloire qui va être ternie, s'il ne se venge de cet insolent. . . . Prends garde, dit-il, au serment que je vais faire, il est des plus terribles. Je veux que mon bras, mon épée & mon bouclier m'abandonnent dans la bataille la plus sanglante, la plus meurtrière qui fut jamais, si en cas que l'on ne me rende point la fille, je ne te hache si menu, que les fourmis même pourront emporter les parties de ton corps divisé en atômes.

## C A P P A D O C E.

Et moi, je souhaite que mes pincettes, mon peigne, mon miroir, mon poinçon à friser, mes ciseaux &c. , je souhaite, dis-je, que tout cela me soit aussi favorable, qu'il est vrai que je ne me soucie non plus de tes fanfaronades, que de mon esclave.

Thérapontigone devine que la fourberie n'a pu être conduite que par Curculion qui lui a volé son cachet, il ne fait où le découvrir, & Cappadoce l'envoie à la halle au pain où il trouvera cinq cens Parasites, au lieu d'un.

## THÉRAPONTIGONE.

La peste te crève ! que tous les maux de la terre & des enfers puissent fondre sur toi ! à quoi me résoudre ? Dois-je rester ici ? dois-je m'en aller ? est-il possible, qu'un homme d'esprit comme moi, qu'un guerrier qui fait trembler tout l'Univers, se soit laissé duper si grossièrement !

## ACTE V.

## CURCULION.

J'ai oui dire qu'un Poète soutient dans une Tragédie, que deux femmes sont plus méchantes qu'une : ce Poète-là n'était pas sot, & je trouve sa remarque aussi vraie qu'elle est sensée. Cependant, j'avance une thèse toute opposée. C'est que toutes les femmes ensemble sont moins mauvaises que la jeune maitresse de Phédrôme : oui, je puis assurer n'avoir jamais vu une plus malicieuse femelle. Quand la bonne pièce s'est apperçue que j'avais cette bague, ( elle renfermait la pierre sur laquelle le cachet était empreint ) elle commence à me demander

où je l'ai prise , & furieuse de ce que je ne veux pas la lui donner , elle se jette sur ma main comme une lionne. Je vous jure que j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes , & à m'enfuir.

Elle paraît & supplie son cher Phédrôme d'ordonner au Parasite de rendre cet anneau qu'elle est sûre d'avoir vu au doigt de son père. Curculion proteste qu'il le tient de sa tante : tu dis des sottises , répond Planésie ; c'est mon métier , réplique Curculion , & vous n'aurez pas la bague. Thérapontigone avance , & prétend que le Parasite doit lui rendre à l'instant l'argent ou la fille , mais Phédrôme prend la parole , & menace le soldat de le citer devant le Juge qui le guérira de l'envie d'acheter une autre fois comme esclave , une fille qui est née libre. Après quelques invectives de part & d'autre , après un soufflet donné à Curculion par Thérapontigone , on en vient aux éclaircissemens , & il se trouve que Planésie est sœur du soldat qui l'accorde en mariage à Phédrôme. Mais avant de le conclure , on se rappelle l'engagement que Cappadoce a contracté , & il s'agit de lui faire restituer les trente *mines* qu'il a reçues. Il est fort éloigné d'en avoir envie , & la condition qui lui paraît la meilleure , c'est que tout l'argent lui restera.



## THÉRAPONTIGONE.

Qu'as-tu stipulé ? qu'as-tu promis ?

CAPPADOCE.

Comment promis ! par où ?

PHÉDRÔME.

Par où ? la demande est rare : tu fais que ce n'est ni par écrit , ni par commission , c'est donc par la langue.

CAPPADOCE.

Ha ! ha ! c'est par-là que je suis attaché , mais ; ne vous en déplaît , si j'ai bien pu employer ce diable d'instrument pour promettre , je puis bien l'employer aussi pour me dédire. Mère nature ne m'a pas donné une langue pour me ruiner , ce n'a jamais été son intention.

Thérapontigone le menace de le traduire en Justice , de l'étrangler s'il résiste , mais Cappadoce n'aime point à avoir le cou trop ferré , parce que cela pourrait boucher le passage du ventre , & pressé par Phédrôme , il rend la somme qu'on lui demande. Rien , après cela , ne s'oppose plus à la célébration des noces qui vont se faire le soir même , & le soldat réclame les applaudissemens des spectateurs qu'il remercie de l'attention avec laquelle ils ont écouté la pièce.

Elle est pleine de jeu & d'esprit, mais l'intrigue en ferait absolument déplacée sur notre Théâtre où l'on ne souffrirait ni le caractère de Cappadoce, ni même celui de Planésie qui, malgré sa prétendue chasteté, fait à son amant des avances dignes de l'école dans laquelle on l'a élevée.

---

### C A S I N E.

„ **S**OYEZ les bien venus, Messieurs, les bien assemblés, les bien regardans, & les bien écoutans. Je vous salue très-humblement, illustres spectateurs, aimables partisans de la probité, vous tous qui révérez extraordinairement la Déesse *Foi*, & qui êtes en grande considération auprès de cette bonne Divinité, encore un coup, Messieurs, je vous salue.

Si en vous louant j'ai dit la vérité, je vous prie de m'applaudir dès-à-présent, afin que je sache si vous me rendez justice, ou du moins si j'ai le bonheur de vous agréer. J'entre dans mon sujet par une comparaison qui n'est pas triviale. Vous préférez le vin vieux au vin nouveau, n'est-il pas vrai? vous faites sagement, & en cela vous marquez la justesse de votre discernement. Ainsi en est-il de ceux qui dédaignent les nouvelles Comédies pour courir aux anciennes. La première fois que celle-ci

parut, elle triompha de toutes les autres : cependant on peut dire qu'en ce tems-là vivaient d'excellens Poètes, des Poètes de la haute volée, qui tous sont partis pour le lieu commun, c'est-à-dire pour l'autre monde. Ces Poètes, quoiqu'absens pour jamais, ne laissent pas de faire du bien aux nôtres.

Sur cela, Messieurs, je veux vous prier instamment de favoriser notre troupe. Tant que le spectacle durera, ne vous inquiétez ni de vos dettes, ni de la poursuite importune de vos créanciers. On joue aujourd'hui, & les usuriers qui, comme les autres, prendront part au divertissement public, ne songeront point à tourmenter les débiteurs. Les usuriers sont comme des Alcions qui promettent le calme à la grande place. Raisonnables pendant les jeux, ils ne vendent & ne demandent d'argent à personne.

Ainsi donc prenez la peine de m'écouter, & je vais vous rendre compte de cette Comédie. Les Grecs la nomment *Clerumenoé*, mot qui signifie les *cireurs au sort*. Diphile en fut l'inventeur & la composa en Grec : dans la suite du tems, Plaute la refondit & lui donna le titre de *Casine*.

Ici demeure un vieux mari nommé Stalidon, & dont le fils loge avec lui dans la maison que vous voyez. Ce fils a un esclave dont il dispose, & cet esclave est malade au lit : voulez-vous que je vous

parle naïvement ? c'est un paresseux qui aime à dormir , & je crois qu'il dormira si long-tems que vous ne le verrez pas.

Or , au sujet de ce grand dormeur , il faut que je vous conte une aventure assez curieuse. Un jour qu'il avait apparemment *la puce à l'oreille* , il y a seize ans au moins dont je vous parle , n'allez pas prendre le passé pour le présent. Un jour donc , notre esclave se lève avec l'aurore. Le premier objet qui lui frappe les yeux , savoir s'il était sorti , ou s'il regardait par la fenêtre , c'est ce que je ne fais point : toujours est-il vrai qu'il vit qu'on exposait un enfant , qu'on abandonnait sa vie au hasard : vous noterez que c'était une fille , & ordinairement Meilleurs nos pères n'acceptent pas volontiers cette marchandise de notre mère nature. Tant y a que l'esclave , touché de compassion , court vers la femme exposante. Il la prie de vouloir bien lui donner cette pauvre petite créature : la femme se fait prier , il presse & obtient sa demande.

Chargé de ce léger fardeau , il va droit au logis ; il fait présent à sa Dame de son joli butin , la supplie d'avoir soin de cette enfant , & de lui donner une bonne éducation. La maitresse agréée le don , & depuis ce tems-là , elle s'est attachée à cette fille comme si elle avait été la sienne propre.

Cette belle & heureuse avanturière ayant atteint l'âge de plaire & de conquérir les cœurs , qu'arrive-t-il ?

t-il ? Stalinon s'y laisse prendre , & nonobstant la glace de sa vieillesse , il en devient éperduement amoureux. A plus forte raison , Euthynique son fils se trouve-t-il sensible ? il est le rival de son père. Ces deux amans arment pour cette guerre amoureuse : ils préparent des machines pour emporter le fort , mais ils attaquent la même place sans connaître leur rivalité.

Le vieillard a eu la ruse d'aposter son métayer pour demander la fille en mariage , & cela sous une clause secrète , c'est que si le fermier réussit , le vieillard passera la première nuit avec la mariée. De son côté , le fils engage son écuyer à se présenter aussi pour épouser la belle , bien assuré que si ce mariage se fait , il jouira de sa maîtresse.

Cléostrate qui a *le nez bon* , a senti l'amour de son vieux , & sur cela elle se déclare en faveur de son fils. Stalinon voyant qu'ils poursuivent tous les deux le même gibier , prévoit que ce sera un grand obstacle à sa passion : mais de quoi s'avise-t-il ? de faire partir son fils pour un long voyage , & la mère ne s'attache que plus fortement à le servir malgré son absence. Ce jeune homme ne reviendra pas aujourd'hui , je vous en avertis , ainsi ne vous attendez point à le voir paraître dans notre Comédie : Plaute le lui a défendu , & crainte de désobéissance , ce Poète a fait rompre le pont qui est sur le chemin d'Euthynique.

Je m'imagine entendre bien des gens murmurer dans l'assemblée : par Hercule ! s'écrient-ils tout bas , par Hercule ! quelle innovation nous apportet-on ici ? quoi ! un mariage légitime entre deux esclaves ? cela se pratique-t-il chez aucune Nation ? Digérez votre scrupule , Messieurs , calmez-vous. Je vous apprends , moi , si jusqu'ici vous l'avez ignoré ; oui je vous apprends que les Grecs , les Carthaginois & nos voisins habitans de la Pouille , ont cette coutume & cet usage. On s'applique même plus dans ce pays-là aux mariages des esclaves , qu'à ceux des personnes libres. Je suis prêt à gager contre qui voudra que la chose est comme je la dis , mais à deux conditions : l'une que l'on mettra les enjeux dans un pot de vin doux & miélé , l'autre que ma cause fera jugée par un Grec , par un Carthaginois , ou par un habitant de la Pouille. Hé bien , Messieurs , que dites-vous ? personne ne remue , pas un ne veut tauper à la gageure. J'en pénètre la raison , c'est que quique ce soit n'a soif : ne suis-je pas au fait ?

Je reviens à cette fille exposée que deux esclaves ont le même empressement , la même ardeur d'épouser : vous la verrez à la fin , chaste , libre & d'une honnête famille d'Athènes. Ne craignez donc point , zélateurs de la continence & de la virginité : sur ma parole , la belle Casine fera toujours sage , & ne fera rien contre son honneur : mais après la

Comédie , si quelqu'un est assez généreux pour donner une dot à cette enfant , elle trouvera bientôt un parti , à ce que j'imagine , elle n'attendra point après les *Augures*.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire : je vous souhaite , Messieurs , une santé inaltérable. Continuez à gouverner sagement la République , & à triompher de vos ennemis avec une vraie valeur , comme vous avez fait jusqu'à présent «.

Nous avons dit qu'autrefois on n'entreprenait rien d'important sans l'avis des *Augures* , & quand ceux des mariages ne subsistèrent plus , ils eurent pour successeurs , les *Intriguans* , les *Pronuba* , les *Paranymphes* qui suivaient les époux dans la cérémonie des nœces , & qui faisaient des vœux pour la prospérité des deux époux.

Le prologue précédent , débité par un des Acteurs , a été fait , comme on le voit , après la mort de Plaute , & selon son usage , on y annonce , non-seulement le fond du sujet , mais une partie de l'intrigue sur laquelle nous allons jeter un coup-d'œil. Notre extrait en développera les situations & les incidens.

## ACTE PREMIER.

Il ne renferme qu'une scène dans laquelle Olympion se plaint vivement à Chalin de l'obf,

tination qu'il met à épier toutes ses démarches :  
 Celui-ci lui répond que c'est un parti pris , &  
 que sa présence lui plaît au point qu'il l'accom-  
 pagnerait jusques à la potence , si l'envie lui pre-  
 nait d'aller se faire pendre. D'après cela, dit-il, tu  
 peux juger du reste , & voir si je suis homme à  
 souffrir que tu m'enlèves Casine. . . . . Misérable  
 teneur de charrue , c'est bien à toi de venir tran-  
 cher ici de l'homme important. Retourne à ton  
 vilain métier de payfan , auquel seul on t'a jugé  
 propre. . . . . Ame de bœue & d'ordure ! toi qu'on  
 a retiré d'un fond de fumier. . . . . Mais fais-tu ce que  
 je te ferai ? Premièrement tu porteras le flambeau  
 devant la nouvelle mariée. Ensuite , je m'y prendrai  
 de manière que tu feras la fable , le jouet , le mépris ,  
 l'opprobre de chacun. Enfin , quand tu viendras à  
 la métairie , on te donnera une cruche , une voie ,  
 une fontaine , une chaudière & huit tonneaux : si  
 cela n'est toujours plein , je te déchirerai à coups  
 de fouet. Je te rendrai voûté , courbé , bossu à force  
 de puiser de l'eau , en sorte qu'en cas de besoin ,  
 tu pourrais servir de croupière de cheval. De  
 plus , si tu n'es pas content de manger ce qu'il y a  
 de plus mauvais , je te ferai faire un jeûne si jeûne ,  
 que je t'affamerai. Enfin , quand je te verrai épuisé ,  
 je te ferai coucher selon ton mérite.

Moi , lui réplique Olympion , je te ferai en-  
 fermer dans une espèce de cage d'où tu pourras



entendre tout ce que ma petite femme me dira quand je la caresserai. Oui , tu auras le plaisir d'écouter : mon cher cœur , mon cher Olympion , ma vie , ma douce moëlle , ma joie ! laisse-moi baiser tes yeux , ma volupté ! permets-moi de t'aimer , ô toi qui me donnes tant de plaisir , mon moineau , mon pigeon , mon joli lièvre ! Pendant que l'on me contera toutes ces fleurettes , tu seras comme un rat dans une muraille. Maintenant , afin que tu ne puisses pas me répondre , j'entre au logis ; tes sottises me fatiguent..... Tu as beau faire , je ne te quitte point , & par Pollux , tu ne feras rien que je n'y sois.

La manière dont les esclaves se traitent les uns & les autres , fait bien voir le mépris dans lequel ils étaient parmi les Romains , & si effectivement ils avaient tous les vices de ceux que Plaute nous représente , on ne doit pas s'étonner de la rigueur avec laquelle on avait coutume de les châtier. D'ailleurs , il est bien rare que des gens qui par état , sont condamnés à l'infamie , ne se livrent pas à tous les excès que la passion leur inspire , & souvent ils s'y abandonnent moins par inclination , que pour se venger de ceux qui les dominent. L'esprit d'égalité règne dans tous les hommes , ils en perdent le désir tant qu'on ne leur fait pas sentir l'empire que l'on a sur eux , mais

il se réveille avec force , quand cet empire est dur & révoltant.

## A C T E I I.

Ferme bien l'armoire , la cave & tout le reste ; dit Cléostrat à Pardalisque sa servante , rapporte-moi les clefs. Je vais ici proche chez ma voisine : si mon mari a besoin de moi , on n'aura qu'à venir me chercher. — Mais le vieillard a dit qu'on lui fasse son dîner. — Paix , tais-toi , & t'en va. Je ne fais , ni ne ferai rien cuire , rien apprêter pour lui. C'est assurément un digne père. Pour se divertir & pour contenter son amour , ce beau monsieur s'oppose à moi & à son fils , il nous chagrine tous les deux. Le scélérat qu'il est , je le punirai de sa nouvelle passion par la faim , par la soif , par les injures , & par toutes sortes de mauvais traitemens. Par Pollux , je le poursuivrai , je le tourmenterai si cruellement de paroles & d'effets , que je lui ferai maudire sa *chienn*e de vie. Cette proie , ce butin de tartare , ce machineur de crimes ! . . . Pour me consoler un peu , car je ne me possède pas , tant j'ai de colère & de chagrin , je veux faire part de ma mauvaise fortune à mes voisines , je vais me plaindre auprès d'elles. Mais j'entends la porte. Voilà Myrrine qui sort , j'ai assurément fort mal pris mon tems.

Cléostrate va au-devant d'elle , & lui raconte une partie des ses chagrins , mais le premier sentiment de Myrrine , c'est que sa voisine a tort de trouver mauvais que son mari aille faire l'amour en ville , s'il ne la laisse manquer de rien à la maison ; qu'elle peut finir par l'impatienter & s'attirer ce mot terrible , *sortez*. ( C'est celui que l'on employait dans la formule du divorce dont nous avons parlé dans la *première Partie de ce Volume : I foras , mulier* .

Cléostrate n'entend cette morale qu'avec peine & veut continuer l'entretien qu'elle a commencé , mais elle apperçoit son mari , & dans la crainte d'en être entendue , elle s'éloigne avec Myrrine.

Oui , dit Stalinon , l'amour est à mon sens ce qu'il y a de plus doux dans la vie , & tous les autres plaisirs n'approchent pas de celui-là. Qu'on me cite une volupté aussi piquante , aussi agréable que celle d'avoir le cœur épris d'un bel objet ! Je ne saurais assez admirer la bêtise de nos cuisiniers : ils sont si embarrassés à bien assaisonner un mets ; il leur faut tant & tant d'ingrédiens pour faire une bonne sauce. Qu'ils viennent à mon école , je leur donnerai un secret merveilleux. Mes enfans , voulez-vous inmanquablement faire trouver délicieux tout ce que vous apprêterez ? vous n'avez qu'à mettre dans chaque plat une dose , une pincée d'amour : on trouvera votre manger comme de

l'ambrosie ; il n'y aura pas un friand qui ne s'en *lèche les doigts*. . . . . Sans le miel de la tendresse , tout est fade , insipide , dégoûtant. L'amour change le fiel & l'amertume en sucre & en confiture. Êtes-vous triste , chagrin , mélancolique ? aimez ; dès-lors la joie chassera de votre ame ces passions sombres , noires , incommodes à vous & aux autres ; c'est ce que je connais plus chez moi par expérience que par ouï-dire. Depuis que j'adore la belle *Cassine* , je me sens tout métamorphosé. Je suis plus gai , plus dispos , je me mène beaucoup mieux , beaucoup plus proprement qu'auparavant. Voyez si je ne suis pas magnifique ? on ne voit plus que moi dans les boutiques des Parfumeurs , & quand j'y trouve une essence excellemment odoriférante , ou quelque onguent d'une odeur embaumante , Dieu fait si je m'en frotte par-tout , dans la seule vue de plaire à ma *Charmante*. Je commence à m'apercevoir que je ne lui suis pas indifférent. Mais avec tout ce plaisir-là , j'ai une épine qui me pique le cœur , un *rabat joie* qui me fait enrager , c'est la vie de ma femme. Ah ! si elle voulait mettre la terre entre nous deux ! s'il lui prenait envie de goûter de la mort ! je n'épargnerais rien pour son enterrement. La voici debout avec une mine sombre qui ne me présage rien de bon. C'est une méchante cervelle ! mais je veux l'aborder comme si sa tête était bien timbrée. . . . . Ma chère moitié !

doux objet de mes vœux ! que fais-tu là toute seule ? qu'as-tu , ma mignonne ! tu me parais toute triste.

Cléopâtre lui défend de l'aborder , sur-tout de la toucher ; il insiste , & sa femme s'apercevant qu'il est parfumé , compare sa figure à un crâne décrépit , à une tête couverte de la neige du cimetière , en un mot , elle dit qu'elle croit voir la mort qui marche bien poudrée , bien essenciée. Stalino s'excuse mal-adroitement , mais quelque chose qu'on lui dise , il ne veut point céder Casine au protégé de son fils à qui la mère prétend que l'on doit cette petite satisfaction-là. Ce fils , ajoute le bon homme , est-il plus fils unique pour moi , que je suis père unique pour lui ? Suivant toutes les règles de la nature , du bon sens & de l'usage , c'est à Euthimie à suivre ma volonté , non à moi de suivre la sienne.

Cependant il s'aperçoit que sa femme se doute de son projet , & pour ne point trop l'irriter , il lui propose d'engager Chalin à se désister en faveur d'Olympion , des prétentions qu'il a sur Casine. Cléopâtre y consent & se retire : Chalin arrive , mais le Vieillard a beau faire , il ne réussit pas , & tout ce qu'il peut obtenir de Chalin , c'est de le résoudre à tirer sa maîtresse au fort. L'obstination de l'esclave désespère Stalino , & si le Destin ne lui est pas favorable , il est résolu de se tuer. Olympion entre

furieux de la menace que Cléostratè vient de lui faire de ne jamais l'affranchir , s'il continue à poursuivre Casine , mais il jure qu'il aura sa liberté malgré elle , que rien dans le monde ne le fera renoncer à celle qu'il aime , & qu'il n'est nullement content du sot amour dont brûle son Maître. J'ai mes raisons particulières , lui dit-il , & franchement il n'y a déjà que trop de bois dans notre village. Ce n'est pourtant pas la paire de cornes qui me fait le plus de peine , le ciel m'a donné assez de cœur pour la porter en brave homme , mais ce qui me tourmente le plus , c'est que cette *Casinerie-là* m'attire ici une furieuse persécution : la maîtresse , le jeune maître , les domestiques , tout est déchaîné contre moi , &c.

Stalinon le rassure , l'instruit du projet qu'il vient de concerter avec sa femme , & l'exhorte à prendre confiance dans la bonté des Dieux qui sûrement lui seront favorables. Pauvre ressource ! répond l'esclave. C'est bien fait de compter sur la protection divine : presque tous les hommes en sont logés-là. Cependant on y voit bien des gens attrapés & qui perdent leurs prières , leurs vœux , leurs sacrifices , leurs offrandes avec leur attente.

Chalin se présente avec l'urne & les forts : les deux esclaves se disent mutuellement beaucoup d'injures , Casine écheoit à Olympion , le Vieillard enchanté charge sa femme de s'occuper des apprêts

du mariage , elle lui promet d'obéir , mais en protestant à part qu'elle saura bien l'empêcher de venir à bout de son projet , & les deux époux se quittent , l'un dans l'espérance de jouir de sa maîtresse , l'autre dans la résolution de s'y opposer de tout son pouvoir.

Chalin ferait assez tenté d'aller se pendre , & il regarde cette opération comme très-facile , mais il fait quelques réflexions qui doivent l'en empêcher. C'est que son gosier se fermera , c'est que cela n'engagera pas le sort à réparer le mauvais tour qu'il lui a joué , c'est que le métayer n'en fera pas moins l'époux de Casine , c'est que le Vieillard suivra également ses projets amoureux , c'est que la corde lui coûtera de l'argent , & qu'enfin sa pendaison n'opérera autre chose que d'augmenter la joie de ses ennemis. D'ailleurs il se regarde comme déjà mort après l'accident qui lui arrive. Cependant le désir de la vengeance le réveille , & à l'arrivée de son vieux Maître avec Olympion , il se met en embuscade pour écouter.

Stalinon donne ses ordres à l'esclave heureux auquel il commande de préparer le festin le plus magnifique , mais ce qui l'occupe le plus , c'est la félicité dont il va jouir. Oh ! combien , dit-il , combien de millions de baisers , tous allumés , tous ardents , je vais prodiguer à ma belle Casine ! que je vais me faire bien-aise , me donner de bon-

tems avec cette adorable mignonne ! La piquure la plus vive de mon plaisir , c'est de tromper ma femme ; je suis plus fin , j'en fais plus long qu'elle.... O flambeau de l'univers , Phœbus à perruque dorée , soleil ! hâte ta course , donne quelques coups de fouet de plus à tes divins chevaux , enfin couche-toi , je te prie , de meilleure heure , pour avancer l'instant de mes plaisirs. Olympion l'exhorte à se modérer , & lui représente qu'il ne croit pas qu'il lui soit possible d'accomplir son dessein dans la journée , mais Stalinon lui répond qu'il est convenu avec sa femme qu'elle prierait le voisin & la voisine d'être de la noce , qu'il aurait leur maison , & que c'était une chose arrêtée avec le mari qu'il va retrouver pour le faire ressouvenir de sa promesse , tandis qu'Olympion à qui il a donné sa bourse , achètera au marché tout ce qu'il faut pour le repas.

Non , s'écrie Chalin qui n'a pas perdu un mot de tout ce qu'il a entendu , quand on m'offrirait aujourd'hui trois libertés au lieu d'une , on ne viendrait pas à bout de me détourner du dessein de les faire damner , & j'enverrais plutôt les trois libertés au diable. Je vole sur-le-champ déclarer tout à Madame. Je tiens mes deux ennemis , je les prends sur le fait. Si notre maitresse veut faire aujourd'hui son devoir , si elle seconde mes bonnes intentions , notre procès est gagné. Vous verrez des gens ter-



riblement déconcertés : c'est un jour de triomphe pour notre parti..... Adieu , Messieurs , jusqu'au revoir , je vais faire la cuisine à ma fantaisie : le mets qu'un cuisinier croira bien assaisonné , je le *déassaisonnerai* pour l'apprêter à mon goût ; ainsi on s'imaginera que le repas avancera beaucoup , & il n'en fera rien..... Tout ce jargon signifie que j'entre là-dedans pour y mettre tout en désordre.

## A C T E   I I I.

Stalinon arrive avec son voisin Alcésime qu'il dispense des morales qu'il pourrait avoir la fantaisie de lui faire sur l'amour dont il brûle à son âge , & qu'il engage à ne s'occuper d'autre chose que du soin de le servir , de lui tenir parole , en un mot , de lui laisser sa maison libre. Alcésime y consent , mais à condition que le bon homme se chargera de la nourriture de tous ses esclaves mâles & femelles qu'il enverra chez lui. Stalinon accepte & se retire au moment où paraît Cléostratè qui , instruite par Chalin , fait tout le contraire de ce que son mari lui a recommandé , & dit en propres termes au voisin qu'elle n'a besoin ni de lui , ni de sa femme.

Alcésime est désespéré de s'être chargé la conscience d'un crime dont Stalinon ne retirera aucun fruit , & quitte Cléostratè qui est enchantée de ce

qu'elle vient de faire. Son Vieillard se présente , elle le flatte , le caresse , lui annonce qu'elle ne fait par quel caprice le voisin lui a signifié qu'il ne viendrait pas au mariage , & rentre chez elle dans le dessein de ne rien épargner pour mortifier son joli *Cupidon*. Alcésime revient , la tromperie de Cléostrate se découvre , & l'obligeant voisin va ordonner à sa femme de se rendre chez Stalinon. Celui-ci entend du bruit dans sa maison , & Pardalisque en sort en criant à sa maîtresse : Prenez garde , retirez - vous , de peur que dans sa rage elle ne vous perce , elle ne vous porte le coup mortel. Pourquoi ne se jette-t-on pas sur l'épée qu'elle tient ? ne voit-on pas que cette malheureuse fille a l'esprit aliéné ?

Stalinon effrayé interroge la servante qui , après avoir exercé long-tems sa patience , finit par lui faire croire que Casine s'est emparée de deux épées , qu'elle court après tout le monde & qu'elle menace de les passer au travers du corps de celui qui sera assez hardi pour l'épouser , pour entreprendre de passer la nuit avec elle. Stalinon désolé parle de son amour , du mariage d'Olympion , s'égaré , dit ce qu'il ne voudrait pas dire , tremble pour sa vie & conjure Pardalisque de faire tous ses efforts pour apaiser Casine avant qu'il rentre chez lui. Elle obéit , & Olympion reparaît : il s'est enivré au marché , il débite une foule d'impertinences à son

Maître qui oublie ce qu'il vient d'apprendre pour songer au festin auquel il se promet de faire honneur, enfin il instruit son esclave de l'accident de Casine vers laquelle ils se rendent tous les deux, mais avec autant de frayeur l'un que l'autre.

## ACTE IV.

## PARDALISQUE.

Non, je ne crois pas que ni les jeux *Néméens*, ni *Olympiens*, puissent être aussi divertissans que la Comédie qui se donne chez nous aux dépens du Vieux & de son Métayer. Toute la maison est en mouvement. Notre Vieillard crie à plein-gosier après les cuisiniers. Que ne faites-vous donc vite, canaille, leur dit-il ? que ne vous hâtez-vous de servir ? il y a une heure que tout devrait être cuit & assaisonné. Quant au beau garçon de Métayer, il va & vient avec sa couronne, sa robe blanche & ses autres parures nuptiales. Les deux Dames machinistes se sont enfermées dans une chambre, & vous ne devineriez jamais à quoi elles s'occupent. A métamorphoser Chalin en jeune fille, pour le mettre à la place de Casine. Mais elles se comportent si finiment, que les deux soupirans ne se défient de rien.

Ce qu'il y a de meilleur, c'est que les cuisiniers qui sont gagnés, ne sont pas les moins bons Acteurs

de la farce : ils renversent les chaudrons , ils laissent tomber les plats , ils jettent de l'eau sur le feu , enfin ils font tout ce qu'ils faut pour épuiser la patience du bon homme & pour le faire mourir de faim. Cléostrate & Mirrine seront ravies d'obliger le vieux à sortir le *ventre vuide*. . . . . Mais on ouvre la porte.

C'est Stalinon qui sort & qui prend le parti de ne manger qu'à la métairie où il accompagnera les nouveaux mariés. Ainsi , Mesdames , ajoute-t-il , faites bonne-chère , divertissez-vous bien , que rien ne manque à votre joie. Toute la grace que je te demande , ma petite femme , c'est que tu venilles bien hâter notre départ , afin que nous puissions arriver de jour. Après cela , il renvoie Pardalisque qu'il traite de méchante coquine , & s'entretient avec Olympion qui paraît avec le costume d'un marié. Il tombe de besoin , & avoue franchement que les flèches de l'amour ne lui ont pas fait la moindre égratignure , mais que ses pauvres entrailles crient famine. Il entonne le cantique nuptial : *O hymen ! ô hyménée ! ô hymen !* Stalinon s'impatiente de ne pas voir arriver sa belle maitresse , & deux servantes s'avancent , conduisant Chalin déguisé. Ecoutez , lui dit l'une d'elles , écoutez , nouvelle mariée , recevez la dernière instruction. Levez doucement les pieds en quittant la maison. ( Quand une jeune fille sortait

sortait de chez son père pour aller trouver son époux, ou de la maison de celui qui l'avait élevée, on la prenait sous les bras pour lui faire passer le seuil de la porte sans qu'elle y touchât. On usait de la même précaution lorsqu'elle entra chez son mari. Cette coutume était fondée sur ce que les Romains croyaient, ainsi que les Grecs, que les forciers & les enchanteurs mettaient quelque maléfice sous la porte, & qu'ils en seraient les victimes s'ils avaient le malheur d'en toucher le seuil. *Limen transire memento*, dit Ovide, *atque alte sobria ferre pedem.* » Souvenez-vous de vous observer en passant le seuil, & de lever sagement les pieds bien haut «.)

Faites le chemin en parfaite santé, continue la servante : vivez plus long-tems que votre mari : portez-vous mieux qu'à lui : soyez sa maîtresse : commandez, dominez, faites-vous obéir : que votre époux ne vous contredise en quoi que ce soit : qu'il vous habille, que vous le voliez & le trompiez la nuit comme le jour.

Olympion trouve cette leçon très-déplacée, & les deux servantes lui remettent sa femme en l'exhortant à la ménager, à la traiter avec toute la douceur que mérite une jeune innocente qui n'a nulle expérience.

Olympion & Stalimon s'en approchent, & chacune de leurs caresses est payée d'une gourmande de la part de l'Agnès prétendue. Cette scène a été co-

pièce tant de fois sur nos Théâtres , que nous ne croyons pas devoir en dire davantage. Nos Auteurs y ont mis plus de décence que Plaute , mais c'est le même fond qu'ils ont dialogué selon leur sujet.

## A C T E V.

## P A R D A L I S Q U E.

Nous avons raison , Madame : après nous en être donné à cœur-joie dans la bonne-chère , pouvons-nous rien faire de mieux , que de venir prendre notre part de la Comédie nuptiale qui se joue là-dedans ?

## M I R R I N E.

Par Castor ! de ma vie je n'ai tant ri , & je ne crois pas que je rie jamais de si bon cœur. J'ai grande envie de savoir ce que fait la bru , M. Chalin , avec son nouveau mari. Jamais Poète n'a forgé une ruse , une fraude si plaisante que ce que nous avons exécuté réellement contre Stalinon & son complaisant. Ah ! plût au Ciel que ce vieux libertin revînt de là la face toute meurtrie , toute ensanglantée de coups de poing... & mon vieux scélérat de mari qui ne rougit pas de prêter sa maison &c...

Mirrine exhorte Pardalisque à rester avec elle pour lui aider à railler le bon homme quand il re-

viendra , à observer soigneusement tout ce qu'il fait , & Pardalisque s'y emploie toute entière.

Pour comprendre le jeu de cette scène , il faut se figurer Stalinon , Chalin & Olympion dans un appartement pratiqué sur le côté , mais visible aux autres Auteurs & aux Spectateurs. La grandeur des Théâtres anciens prêtait à ces sortes de situations ; il est facile d'en juger d'après la description que nous en avons donnée.

Olympion se présente & ne fait comment se cacher , comment s'y prendre pour dissimuler sa honte & son deshonneur. Il a mené la mariée dans la chambre voisine , il a fait tout ce qu'il a pu pour prévenir le vieillard , & plus il a montré d'ardeur à sa moitié , plus sa moitié l'a rebuté. Je veux l'embrasser , ajoute-t il , & je me sens piquer par une barbe aussi rude que celle d'un cochon. Je me mets à genoux , elle m'adresse de grands coups de pieds dans l'estomach , je me jette hors du lit , elle saute sur moi & me casse la mâchoire. Je fors en silence & je m'en viens dans l'équipage où je suis , afin que mon rival puisse boire dans le même gobelet où j'ai bu.

Cléostrate , Mirrine & Pardalisque sont enchantées de ce récit , Stalinon arrive , & l'on devine bien qu'il n'a pas été mieux traité que son esclave. Confondu , anéanti , désolé , il ne fait quel parti prendre , quelle raison alléguer pour sortir

d'embaras. Il entrevoit que c'est Mirrine qui a conduit toute la fourberie, & il croit ne pouvoir mieux faire que de la prier d'intercéder pour lui auprès de sa femme. Messieurs les spectateurs ! s'écrie-t-il, si quelqu'un de vous autres était assez généreux pour prendre ma place ! elle n'est pas agréable, & si je retourne au logis, c'en est fait de mes pauvres épaules. Cette crainte le tourmente & il veut s'échaper, mais Cléostrate le retient, & plaissant, bafoué, accablé d'injures par tout ce qui l'environne, il se hâte de demander à sa femme un pardon qu'elle lui accorde, à condition que jamais il ne lui fera la moindre infidélité.

#### L A T R O U P E.

En deux mots, Messieurs, nous allons vous apprendre la nouvelle Scène qui va se passer dans la maison. Cette Casine qui, sans se montrer, a tant fait parler d'elle, sera reconnue fille d'Alcésime, & mariée avec Euthynique, fils de Stalinon. A présent que nous avons tâché de vous bien divertir, tâchez aussi de paraître bien contents, & réunissez-vous pour applaudir. Cette Pièce en effet eut le plus grand succès, & Plaute dit qu'elle effaça toutes les autres, la première fois qu'on la représenta. *Hæc cum primum acta est, vicit omnes fabulas.*





## LA CISTELLAIRE.

UN enfant supposé fait tout le fond de cette Comédie dont le premier Acte développera le sujet, & elle doit son nom au mot *cistellaria* petit panier dans lequel on avait renfermé les jouets de ce même enfant nommé *Silénie*, exposée en naissant, & remise dans les mains d'une courtisanne qui s'en dit la mère pour mieux enchaîner son amant que des affaires avaient éloigné d'elle depuis quelques mois.

## ACTE PREMIER.

Silénie est liée avec Gymnasie fille d'une intrigante amie de sa prétendue mère, elle vient de leur donner à dîner, & le bon vin qu'elles ont bu, échauffe la conversation dans laquelle l'intrigante développe son caractère absolument ressemblant à celui de la Cléopâtre de l'*Asinaire*.

Votre mère & moi, dit-elle à Silénie, nous avons embrassé la libre & voluptueuse profession de courtisannes. Vous & Gymnasie avez eu pour pères des *chercheurs* d'aventure & de bonne fortune. Votre mère & moi, nous avons nourri, élevé chacune la nôtre, & nous n'avons pas manqué de vous apprendre notre métier. Ce n'a pour-

T 3

tant pas été par un esprit de débauche , ni pour braver la vertu , que j'ai obligé ma fille à prendre cet état , mais seulement dans la crainte de mourir de faim. Silénie lui répond qu'en ce cas , il aurait mieux valu tâcher de la marier avec quelque honnête homme qui lui aurait donné du bien , & l'intrigante convient qu'elle a raison. Aussi , ajoute-t-elle , pour faire encore mieux & atteindre à la perfection de votre conseil , je la marie tous les jours que Dieu fait , attendu que nous jeûnerions de pain , si elle jeûnait de mari. Qu'elle se conduise toujours de même , & elle conquerra autant de bourses que de cœurs.

## G Y M N A S I E.

Les Dieux le veulent !

## L' I N T R I G U A N T E.

Dévotion tant que tu voudras. Les Dieux ne peuvent rien sans toi , mon enfant : le principal est de ton côté.

## G Y M N A S I E.

Les Dieux ne se plaindront ni de mon adresse , ni de mon courage , je vous en réponds. Je ferai mon possible pour leur gloire , & j'espère être un bon instrument entre leurs mains. Que dis-tu à cela , ma chère Silénie ? toi que j'aime comme mes yeux ! jamais je ne t'ai vue si triste.

Silénie lui avoue qu'elle a déclaré à sa mère qu'elle ne voulait pas être courtisane publique , mais qu'elle lui a fait l'aveu de l'amour qu'elle avait pour Alcésimarque , & que cette bonne mère lui a permis de vivre avec lui : je l'adore , ajoute-t-elle en se retournant vers l'Intrigante , & son père veut le marier avec une autre ; ma mère qui le fait , m'ordonne de retourner auprès d'elle , & je vous demande en grace de me laisser votre fille pendant trois jours ; elle veillera sur ce qui m'appartient.

L'Intrigante y consent , & Silénie recommande à Gymnasie de traiter Alcésimarque avec toute la douceur possible , s'il vient dans sa maison tandis qu'elle n'y fera pas : elles s'éloignent toutes les deux , & l'Intrigante entre en explication avec les spectateurs.

Vous faurez , s'il vous plaît , leur dit-elle , que j'ai enlevé d'une rue , cette fille que vous venez de voir sortir en pleurant , elle aime éperdûment un jeune homme qui est le fils d'un des premiers de Sicyone , & ce jeune homme n'est pas moins épris d'elle , qu'elle l'est de lui. Quand je trouvai cette petite créature , j'en fis présent à Mélélide , ma chère sœur en négoce , qui m'avait priée de lui découvrir un enfant naissant , soit fille , soit garçon , afin qu'elle pût s'en dire la mère , & dès qu'elle eut Silénie , elle ne manqua pas de

tromper son amant qui alors était dans les Pays étrangers. Mais la chose est extrêmement secrète , & si ce n'était vous autres Messieurs les spectateurs dont pas un ne l'ignore à-présent , il n'y aurait que mon amie & moi qui le saurions : moi qui ai fait le présent , & mon amie qui l'a reçu.

L'intrigante se retire , & par une idée assez bizarre , Plaute fait arriver le Dieu *Secours* qui termine l'Acte par le Prologue suivant dans lequel il détaille tous les faits nécessaires à l'intelligence du sujet. Il est assez singulier que l'Auteur n'ait pas mis cette explication au commencement de sa pièce , & d'ailleurs nous en revenons toujours à notre premier sentiment , c'est qu'il aurait dû fondre ces mêmes détails dans l'action de ses ouvrages , & rendre les incidens assez clairs pour n'avoir pas besoin d'exposer de cette manière , les causes qui devaient les produire.

#### LE SECOURS.

Cette vieille forcière qui vient de fortir , a deux bonnes qualités pour une femme de son espèce , c'est d'être à-la-fois grande *causeuse* & grande *buveuse*. Sans aucun respect pour ma divinité , il a fallu qu'elle jase sur la supposition de l'enfant , & à peine m'a-t-elle laissé le tems d'en parler.

Si elle avait pu se taire , je n'aurais pas manqué de vous donner toute l'instruction que vous pouvez

souhaiter , & je l'aurais fait beaucoup mieux que cette babillarde-là , car je suis le Dieu *Secours* , fort à votre service , fût-ce dans vos lits de mariage. Ecoutez donc de toutes vos oreilles , afin que je puisse vous instruire à fond du sujet qui vous rassemble.

Autrefois on célébrait les *Packanales* à Sicyone , un Marchand de l'île de Lemnos voulut y assister , & un soir qu'il s'était enivré , il rencontra sur la place une jeune fille qu'il viola. Le lendemain , dans la crainte d'être condamné à mort , s'il venait à être découvert , il s'en retourna chez lui , & au bout de neuf mois la mère accoucha d'une fille. Cette mère qui n'avait aucune connaissance du père de son enfant , confia son malheur à un esclave , & le pria d'exposer quelque part l'innocente victime qu'elle avait mise au monde : l'esclave s'acquitta de la commission , mais il se tint caché , & voyant que cette intrigante-ci emportait le dépôt qu'il venait de mettre dans la rue , il la suivit , & ne la quitta qu'après avoir remarqué la maison où elle était entrée. C'était celle de Mélélide , qui faisant passer cette fille pour la sienne , lui donna une assez bonne éducation.

Quant au *Lemnien* , il épousa une voisine de ses parentes , elle a eu le bon esprit de se laisser mourir , son mari l'a pleurée avec des larmes de joie , & à peine a-t-elle été dans l'endroit

où il l'avait souhaitée plus d'une fois , qu'il est revenu ici.

Résolu de s'y établir , il cherche une femme , & par un miracle du sort , il s'unit à celle qu'il avait déshonorée dans son yvresse : de l'instant qu'il en est convaincu , & qu'il fait avoir un enfant , il a recours à l'esclave qui a été chargé de l'exposer , cet esclave s'occupe à découvrir la femme qui l'a emporté , & s'il a le malheur de ne point y réussir , ce ne fera sûrement pas sa faute.

Le *Secours* passe ensuite aux amours de Silénie & d'Alcésimarque , il en fait l'éloge , & plaint le jeune homme du mariage que son père lui ordonne de contracter.

Au reste , Messieurs , ajoute-t-il , je vous souhaite une continuation de bonheur , employez toujours ce courage fondé sur la vertu & par lequel jusqu'à-présent vous avez triomphé de vos ennemis. Cultivez , ménagez sérieusement vos alliances , vos confédérations tant anciennes que nouvelles. Augmentez vos secours selon vos longues prévoyances & vos justes loix. Terrassez , perdez les nations qui osent résister à votre puissance invincible. Faites-vous un trésor de louanges & de couronnes , domptez les Carthaginois , & que ces perfides Africains subissent toutes les peines qu'ils méritent.

## ACTE II.

## ALCÉSIMARQUE.

Non, quand j'y réfléchis, je ne puis m'empêcher de croire que c'est l'amour qui a inventé les supplices & les tourmens parmi les mortels. Mon esprit est dans l'agitation la plus violente, mon cœur est dans un déchirement continuel, enfin toutes les souffrances des autres amans ne sont rien en comparaison des miennes. On me jette, on me secoue, on me tire, on m'arrache, on me brûle, on me tenaille, on m'écorche, on me perce, on m'éguillonne, on me cloue. Malheureux ! je suis attaché à la roue de l'amour, & la dernière torture que j'y essuie en tournant, est toujours plus cruelle que la précédente. Il me semble que mon ame est enveloppée d'un gros nuage qui la couvre de ténèbres & qui la prive absolument de sa lumière naturelle. On s'imagine me voir dans un endroit. Pure folie ! erreur grossière ! Ce n'est pas moi que l'on voit, c'est mon spectre, c'est mon phantôme ! . . . . Ce que je veux, je ne le veux plus : un instant forme & détruit chez moi le même dessein. C'est ainsi que ce turbulent amour épuise sur moi toute sa force & toute sa malignité. Il me joue, il me chasse, il m'attaque, il fond sur moi, il m'enlève, il me retient, il m'amorce :

lui échape-t-il quelque faveur à mon égard ? me donne-t-il quelque chose ? il jette la main dessus , me le reprend & rit de tout son cœur. Ce qu'il veut me persuader , il m'en dissuade ; ce qu'il dit n'être point de son sentiment , il me presse de le faire & m'en démontre la facilité. Je navige sur son Océan comme sur une mer orageuse , il n'y donne pas le moindre relâche à mon esprit , & me refusant la consolation de périr , il me tourmente par les naufrages les plus affreux.

Mon père a eu l'inhumanité de me retenir six mortels jours à sa maison de campagne , vrai cachot pour moi. Pendant ce rigoureux intervalle , qu'est-ce que ma maîtresse est devenue ? Hélas ! je n'en fais rien. Ce qui n'est que trop vrai , c'est que je ne l'ai pas vue , & six jours sans voir ce qu'on aime ! grands Dieux ! Est-il sur la terre habitable un malheur qui approche de celui-là ?

Il n'est guères possible de peindre le trouble d'un amant avec plus d'énergie , & les Pièces de Plâtte sont remplies de morceaux qui prouvent que le cœur humain lui était parfaitement connu : c'est la première étude que doit faire un Ecrivain dramatique. Alcésimarque redemande Silénie à Mélélide , mais il va se marier , il va trahir le ferment qu'il avait fait d'épouser sa fille ; & Mélélide lui proteste que jamais elle ne la lui rendra. Alcésimarque est furieux de ce que cette femme le



soupçonne capable de manquer à sa parole , & après avoir pris à témoin toute la famille de Jupiter dont il fait la généalogie , ( plaisanterie ridicule & déplacée dans cette scène ) après avoir tout employé pour vaincre la résistance de Mélélide , il essaie de l'intimider par les sermens les plus terribles. Oui , dit-il , que tous les Dieux , grands & petits , ne m'accordent jamais la grâce d'embrasser Silénie de mon vivant , si je ne tue aujourd'hui vous , votre fille & moi , si demain à la pointe du jour , je n'égorge mon père & mon accordée , enfin si dans ma troisième attaque , je ne fais un carnage général. Adieu.

Mélélide sent qu'il faut user de prudence pour contenir cet *enragé* - là , mais à quelque prix que ce soit , elle aime encore mieux garder sa fille que de l'exposer à être renvoyée par son amant qui un jour ne manquera pas de la quitter pour épouser sa riche *Lemniène*. Il est fâcheux pour l'honneur de Silénie que Mélélide n'ait pas fait cette réflexion avant de la livrer au jeune homme.

L'esclave Lampadisque a couru de tous les côtés pour découvrir l'intrigante , il en est venu à bout , mais *la fine mouche* a voulu garder son secret , & il n'a pu la faire parler qu'en faisant apporter un tonneau de vin.

Phanocrate accourt à la voix de l'esclave , c'est

la véritable mère de Silénie, & son cœur est impatient de développer le mystère qui l'intéresse. Lampadisque lui raconte que la femme à laquelle il vient de parler est la même qui a pris l'enfant, mais qu'elle l'a donné à une autre qui doit être actuellement dans les pays étrangers. Ce seul mot rassure Mélélide qui tremble d'être connue, & qui frémit à chaque phrase qu'elle entend : Phanostrate supplie en grâce Lampadisque de ne pas quitter l'intrigante d'une minute, & se retire pour recommander à son mari de ne pas s'éloigner. Mélélide interroge l'esclave qui la presse d'aller au fait, parce qu'il n'a pas un instant à perdre, & convaincue que sa prétendue fille est celle que l'on cherche, que son amie ne manquera pas de l'impliquer dans cette affaire, elle prend le parti d'en arrêter les suites, & de remener Silénie à ses parens.

## A C T E I I I.

Cette Mélélide a tout conté à son élève, & l'invite à suivre ses pas. Il est juste, lui dit-elle, que je vous rende à ceux à qui vous appartenez. Je vous perds avec peine, mais je gagnerai sur moi de vous aimer pour votre bien, & de n'envifager que vos intérêts. Il y a dans cette *cassette* des amusemens d'enfant, la femme de qui je vous ai eue, me les apporta autrefois en vous donnant à moi ;

& ces petites nipes vous feront reconnaître plus aisément : prends cette *cassette* , Halisque , & frappe à cette porte que voilà. Prie de ma part que quelqu'un de la famille vienne au plutôt.

Sur un des côtés du Théâtre , Alcésimarque paraît armé d'une épée nue avec laquelle il veut se tuer , mais il ne fait s'il doit frapper à droite ou à gauche : Silénie l'apperçoit , & la frayeur dans l'ame , elle presse Mélélide de s'opposer au projet de son amant. Mélélide court à lui , mais dans le moment même il jette les yeux sur sa maitresse , la prend dans ses bras , & l'enlève en protestant que personne ne sera capable de la lui arracher. Mélélide se flatte de le rejoindre , & disparaît : c'est la seule scène qu'il y ait dans cet acte.

## A C T E I V.

Lampadisque est furieux contre la vieille intrigante , il vient de la revoir , & la scélérate nie tout ce qu'elle a confessé. Phanostrate en est déso-lée , mais dans le moment même elle apperçoit la *cassette* qu'Halisque a laissé tomber lorsqu'Alcésimarque a enlevé Silénie , elle s'en approche , la considère , & la reconnaît pour celle qui renfermait les jouets de sa fille quand elle fut exposée. Quelle Divinité , s'écrie-t-elle , aura bien voulu se donner la peine de l'apporter devant notre mai-

fon ? Oui , c'est toi , sainte & divine espérance , qui dans le tems même où j'ai besoin de ton secours , es descendue tout exprès du ciel pour me procurer ce bonheur !

Halisque reparait , & annonce qu'elle est perdue sans ressource si elle ne retrouve la cassette qu'on lui a confiée , que si les Dieux ne lui suscitent un moyen de salut , elle n'a qu'à prendre congé du soleil & de tout ce qu'il éclaire. Gens de bien & d'honneur , ajoute - t - elle , vous qui voyez mon affliction , noble & vénérable assemblée ! ne se trouvera - t - il parmi vous personne qui soit assez officieux , assez charitable , assez humain , pour entrer dans ma cruelle inquiétude ? Rompez ce grand silence. Donnez - moi des nouvelles de la cassette. Qui l'a vue ? qui l'a examinée ? qui l'a emportée ? Celui qui s'en est saisi , quel chemin a - t - il pris ? est - il allé par ici ? a - t - il détourné par - là ? . . . . Ils sont là tous à me contempler , & personne ne daignerait ouvrir la bouche. Je gage qu'il n'y en a pas un qui dans le fond de l'ame ne soit ravi de voir une femme dans la peine &c.

Phanocrate & Lampadisque l'ont écoutée , ils l'abordent , ils la questionnent , & d'après ses réponses , on entre chez Mélélide où Silénie est rendue à sa véritable mère. Le cinquième acte ne renferme qu'une scène , dans laquelle Démiphon est instruit de ce qui vient de se passer , & il court embrasser

embrasser l'enfant qu'il cherchait depuis si longtemps.

### LA TROUPE.

N'attendez pas, Messieurs, qu'aucun de ceux qui sont là-dedans, en sorte pour reparaitre devant vous. Non, pas un ne rentrera sur la scène. Ils achèveront entr'eux le dénouement de la pièce, après quoi ils quitteront l'habit de théâtre. Cela fait, l'Acteur qui a commis des fautes, sera châtié, celui qui a bien rempli son personnage, sera couronné de pampre, & boira tout son saoul. Quant à vous, illustres Spectateurs, il ne vous reste qu'une chose à faire, c'est d'applaudir, comme vos ancêtres ont toujours fait à la fin des Comédies.

Cette pièce est plus sérieuse que les autres, & il nous semble que Plaute n'a pas tiré grand parti des incidens qu'il y a fait naître : d'ailleurs, que deviennent l'intrigante & sa fille ? Alcésimarque épouse-t-il Silénie ? Est-il forcé d'y renoncer pour s'unir à celle que son père lui destine ? Comment Mélélide se justifie-t-elle de lui avoir livré une fille qui ne lui appartenait pas ? Les panégyristes outrés de Plaute auraient bien de la peine à justifier tous ces défauts.



## E P I D I Q U E.

PÉRIPHANE Platénien a un fils appelé Stratippocle, qui a pris le parti des armes, & qui aime éperduement Acropolistide, courtisane Musicienne; mais cette courtisane est esclave, il faut l'acheter, & contraint de partir pour la guerre, Stratippocle charge Epidique de faire jouer tous les ressorts de son esprit pour trouver de quoi payer la rançon de sa maitresse. Précisément dans le même tems, Périphane apprend qu'une bâtarde qu'il avait eue, & qui se nomme aussi Acropolistide, vient d'être faite prisonnière par les Thébains, il veut la délivrer, & en charge ce même Epidique auquel il remet quarantes *mines*. Mais que fait ce fripon d'esclave? Il oblige le fils aux dépens du père, présente la Musicienne au dernier, lui fait croire que c'est la captive, & le trompe si adroitement qu'il la prend pour sa fille qu'il n'a pas vue depuis long-tems.

Cependant Stratippocle est à Thèbes, où parmi les prisonnières, il trouve une joueuse d'instrumens qui lui cache son nom; il en devient amoureux, s'adresse à un usurier qui lui prête de l'argent, & achète sa nouvelle conquête qui est précisément la vraie Acropolistide, fille de son père. Mais

L'usurier entend la garder jusqu'à ce qu'il soit remboursé de ses avances , ainsi que de ses intérêts , & en conséquence , il suit Stratippocle à Athènes , où le jeune homme implore une seconde fois le secours d'Epidique. Celui-ci emploie de nouvelles batteries pour duper encore le bon homme , & les moyens dont il se sert , la manière dont il se tire d'embarras au moment où les deux Acropolistides sont reconnues , sont tout le sujet de cette Comédie dont nous allons suivre la marche.

## A C T E P R E M I E R.

Stratippocle est de retour à Athènes où la Scène se passe , & Thesprion , son porteur d'armes , y rencontre Epidique qui lui demande des nouvelles de son Maître. Il n'a point encore été chez son père , il n'ose même y aller , parce que son usurier le tourmente , & qu'avant de paraître , il veut lui payer les quarante *mines* qu'il lui doit pour sa nouvelle emplette : chaque mot étonne & déconcerte Epidique , il maudit l'instant où il a songé à servir Stratippocle , & il renvoie Thesprion , pour réfléchir aux moyens dont il usera pour garantir ses épaules de la grêle de coups qui fondra sur elles lorsque le bon homme decouvrira qu'il l'a trompé. Voilà deux maîtresses pour une , voilà le Vieillard qui croit avoir sa fille , & qui n'a qu'une esclave , que faire ?

que devenir ? Epidique n'en fait rien , cependant son courage se réveille , & tout lui dit de soutenir la réputation qu'il s'est acquise d'être le fourbe le plus adroit de toute la ville. Plein de cette idée , il croit devoir s'aboucher avec Stratippocle , il le voit arriver avec son ami Chéribule , & il prend le parti de les écouter un instant sans rien dire.

Stratippocle fait part à Chéribule de ce qui lui est arrivé , & lui demande les quarante *mines* dont il a besoin , mais il est lui-même tracassé par ses créanciers , & le jeune homme n'a d'autre ressource que celle de son esclave qui après lui avoir fait les reproches que mérite son inconstance , lui promet qu'il va tout mettre en œuvre pour le tirer d'embaras. D'ailleurs , il a un puissant motif pour ne rien négliger , c'est que si la somme n'est pas trouvée avant le coucher du soleil , il peut s'attendre à porter son dos aux *fouetteurs* dont par expérience il connaît les bras souples & nerveux.

## A C T E   I I.

Le bon homme Périphane désirerait voir la mère de celle qu'il prend pour sa fille , & l'épouser en secondes noces ; il en convient avec Aphœcide , mais il ajoute qu'il craint son fils autant qu'il le respecte , & Aphœcide lui fait sentir que ni ce fils , ni le public ne peuvent trouver mauvais qu'il s'unisse à



une femme qui , à la vérité , n'a pas de bien , mais qui est d'une naissance honnête.

Après ce peu de mots , les deux Vieillards se retirent vraisemblablement sur un des côtés du Théâtre , & de manière qu'ils ne voient ni n'entendent Epidique auquel ils laissent le tems d'instruire le Spectateur de tout ce qu'il va faire. C'est un défaut qui se rencontre souvent dans les Comédies de Plaute , & que nos Lecteurs ont dû remarquer.

## E P I D I Q U E.

St, st, ne dites rien , ayez bon courage & bonne espérance. Je sors sous un présage heureux. Les oiseaux volent à gauche : bel augure. Je suis armé d'un couteau bien pointu & tel qu'il le faut pour *éventrer* la bourse du bon homme. Mais je le vois devant la maison d'Aphœcide. Deux vieux à-la-fois ! quelle capture ! Je vais donc me métamorphoser en sangsue , & je tirerai du sang de ces deux vénérables barbes qui passent pour être les véritables colonnes du Sénat.

Aphœcide conseille à Phériphane de marier son fils le plutôt possible , Périphane trouve cet avis d'autant plus sage qu'on lui a dit que Stratippocle avait une intrigue amoureuse , & l'esclave reprend son monologue dans lequel il finit par s'adresser à tout ce qui l'environne , par demander où il pourra

trouver Périphane qu'il a très-bien vu en arrivant. C'est le Scapin des Fourberies de Molière , qui dans la *scène XI du II acte* , cherche & appelle Géronte à grands cris , pour l'instruire du prétendu malheur arrivé à Léandre. Epidique n'est pas moins adroit que celui-ci , & pour mieux réussir à mettre Périphane de son parti , il lui annonce que tous les Officiers reviennent de l'armée , que toutes les courtisannes vont au devant de leurs amans , que parmi le grand nombre de celles qu'il a vues aux portes de la ville , il a découvert par hasard une Musicienne pour laquelle son fils fait les plus grandes dépenses , qu'il doit l'affranchir incessamment , & qu'il a emprunté d'un usurier de Thèbes une somme destinée à lui acheter sa liberté. Périphane s'écrie qu'il est ruiné , Aphœcide ne fait quels conseils lui donner , & l'adroit Ephédique en profite pour insinuer tout doucement au bon homme de prévenir l'arrivée de Stratippocle en payant lui-même la rançon de la Musicienne qui dès-lors se trouvera obligée de venir se retirer chez lui.

Périphane trouve ce projet excellent , & trop honnête , trop scrupuleux pour ne pas éviter jusqu'au moindre soupçon , le fourbe exhorte sa dupe à remettre entre les mains d'Aphœcide les quarante *mines* que cette affaire doit lui coûter. Il ne veut se charger d'autre chose que d'indiquer celui auquel il faut porter l'argent , & ravi d'avoir un esclave

aussi fidèle , aussi ingénieux que l'est Epidique , Périphane va chercher la somme qui lui est nécessaire pour arrêter le dérèglement de son fils.

### EPIDIQUE.

Non , je ne crois pas que dans toute l'Attique il y ait un champ plus fertile & de meilleur rapport que notre vieux Maître. Je l'oblige , quand il me plaît , à ouvrir une armoire bien fermée , bien scellée , & à en tirer autant d'argent que je veux. Mais aussi en cas que le bon homme vienne à découvrir la chose , garre les épaules. Il fera changer les verges en parasites qui me les rongeront jusqu'aux os. Un article m'embarasse , & ce n'est pas sans sujet. Où louerai-je une *flûteuse* pour la supposer au bon homme Aphœcide ? Ah ! je suis encore sûr de mon fait là-dessus. Le Vieillard m'a ordonné ce matin de lui amener quelque Musicienne pour chanter pendant sa dévotion , je lui obéirai , & j'instruirai la Chanteuse du rôle qu'elle doit jouer avec lui. J'entre pour recevoir les *mines* , & pour aider à ruiner un Maître qui m'estime tant.

Cet acte est charmant d'un bout à l'autre , & la scène d'Epidique avec les deux Vieillards est un chef d'œuvre d'esprit & de comique. Aussi Molière l'a-t-il imitée.

## A C T E I I I.

La patience échape à Stratippocle , il souffre comme un damné , il ne se possède plus , & assassiné , égorgé , tué par Epidique qui le fait attendre , il voudrait au moins savoir le *oui* ou le *non*. Bien éloigné de le calmer , Chéribule lui avoue qu'il ne conçoit pas comment il peut avoir la moindre confiance dans les promesses de son esclave ; mais Stratippocle reçoit mal ses représentations , & le traite de grand inutile qui , malgré tout son bien , n'a pas seulement un écu au service de son meilleur ami. Epidique arrive , & après avoir remis à son maître 10 mines au-delà des 40 qu'il lui faut pour s'acquiter avec son usurier , il le prévient qu'il court louer une Musicienne à laquelle il va faire jouer le rôle de la maitresse qu'il lui a supposée , qu'il veut que ce soit Aphœcide lui-même qui la présente à son père , & qu'il va lui donner de si bonnes instructions , que les deux Vieillards croiront effectivement qu'elle vient d'être achetée. Il s'éloigne , Stratippocle va payer sa dette , & Périphane arrive.

## P É R I P H A N E.

Il ne suffit pas d'avoir un miroir pour se regarder & pour examiner le beau ou le laid , le bon ou le mauvais de son visage , il en faut un aussi pour l'ame , & dans lequel on puisse se reconnaître par

rapport au bon sens , à la prudence , à la conduite , au courage , à la vertu. Lorsque dans cette glace intérieure on se contemple avec les yeux de la raison , on se souvient de sa jeunesse , & on y fait réflexion. Par exemple moi , je commençais à me fâcher contre mon fils , & j'étais persuadé qu'il m'avait donné grand sujet de m'irriter contre lui. Repasse tes anciennes années , père déraisonnable ! père injuste ! & tu feras contraint d'avouer qu'à son âge tu commettais des actions beaucoup plus criantes que les siennes. En vérité , nous sommes souvent fous , nous autres vieillards. Mais voici mon vieux camarade qui vient avec sa jolie proie.

Aphœcide amène la Musicienne dont Epidique a parlé , & Périphane ordonne à un esclave de la faire entrer dans sa maison , mais sur-tout de ne point la laisser aller auprès de sa fille qui est trop honnête pour se trouver avec une courtisane. Aphœcide fait l'éloge de cette précaution , vante l'adresse d'Epidique qui s'y est pris si finement que cette Joueuse de flûte n'a seulement pas soupçonné qu'elle était achetée pour le père de son amant , & court au barreau où il doit plaider la cause d'un de ses amis. Périphane s'applaudit du succès de son esclave , & pardonne de bon cœur à son fils les petites folies qu'il a faites , lorsqu'il est abordé par un soldat fanfaron qui se dit l'amant de la Musi-

cienne qu'il vient d'acheter , & qui le presse de la lui céder pour le prix qu'elle lui a coûté.

Il est probable que ce même soldat avait vu quelque part l'une des Acropolistides , qu'il en était devenu amoureux , & que c'est l'une des deux qu'il demande , ce qui n'est pas expliqué dans le Texte. Quoiqu'il en soit , le bon homme imagine qu'il lui parle de la dernière courtisane qu'Ephédique vient de lui amener , & il la présente au soldat qu'il rend le maître d'en disposer , moyennant soixante *mines* ; mais le soldat ne la reconnaît point pour celle qu'il cherche , & Périphane ne fait que penser de la bonne foi de son esclave que cet inconnu assure devoir être le plus grand des fripons. Oui , ajoute-t-il , en s'en allant , il est constant que celle-ci est supposée , & qu'on l'a mise en la place d'une autre.

Le Vieillard est confondu , mais il veut avoir l'esclave qu'il a payée , & fût-elle au fond des enfers , il trouvera le moyen de l'en tirer.

#### PÉRIPHANE.

Hola, Musicienne , belle ou laide , c'est de quoi je m'inquiète le moins : approche. Est-ce toi qu'Aphæcide vient d'acheter ? réponds.

#### LA MUSICIENNE.

Je ne fais seulement pas s'il y a un Aphæcide au monde ; c'est la première fois que j'entends ce

nom-là. D'ailleurs je ne suis point *achetable*, & qui que ce soit n'a eu le pouvoir de me mettre à prix. Sachez qu'il y a plus de cinq ans que je suis libre.

PÉRIPHANE.

Si tu dis vrai, que fais-tu donc dans ma maison ?

LA MUSICIENNE.

Il m'est fort aisé de vous en instruire. On m'a fait venir pour exercer mon métier auprès d'un Vieillard pendant qu'il célébrerait chez lui le Service Divin.

PÉRIPHANE.

Non, je ne crois pas que dans tout Athènes, on puisse trouver une plus grosse dupe que moi.... Mais, dis, connais-tu la Musicienne Acropolistide ?

LA MUSICIENNE.

Je la connais comme je me connais.

PÉRIPHANE.

Où demeure-t-elle ?

LA MUSICIENNE.

Je l'ignore depuis le moment qu'on lui a fait présent de sa liberté.

PÉRIPHANE.

De sa liberté ! Par qui donc a-t-elle été affranchie ? je serais bien curieux de le savoir.

## L A M U S I C I E N N E.

Par Stratippocle fils de Périphane, qui a eu ce soin-là pendant qu'il était à l'armée.

## P É R I P H A N E.

O Hercule ! si ce que tu me racontes n'est pas faux, me voilà ruiné de fond en comble. Le scélérat Epidique a vuïdé les entrailles de mon trésor.

## L A M U S I C I E N N E.

On m'en a parlé de même. Au reste, vous suis-je bonne à quelque chose ?

## P É R I P H A N E.

Puisses-tu périr de la mort la plus violente & la plus cruelle ! fors au plutôt, & que je ne te le dise pas deux fois.

## L A M U S I C I E N N E.

Ne me rendez-vous pas mon luth ?

## P É R I P H A N E.

Ni luth, ni flûte, & hâte-toi de t'enfuir.

## L A M U S I C I E N N E.

Je m'en vais, mais tôt ou tard j'aurai mon instrument.

Périphane est furieux, & rentre en maudissant tout-à-la-fois la perfidie de son esclave & la sorte



crédulité de son ami , ce grave Légiste qui a pour sentence favorite que *le marteau en fait plus que l'enclume.*

## ACTE IV.

## PHILIPINE.

Nous ne sommes malheureux dans la vie qu'autant que nous sentons notre malheur : toutes les disgraces du Destin ne sont rien au-dehors , mais quand l'infortune entre dans l'ame , quand elle pénètre le cœur , c'est alors qu'on peut se dire vraiment misérable. J'éprouve trop , hélas ! la vérité de ce que j'avance. Plusieurs maux concourent à-la-fois à jeter mon esprit dans la douleur & dans l'accablement. Le chagrin & la tristesse m'environnent de toute part , la pauvreté me presse , & la crainte me tourmente. Je n'ai plus sur qui asséoir mes espérances , sur qui je puisse faire aucun fond. Ma fille unique a été prise par les ennemis , & depuis ce moment , je n'ai point eu de ses nouvelles.

A ce début , il est aisé de deviner que Philipine est la mère de la véritable Acropolistide , celle à qui Périphane ravit l'honneur en passant par Epidaure , & après quelques à *parte* sur le doute qu'ils ont de s'être vus autrefois , ils se reconnaissent tous les deux avec grand plaisir.

P H I L I P I N E.

Ah ! le bonheur me revient , puisque je vous rencontre plein de vie & de santé.

P É R I P H A N E.

Donne-moi la main.

P H I L I P I N E.

De tout mon cœur. Vous tenez une femme contre qui la mauvaise fortune s'est déchaînée & à qui elle a livré les plus rudes assauts..... Votre fille & la mienne..... J'ai eu le malheur de la perdre.

P É R I P H A N E.

Rassure-toi , ma chère , notre enfant est retrouvé , & je l'ai chez moi. Dès que mon esclave m'eut appris qu'elle était captive , je lui donnai aussi-tôt de l'argent pour la racheter , & il a rempli ce devoir en fidèle domestique , quoiqu'en d'autres choses , il se soit conduit en *archi-fripon*.

Philipine brûle de la voir , & Périphane ordonne qu'on la lui amène. Elle arrive , & le Vieillard lui ordonne d'embrasser sa mère.

L A M U S I C I E N N E.

Quelle mère entendez-vous , mon père ?

P É R I P H A N E.

La demande est curieuse. Êtes-vous entrée au monde par plus d'une porte ? avez-vous plusieurs

mères ? J'entends celle que voilà devant vos yeux  
& qui meurt d'envie de vous revoir.

PHILIPINE.

Quelle est donc cette jeune créature à qui vous  
ordonnez de venir me faire tant de caresses ?

PÉRIPHANE.

Autre plaisante question ! c'est votre fille. En  
avez-vous déjà oublié l'image ?

PHILIPINE.

C'est-là ma fille !

PÉRIPHANE.

C'est elle-même.

PHILIPINE.

Allez, Monsieur mon défunt amant ; je ne crains  
pas de vous dire que vous êtes fou. Je ne fais qui  
est cette personne-là , je ne la connais point , &  
je puis vous jurer que je ne l'ai jamais vue.

PÉRIPHANE.

Justes Dieux ! comment ? je tiens donc chez  
moi une maison de plaisir , j'y nourris des filles  
inconnues , & je prostitue femme sur femme pour  
faire ce noble exercice ! Mais toi qui m'appelles ton  
père , te voilà comme une idole , comme une  
statue , comme une fougère , tu ne dis rien !

LA MUSICIENNE.

Que voulez-vous que je dise ?

PÉRIPHANE.

Tu vois que cette femme-là se défend tant qu'elle peut d'être ta mère.

LA MUSICIENNE.

Qu'elle le soit , si elle veut ; il faut toujours malgré elle & malgré ses dents , que je sois la fille de ma mère : au reste , si elle ne veut pas convenir qu'elle m'a mise au monde , il n'est pas juste de le lui faire confesser de force.

PÉRIPHANE.

Mais encore une fois , pourquoi m'appellais-tu ton père ?

LA MUSICIENNE.

Ce n'est nullement ma faute , & vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Quand vous me donnez le doux nom de fille , dois-je vous refuser le tendre titre de père ? Si cette femme-là voulait aussi m'appeller sa fille , je l'appellerais aussi-tôt ma mère ; elle s'en défend , donc vous devez croire qu'elle ne m'a ni conçue , ni nourrie , ni portée. Mais enfin je suis fort innocente dans ce mystère-là. J'ai dit ce qu'on m'avait enseigné , j'ai mis ma leçon en pratique , & je ne crains point de nommer mon Maître : Epidique est mon Docteur.

PÉRIPHANE.

## PÉRIPHANE.

Je suis abîmé.

## LA MUSICIENNE.

Trouvez-vous que j'aie commis quelque faute en tout cela ?

## PÉRIPHANE.

Tais toi , bête scélérate ! si jamais je t'entends m'appeller ton père , par Hercule ! je t'étranglerai de mes deux mains.

## LA MUSICIENNE.

Oh ! je me garderai bien de vous paterniser davantage. Quand vous jugerez à propos d'être mon père , foyez-le ; quand le cœur ne vous en dira point , ne le foyez plus : les volontés sont libres.

Philipine ne peut revenir de la sottise que Périphane a faite de croire Epidique , d'imaginer sur sa parole , que cette fille était vraiment la sienne , & d'après ce qu'elle a entendu dire qu'Acropoliste a été rachetée par un jeune homme , le Vieillard la supplie de calmer son chagrin auquel il trouvera le remède avant la fin du jour. Compte sur ma promesse , lui dit-il , va là dedans & garde bien cette *Circé*. Toute affaire cessante , je veux m'occuper uniquement à chercher mon pendard

d'esclave, & si je le tiens une fois, bien fin qui l'ôtera de mes mains.

## A C T E V.

L'usurier ne vient point chercher son argent, il n'amène point la fille, & Stratippocle ne peut concevoir la raison de ce retard sur lequel il raisonne, lorsqu'il voit arriver Epidique. Ce fourbe a vu Périphane qui achetait des lanières ou courroies de cuir, Aphœcide qui lui aidait à les choisir, il en soupçonne l'emploi, & quelque secours que son Maître lui promette, il est persuadé que ses épaules vont passer un mauvais moment.

L'usurier paraît avec l'esclave, Stratippocle va chercher la somme convenue, & pendant le peu de tems qu'il est absent, Epidique reconnaît cette même esclave pour la fille de Périphane & de Philipine. Stratippocle revient avec les quarante *mines*, & à peine les a-t-il comptées, qu'on lui apprend qu'il trouve une sœur dans celle dont il voulait faire sa maitresse. Il la conduit chez son père, & le fripon d'Epidique attend de pied-ferme les deux Vieillards qui ne tardent pas à paraître, bien résolus, comme on l'imagine, de punir sévèrement le coquin qui les a joués. Mais où courir ? où le trouver ?

Où me trouver, dit-il ? me voici..... Ai-je

pris la fuite ? me suis-je absenté de votre maison ? ai-je évité vos yeux ? Ne vous imaginez pas que je me présente devant vous en homme qui se repent , qui a peur & qui crie miséricorde. Avez-vous envie de me lier , de me garoter ? Contentez-vous , tenez , voilà mes mains : je fais que vous avez de belles & bonnes lanières. Je vous les ai vues acheter : liez , liez-donc , je vous en défie.

P É R I P H A N E.

En vérité , cet impudent-là vient encore ici de lui-même , comme pour me faire un procès.

Le Vieillard lui ordonne de répondre sans les ménottes , Epidique veut qu'on les lui mette , sans quoi il ne dira rien , & de l'instant qu'il est garoté , il permet à son Juge de l'interroger.

P É R I P H A N E.

Impudent ! comment n'as-tu pas craint de m'avancer que la créature achetée depuis trois jours est ma fille ?

E P I D I Q U E.

C'était mon plaisir.

P É R I P H A N E.

Comment ?

E P I D I Q U E.

Sans doute : gagez contre moi que ce n'est pas votre fille.

P É R I P H A N E.

Sa mère , sa propre mère assure qu'elle ne la connaît pas.

E P I D I Q U E.

Si donc elle n'est pas fille de sa mère , mettez un talent contre ma pièce.

P É R I P H A N E.

Je suis sûr qu'il y a dans tout cela de l'équivoque & de la tromperie , mais enfin qui est cette aventurière-là ?

E P I D I Q U E.

C'est la maîtresse de votre fils , afin que vous n'ignoriez rien.

P É R I P H A N E.

Ne r'ai-je pas donné trente *mines* pour racheter ma fille ?

E P I D I Q U E.

Oui , & de cet argent-là , j'ai eu celle que Strattippocle aimait.

P É R I P H A N E.

Mais quel autre tour de friponnerie m'as-tu joué touchant cette Musicienne à gages ? ... Qu'as-tu fait de la somme que je t'ai donnée pour elle ?

E P I D I Q U E.

Je veux bien vous le dire : je l'ai remise à un



homme qui n'est ni méchant, ni trop bon....  
C'est le Seigneur Stratippocle votre fils unique.

P É R I P H A N E.

Qui te l'a permis ?

E P I D I Q U E.

Telle était ma volonté.... Entrez là-dedans ,  
& vous verrez ce que je mérite.

Périphane cède aux instances d'Epidique dont il ne conçoit ni l'impudence , ni la tranquillité , & tandis qu'il est allé dans sa maison , l'esclave instruit Aphœcide qu'il va y trouver sa véritable fille. Périphane revient , & persuadé qu'il doit son bonheur aux soins d'Epidique , il se hâte de lui ôter ses menottes , mais Epidique exige , non-seulement que le Vieillard lui donne des rentes & sa liberté , mais qu'il lui demande pardon & lui fasse une réparation authentique.

P É R I P H A N E.

Allons donc , puisqu'il faut en passer par-là. Comment dirai-je ? Epidique , je vous prie de me faire miséricorde , si par ma faute je vous ai offensé en quelque chose sans le savoir. Agréez la liberté pour satisfaction , & soyez assez généreux pour permettre que je vous délie les mains.

E P I D I Q U E.

Si je vous accorde votre pardon , c'est malgré

moi. La nécessité me l'arrache : voilà mes mains ; faites ce qu'il vous plaira.

#### LA TROUPE.

Vous venez de voir un esclave qui a trouvé le secret de se faire affranchir par sa scélératesse : applaudissez , Messieurs , & allez - vous - en pleins de santé.

Plaute regardait cette Pièce comme une des meilleures qu'il eût faites , & il avoue dans les *Bacchides* qu'il aime son Epidique comme lui-même. Plusieurs Auteurs ont été de son avis , & sans parler de l'intrigue qui est conduite avec chaleur , l'Ouvrage entier est semé d'excellentes plaisanteries. Mais le plus brillant de tous les personnages , c'est celui d'Epidique , & l'intrépidité avec laquelle il joue les deux Vieillards , la finesse qu'il met dans ses fourberies , le sang-froid avec lequel il s'expose à la bastonnade , rendent son caractère absolument original. L'embaras , les cris , les menaces , rien n'altère sa gaîté , & pressé par son maître d'examiner combien son esclave est belle depuis les pieds jusqu'à la tête , il en prend occasion de plaisanter sur les coups de verges qu'il est au moment de recevoir. Par votre rhétorique amoureuse , lui dit-il , vous me faites voir combien j'aurai la peau belle lorsque mon Apelle & mon Zeuxis lui auront donné le coloris avec des

pinceaux d'orme. C'est ainsi qu'il désigne les *Fouetteurs*, & le nom des deux Artistes auxquels il les compare, nous rappelle quelques anecdotes dont peu d'Ecrivains ont fait usage.

Apelle de l'Ile de Côt, fut un des plus célèbres Peintres de l'antiquité, & plusieurs de ses tableaux passèrent pour des chefs-d'œuvres. Un jour, il fut accusé par un de ses confrères, jaloux de sa gloire, d'avoir conjuré contre le Roi Ptolomée, d'avoir causé la révolte de Tyr, ainsi que la prise de Péluse, & arrêté par ordre du Monarque, appliqué à la question, il aurait eu la tête tranchée, s'il n'avait été déchargé par un des complices du crime qu'on lui imputait. Mais trop fier pour ne pas se venger, il peint un Souverain portant des oreilles telles que l'on en donne à Midas, assis sur un trône entre le Soupçon & l'Ignorance, recevant la Calomnie qui s'avance vers lui le visage en feu, tenant de la main droite un flambeau allumé, & de la gauche, traînant un jeune innocent par les cheveux. La Fraude & l'Artifice la parent pour la rendre plus agréable, l'Envie la précède, & après elle vient le Repentir : il est représenté par une Dame vêtue de deuil, & qui honteuse & chagrine, tourne la tête vers la Vérité.

Zeuxis, autre Peintre aussi célèbre qu'Apelle, avait gagné des richesses immenses, & un jour, selon Pline, il parut aux jeux Olympiques avec un

manteau sur lequel son nom était écrit en lettres d'or. Parvenu à ce degré d'opulence , il ne vendait plus ses ouvrages , mais il les donnait , en disant qu'il ne pouvait y mettre un prix égal à leur valeur. Avant cela , il en faisait payer la vue , & il fallait de l'argent comptant pour être admis à considérer son Hélène qui , d'après cela , fut appelée *Hélène la Courtisane*. L'histoire de ce portrait est assez singulière , & mérite d'être racontée.

Les Crotoniens avaient proposé beaucoup d'argent à Zeuxis pour venir composer chez eux quelques tableaux dont ils voulaient orner le Temple de Junon. Zeuxis y consentit , annonça qu'il peindrait Hélène , & demanda qu'on lui fît voir les plus belles filles de la ville. On le conduisit au lieu d'exercice où les jeunes gens paraissaient nuds , il en admira plusieurs , & on lui dit qu'il pourrait faire le choix qui lui conviendrait , parce que l'on avait les sœurs de ces garçons. De ce moment , elles reçurent ordre de se rassembler dans le même endroit , & elles y prodiguèrent la vue de tous leurs appas à Zeuxis qui en garda cinq d'après lesquelles il fit le portrait d'Hélène.



## LES BACCHIDES.

## P R O L O G U E.

S I L È N E.

E C C O U T E Z , je vous prie, Messieurs, & favorisez-moi de votre attention pendant que j'expliquerai le nom & le sujet de cette Comédie *Stataire*, ou paisible. (*Voy. Tome V, Part. I, pag. 75.*) Vous ne pouvez sans vous rendre coupables du crime affreux de lèse-majesté Divine, vous ne pouvez, dis-je, vous refuser le silence à un Dieu qui vous ordonne de taire. . . . . Je suis le père nourricier de Bacchus qui a conquis son empire avec une armée de femmes, & c'est par mes conseils qu'il a fait cette foule de belles actions qui l'ont couvert de gloire. Jamais il ne s'oppose à ce que je désire, & moi de mon côté, je me prête à tout ce qui lui plaît. . . . . Les Comédiens m'ont donné le surnom d'*Asibide*, parce que je suis un vieux immortel, & que pour soutenir ma vénérable vieillesse, j'ai un âne bâti qui me sert de voiture ordinaire. A présent que vous avez l'honneur de me connaître, apprenez ce que c'est que le spectacle d'aujourd'hui, & par-là vous devinerez le motif de mon voyage.

Le Poète Philémon, Grec de naissance, compo-

autrefois cette Pièce dans la langue de son pays, & la nomma les *Evantides*. Plaute en a changé le titre, il l'appelle les *Bacchides*, & d'après cela, Messieurs, vous ne devez plus être étonnés de me voir ici. Mon fils vous envoie un échantillon de ses Prêtresses, & il est naturel que je vous les présente, moi qui tiens le second rang dans son culte, qui suis après lui le plus grand & le plus respectable des buveurs.

Ces deux Prêtresses ou *Bacchantes* sont Samiennes, & parfaitement belles. Une même couche les a mises au monde, & par conséquent, elles ont les mêmes engendresseurs, du moins la même mère, enfin elles sont jumelles, mais jumelles si ressemblantes, que le lait ne ressemble pas mieux au lait, ni l'eau à ce qui s'appelle eau..... Vous savez tous ce que c'est que le pays de Samos, puisque par votre ambition, par votre prudence, & par votre valeur invincible, vos armées se sont ouvert le passage des mers, des terres, des montagnes & des îles. Dans Samos donc, une femme nommée Sostrate, épouse de Diroclé surnommé Pirgotèle, acoucha de ces deux filles à-la fois, & les parens qui étaient initiés aux sacrés mystères de Bachus, jugèrent à propos de les appeller *Bacchides*.

De ces deux belles, l'une est menée en Crète par un guerrier, & l'autre s'embarque pour Athènes.

nes. Mnéfiloche , fils de Nicobule , voit cette dernière , il en devient amoureux , & il en est aimé , mais son père l'envoie à Ephèse pour y toucher de l'argent qui lui est dû , & il y reste deux ans. Il y apprend que sa maitresse est partie avec un soldat dont elle demeurera l'esclave , à moins qu'elle ne lui donne deux cens *Philippes* pour sa délivrance , & d'Ephèse , il écrit à son intime ami Pistoclère de faire toutes les recherches possibles pour lui retrouver la beauté qu'il aime. Sur ces entrefaites les deux sœurs reviennent à Athènes , Pistoclère les découvre , l'une d'elles le met dans ses filets , & l'autre attend Mnéfiloche. Celui-ci ne fait pas qu'il y a une seconde *Bacchide* , revient dans sa patrie , se croit trompé par son ami & par sa maitresse , rend à son père l'argent que l'esclave Chrifale lui avait conseillé de garder pour la racheter , apprend que Pistoclère ne l'a point trahi , se désole , & sort d'embarras par les intrigues de ce même Chrifale qui égale Epidique en fourberie & en intrépidité.

## ACTE PREMIER.

Pistoclère qui est encore trop jeune pour avoir aimé , ne fait à quoi il doit attribuer le trouble qu'il éprouve depuis qu'il a vu les *Bacchides* ; Lide lui fait voir le danger qu'il court , & ce vieux péda-

gogue qui se croit toujours en droit de le suivre, fait tous ses efforts pour détourner son Elève d'aller échouer à un écueil contre lequel son vaisseau ne manquera pas de se briser : Pistoclère ne trouve pas cette morale de son goût, apperçoit les *Bacchides*, vole à elles, résiste pendant quelques momens aux séductions de celle dont il a fait choix, s'engage à trouver l'argent nécessaire pour délivrer la sœur des persécutions de son guerrier, & court acheter de quoi les régaler toutes les deux : elles rentrent enchantées de ce qu'elles viennent de faire, Pistoclère reparaît avec la provision, & en homme décidé, il impose silence à Lide que nous ne pouvons mieux comparer qu'au pédant du *Grondeur*.

## A C T E I I.

Chrisale salue la patrie de ses maîtres, dont il est absent depuis deux ans, & la félicite de l'honneur qu'elle a de le revoir. Il en dit autant au Dieu Apollon, mais il le prie de le cacher si bien que le bon homme Nicobule ne l'apperçoive pas avant qu'il ait parlé à Pistoclère. Celui-ci se présente, Chrisale lui remet la lettre de Mnésiloche, & apprend avec le plus grand plaisir que sa maîtresse est retrouvée. Le guerrier, aux deux cens *Philippes*, est un peu inquiétant pour Pistoclère, mais Chrisale se charge de tout, & sa dupe arrive,



c'est Nicobule , à la vue duquel il renvoie l'ami de son maître.

Le Vieillard va au pirée pour voir s'il n'est point arrivé quelque vaisseau marchand qui puisse lui donner des nouvelles de son fils , il en est inquiet , & le fripon d'esclave l'aborde en se disant à lui-même : j'en vais faire un mouton de Phryxus , & je tondrai sa toison d'or jusqu'à la peau vive.

Nicobule est enchanté de le revoir , & sur-tout d'apprendre que son fils est de retour : mais ma somme d'or , ajoute-t-il , l'a-t-il retirée des mains d'Archidémis , mon ancien hôte ? Archidémis , lui répond Chrisale , c'est me déchirer le cœur que de prononcer le nom de cet homme-là. — Comment ? — Il a nié la dette , & il a fallu la lui faire rendre par autorité de Justice.

Nicobule est confondu , & le fourbe part de là pour lui dire que son fils s'est hâté de s'embarquer avec son argent , mais que le traître l'a fait épier par des corsaires , que Mnésiloche a été obligé de rentrer dans le port , & que pour mettre sa richesse à couvert , il l'a confiée au Prêtre du Temple de Diane : le vieillard ajoute foi à toute cette histoire , & se plaint beaucoup de l'obligation dans laquelle il se trouve d'aller lui-même à Ephèse. D'ailleurs son or ne lui paraît pas trop en sûreté chez ce Prêtre , la scélératesse se glisse par-tout selon lui , &

il sort dans l'intention de faire ce maudit voyage le plutôt possible.

## CHRISALE.

Notre bon homme en a une bonne charge : en vérité c'est conscience, car il porte au delà de ses forces.... Les Dieux savent si pendant son absence nous allons nous amuser ! si son fils va s'en donner avec sa maitresse : mais quand le père reviendra ! quand il faudra que nous dépensons ici l'argent qu'il va chercher à Ephèse ! par Hercule , il n'y fera pas bon pour moi. Eh bien je fuirai , & si on me reprend , je ruinerai le vieillard en verges , j'épuiserai son courage en recevant ses coups , & s'il a du bois à la campagne pour me fouéter , j'ai au logis des épaules pour être écorchées.

## ACTE III.

Lide vient frapper à la porte des *Bacchides* , & demande à grands cris qu'on lui rende son Elève qui avec des scélérates de leur espèce , couvre de deshonneur , lui , son père & son vénérable précepteur. Mnésiloche paraît , s'applaudit de la vigilance de Pistoclère qui lui a retrouvé sa maitresse , & se promet de récompenser l'attachement de Chrisale qui dans toutes les occasions s'est sacrifié pour le rendre heureux. Il apperçoit Lide qui se promène avec Philoxène , le père de son ami , &

il s'arrête pour les observer. Lide se plaint de la faiblesse des parens, du mépris que les enfans ont pour leurs pédagogues, du changement & de la corruption des mœurs de la jeunesse, des excès auxquels elle se porte quand elle secoue le joug de ses maîtres, & enfin de la conduite de Pistoclère dont il peint le libertinage.

Mnésiloche est fâché de voir que l'on accuse son ami d'avoir une maitresse, tandis qu'il n'a découvert sa *Bacchide* que pour la lui garder, & abordé par le Pédant qui fait son éloge aux dépens de son Elève, il lui répond que Pistoclère n'est pas condamnable. Où demeure cette femme-là, lui dit-il?

L I D E.

Ici proche.

M N É S I L O C H E.

De quel pays est-elle?

L I D E.

De Samos.

M N É S I L O C H E.

Comment la nomme-t-on?

L I D E.

Bacchis.

M N É S I L O C H E.

Tu es dans l'erreur. Pistoclère est innocent, & ce qu'il en fait, ce n'est que pour obliger un ami

qui l'a chargé de cette affaire. Mais pour de l'amour, il n'en a point.

## L I D E.

Et pour obliger un ami dans ce négoce là, il faut que M. le Procureur pousse la diligence, l'assiduité, l'exactitude jusqu'à faire le *representant* dans tous les points, qu'il prenne Bacchis sur ses genoux, qu'il la presse, la caresse &c.

Lide n'obmet rien dans sa description, & n'y ménage pas plus ses idées que ses expressions : Mnéfiloche en est anéanti, & Philoxène qui est fort éloigné d'avoir la sévérité du Précepteur, engage le jeune homme à faire ses efforts pour retirer son fils de l'abîme dans lequel il se précipite. Il pardonne aux jeunes gens l'amour & ses plaisirs, mais il craint que Pistoclère n'en abuse. Lide voudrait être de moitié dans la correction, mais le père lui impose silence, & en laisse tout le soin à Mnéfiloche qui convaincu de la perfidie de son ami, va rendre à Nicobule l'argent qu'il destinait à délivrer sa maîtresse.

De retour au bout d'un instant, il revient, trouve Pistoclère qui l'instruit de l'existence des deux sœurs, & fâché de l'injure qu'il a faite à son ami, désolé de se trouver sans ressources, il se laisse conduire chez l'objet de sa passion.

## A C T E

## ACTE IV.

Le parasite du guerrier vient de sa part sommer l'une des Bacchides , ou de partir avec lui , ou de lui payer les deux cens *philippes* , & Pistoclère qui se présente pour lui répondre , le charge de dire à son maître que Bacchis n'ira point. Le parasite fort très-mécontent de la réception qu'on lui a faite , & Mnésiloche qui arrive n'en est que plus inquiet sur son sort. Il n'a d'espoir que dans l'adresse de Chrifale qui n'est point instruit que l'argent a été rendu à Nicobule , & qui , après avoir querellé son maître de la sottise qu'il a faite , imagine un nouveau stratagème pour tromper le vieillard. A peine y a-t-il rêvé qu'il demande tout ce qu'il faut pour écrire & fermer une lettre : une aiguille , de la cire , des tablettes & du lin.

Ces tablettes étaient d'un bois parfaitement uni , & enduit d'une cire très-légère , au moyen de laquelle on formait des lettres avec un stilet de fer. Ce stilet était fait comme les aiguilles dont nous nous servons pour écrire sur nos souvenirs dont le papier ressemble aux morceaux de bois que l'on employait alors au même usage. On les enfermait ensuite entre deux autres tablettes plus solides , on les entourait de lin , après quoi , on les assujettissait avec une cire plus forte que la première & sur laquelle on imprimait le cachet.

Mnésiloche obéit à Chrisfale, & Chrisfale lui dicte la lettre suivante. » *Monfieur & très-honoré père , j'ai l'honneur de vous donner avis que Chrisfale ne cesse de me gronder , de m'injurier de ce que je vous ai rendu le dépôt d'or tout entier , & que je ne vous en ai pas volé la meilleure partie. Je vous avertis donc de vous bien tenir sur vos gardes contre ce coquin là. Il se prépare à vous friponner , & il a même déclaré que l'on pouvait regarder cela comme une chose faite. Son intention , à ce qu'il m'a dit , est de me donner cet argent là pour acheter les faveurs des courtisannes , ainsi veillez attentivement sur ses démarches , & gardez-le chez vous si bien lié , qu'il ne puisse vous échaper : muni de cette lettre que ce fourbe se charge de porter lui-même à Nicobule , Chrisfale ordonne aux deux jeunes gens d'entrer chez les Bacchides , de faire dresser les lits de table , de s'y coucher à côté d'elles , & de s'y bien divertir en attendant les espèces qui ne manqueront pas d'arriver.*

Mnésiloche n'est pas plutôt rentré , que l'on voit paraître le vieillard qui se souvient toujours de la fourberie de Chrisfale , & qui certainement l'en aurait puni si sa grace ne lui avait été demandée par son fils auquel il veut complaire en tout. Chrisfale avance & remet la lettre , Nicobule jette les yeux dessus , rentre un instant & revient avec un esclave auquel il ordonne de lier les mains de

Chrisale. Celui-ci feint d'ignorer pourquoi , il en demande la cause , & s'écrie d'un air pénétré.

Oh simple & imprudent vieillard ! on vous trahit , on vous vend , & vous n'en avez pas le moindre doute.... Tenez , voyez si votre fils avait raison de vouloir se débarrasser de moi : il le lui montre à table à côté de Bacchis qu'il a grande envie de lui faire prendre , non pour une courtisane , mais pour une femme , & au moment même , il est favorisé dans son projet par le guerrier Cléomaque qui arrive en murmurant contre un certain Mnésiloche qu'il ne connaît pas , & auquel il jure d'arracher les entrailles , s'il ne lui rend pas celle qui lui appartient. Ses menaces réitérées , les propos de Chrisale , tout persuade le vieillard que ce guerrier est en effet l'époux de Bacchis , & son premier soin est de faire délier l'Esclave qu'il consulte sur les moyens qu'il emploiera pour tirer son fils d'une affaire aussi dangereuse. Cléomaque proteste qu'il n'y a qu'une seule porte pour échaper , c'est de lui compter sur-le-champ deux cens *philippes* , le bon homme s'y engage , & Chrisale le débarrasse du guerrier auquel il persuade que Mnésiloche n'est point avec sa femme. Nicobule enchanté le prie de voir son fils & de le sermoner comme il faut , l'esclave le lui promet , & le bon homme s'éloigne pour quelques instans pendant lesquels le fourbe se désignant sous le nom d'Ulysse , compare toute sa

manœuvre à celles que les Grecs employèrent pour s'emparer des murs de Troie. Cependant il lui faut encore deux cens *philippes*, & pour les avoir il a eu soin de se précautionner d'une seconde lettre qu'il remet encore à Nicobule auquel il fait entendre que son fils est très-repentant de sa faute, mais que sans argent il ne peut sortir d'embaras. Nicobule se laisse attendrir, & va chercher les quatre cens *philippes*.

## CHRISALE.

On pille, on brûle Troie, & les Généraux Grecs sont acharnés sur cette ville célèbre : ils s'agitent pour la détruire & pour l'exterminer. Je savais, il y a long-tems, que le Ciel m'avait formé pour dompter & pour vaincre la fière Pérgame. Par Pollux ! quiconque s'offrira de gager contre moi que je mérite d'être supplicié, je me garderai bien d'accepter la gageure, tant je cause ici de trouble & de désordre. Mais la porte fait du bruit, c'est sans doute le butin que l'on apporte, chut, il faut se taire.

## NICOBULE.

Prends cet or là, Chrifale, porte-le à mon fils ; & moi j'irai payer le guerrier qui m'attend sur la grande place.

## CHRISALE.

Ma foi, Monsieur, je n'en ferai rien. Vous



n'avez , s'il vous plaît , qu'à chercher un autre porteur.

N I C O B U L E.

Prends cet or là , te dis-je , tu m'importunes.

C H R I S A L E.

Non assurément , je ne le prendrai pas.

N I C O B U L E.

Mais je t'en prie.

C H R I S A L E.

Ne vous imaginez pas , Monsieur , que ce soit par grimace. Je vous dis naturellement la chose comme elle est.

N I C O B U L E.

Tu me fais perdre le tems & la patience.

C H R I S A L E.

Je vous le répète : je ne veux point que l'or me soit confié , ni l'avoir à ma disposition , ou bien donnez-moi quelqu'un pour m'accompagner & pour m'observer.

N I C O B U L E.

Ah ! tu es insurportable.

C H R I S A L E.

Donnez donc , Monsieur , puisqu'il n'y a pas moyen de s'en défendre.

Nicobule court à la place, Chrisale va porter l'argent à son maître, & Philoxène avance en ruminant sur la conduite de son fils qu'il ne veut pas empêcher d'avoir une maitresse, mais auquel il croit devoir conseiller de mettre quelques bornes dans ses plaisirs. Il a toujours la même confiance dans la promesse de Mnésiloche, & il espère qu'il aura moralisé Pistoclère.

N I C O B U L E , *revenant.*

Qu'on rassemble de toutes parts les lourdaux, les stupides, les fats, les fots, les hébétés, les enfans; qu'on mette en un tas tous les fous qui sont sur la terre, tous ceux qui ont existé & tous ceux qui existeront, je les surpasse de beaucoup en ignorance & en bêtise: en un mot, il faut que je sois l'esprit le plus épais & le plus bouché qu'il y ait dans le genre humain..... J'ai honte de moi, je ne puis plus me souffrir. Un homme de mon âge & de mon expérience, joué, moqué, fourbé deux fois de suite!.... Chrisale m'a coupé, haché, déchiré, Chrisale m'a dépouillé, m'a écorché..... Je ne saurais trouver de terme assez fort pour exprimer le mal qu'il m'a fait..... Celle que ce pendard me disait être la femme du guerrier, n'est que sa concubine; & l'or que j'ai eu le malheur de lui promettre; faisait le reste de la somme avancée pour le louage de cette coquine. Voilà ce

qu'il m'est impossible de digérer. Une plus grosse perte, en toute autre occasion, ne me paraîtrait presque rien.

Philoxène l'aborde, la conversation s'engage, & les deux vieillards prennent le parti d'aller eux-mêmes retirer leurs enfans du libertinage dans lequel ils sont plongés.

## A C T E V.

Nicobule frappe à la porte des *Bacchides* & les menace de la faire enfoncer, si elles ne l'ouvrent sur-le-champ : elles se présentent.

B A C C H I S.

Ah ! ah ! que veut dire cela ? qui nous amène ici ces moutons d'un si beau blanc ? qui a pu les chasser devant notre maison ?

N I C O B U L E.

Voyez ces *pestes*. Elles nous appellent des brebis.

L A S Œ U R.

Vraisemblablement leur berger s'est endormi ; ces pauvres bêtes se feront séparées du troupeau, & le hasard les aura conduites de ce côté-ci : . . . . En vérité, toutes les deux sont tondues fort proprement, & par Pollux ! celle-ci ( en montrant Nicobule ) l'a été deux fois aujourd'hui.

La plaisanterie continue , & trop aguerries pour s'effrayer de la colère de Nicobule qui leur adresse la parole ; elles se chargent mutuellement de séduire les deux vieillards au point de les emmener chez elles. Philoxène se rend le premier , Nicobule lui en fait les reproches les plus vifs , mais insensiblement sa tête s'égare , l'amour en triomphe , & les *Bacchides* entraînent les deux imbéciles qui vont partager l'ivresse & le dérèglement de leurs enfans.

### LA TROUPE.

Si ces Vieillards n'avaient pas été débauchés dans leur jeunesse , ils ne commettraient pas aujourd'hui une action si honteuse & si infame. Nous n'aurions même osé vous donner cette représentation scandaleuse , si nous n'avions vu d'autres spectacles où dans les maisons de plaisir , les pères sont les rivaux de leurs fils. Quant à vous , illustres & puissans spectateurs ! nous vous souhaitons une santé parfaite , & nous vous demandons un applaudissement bien retentissant.

Les fourberies de Chrifale & la méprise de Mnésiloche sur la fidélité de son ami sont les traits les plus frappans de cette Comédie qui est pleine d'esprit comme toutes celles de Plaute ; mais le caractère de Nicobule nous paraît hors de vraisemblance : il est parfaitement instruit du men-

songe qu'il lui a fait au sujet du voyage d'Ephèse , & il l'oublie pour le prier d'engager son fils à faire un retour sur lui-même , pour le forcer de se charger de l'argent dont il prétend avoir besoin. Puni de sa crédulité , ce Vieillard avoue qu'il est le plus grand imbécile , le plus grand fou de tout Athènes , & il a raison. Sa faiblesse & celle de Philoxène sont encore moins pardonnables , & l'excuse de la Troupe ne suffit pas pour justifier le Poète du mauvais exemple qu'il donne à ses spectateurs

---

## LE SOLDAT FANFARON.

### *A C T E   P R E M I E R.*

**L**E caractère de Pirgopolinice ( c'est le nom du Soldat ) se développe en entier dans la première scène ; il y est accompagné de son parasite Artotroque , qui tout bas maudit la nécessité que son appétit lui impose de vanter un pareil faquin , mais qui tout haut ne fait quels termes employer pour louer son courage , ses belles actions , sa bonne mine : il a la valeur de Mars , la beauté d'Adonis , & tous les jours Artotroque est arrêté dans la rue par une foule de femmes qui lui demandent pour toute grace d'engager Pirgopolinice à passer devant leurs portes. Cependant le Roi Séleucus

a prié celui-ci de lui lever des soldats , parce qu'il les estime beaucoup de sa main ; il vole à la place publique pour en choisir à ce Roi qui est un de ses meilleurs amis , & l'on voit paraître l'esclave Palestion auquel nous allons prêter l'oreille pendant quelque tems.

Illustres & puissans Spectateurs , dit-il , si vous voulez avoir la bonté de m'entendre favorablement , j'aurai l'honnêteté de vous exposer le sujet de cette Comédie. Celui qui ne se sentira point de goût pour m'écouter , qu'il prenne la peine de se lever & de sortir de l'amphithéâtre , afin de céder la place à quelqu'autre qui ne demande pas mieux que de savoir ce que je dois dire.

Cette Pièce s'appelle en grec *Alafon* , mot que nous avons rendu en latin par celui de *glorieux* ou *fanfaron*. Cette Ville dont vous voyez ici la figure , est Ephèse , & j'ai pour maître le Soldat qui vient de vous quitter pour aller à la place ; personnage impudent , deshonnête ; & livré à la plus sale débauche.

Il se vante que toutes les femmes sont amoureuses de lui , & il n'y en pas une qui ne s'en moque. Il n'y a pas long-tems que je suis son esclave , & il est bon que vous sachiez comment je suis passé à son service.

J'habitais Athènes où j'avais pour Patron un très-honnête jeune homme , nommé Pleuside , & qui est

passionnément amoureux de la courtisane Philocomasie : de son côté , la belle n'aime pas moins qu'elle est aimée , si bien que ce commerce amoureux est joliment entretenu de part & d'autre.

Le Seigneur Pleuside a été envoyé Ambassadeur à Naupaëte pour les intérêts de la grande République , & pendant son absence , Pirgopolinice a trouvé le secret de s'introduire auprès de sa maîtresse dont il a gagné la mère par des parures & par du vin. Mais bien-tôt il l'a trompée , & un beau jour il lui a enlevé sa fille , l'a jetée sur un vaisseau , & malgré ses cris , malgré ses larmes , il l'a menée à Ephèse.

De l'instant que je l'ai appris , je me suis embarqué pour instruire mon maître du malheur qui lui était arrivé , mais à peine notre vaisseau a-t-il été en pleine mer , que nous avons été attaqués & pris par un corsaire qui , au lieu de me laisser aller à Naupaëte , m'a conduit ici où il a fait présent de ma petite personne au *Soldat Fanfaron*.

Mais admirez les coups du sort ! J'entre chez lui , & j'y trouve Philocomasie. Si - tôt qu'elle me voit , elle me fait signe de ne pas lui parler , & d'affecter de ne pas la connaître. J'obéis , & de l'instant qu'elle en a trouvé l'occasion , la vestale m'a confié ses chagrins , m'a fait part de la haine qu'elle ressent pour le Soldat , & du désir qu'elle

a de se rendre vers mon premier maître dont elle est toujours amoureuse.

Convaincu de la sincérité de la Demoiselle , j'écris secrètement à Pleuside , & je lui conseille de se rendre ici sans délai. Il est venu aussi-tôt , & il demeure dans la maison voisine , chez Péricleptomène , l'ancien hôte de son père. Cet hôte est un aimable , & obligeant vieillard qui sert mon maître dans ses amours , qui nous aide de ses avis , de ses encouragemens.

De mon côté , j'ai dressé dans l'hôtel du *Fanfaron* de grandes machines à la faveur desquelles nos deux amans peuvent jouir de la douceur des plaisirs dérobés. Savez-vous ce que nous avons fait ? Le Soldat a donné à sa concubine une chambre particulière , & dans cette même chambre , j'ai pratiqué une porte au moyen de laquelle Philocomasie entre chez Pleuside quand elle le peut. Cette porte s'est faite avec l'agrément du vieillard , & c'est même lui qui en a trouvé l'invention.

Pour ce qui est de mon camarade , je veux dire l'esclave à qui le *Fanfaron* a donné la garde de sa captive , en vérité , c'est un pauvre homme. Il est d'un génie si borné , qu'on peut l'attraper aisément ; nous lui ferons croire tout ce qu'il nous plaira , & grace à nos finesses , il ne verra pas même ce qu'il aura devant les yeux.

Afin donc que vous ne puissiez pas vous tromper ,



je vous avertis d'une chose : cette courtisane qui est là-dedans , fera aujourd'hui double personnage & double rôle : elle vous paraîtra sous deux figures différentes , & ce sera par cette espèce d'illusion , que sa bonne bête de surveillant donnera dans le panneau. Mais la porte du voisin a fait du bruit. Le voici qui vient. C'est ce charmant vieillard dont je vous ai parlé.

## A C T E I I.

Scélèdre , gardien de la courtisane , a monté sur le toit de Périplectomène pour y chercher le finge de son maître , il a vu Philocomasie avec Pleuside , Périplectomène en est instruit , & fâché de ce contretems , il ordonne à ses esclaves de charger de coups de bâton tous ceux qu'ils appercevront sur les tuiles. Il n'excepte que Palestrion qu'il honore de sa confiance , & avec lequel il remplit la scène suivante. Celui-ci lui fait part de son projet qui est de supposer que Philocomasie a une sœur jumelle qui lui ressemble parfaitement , qui vient d'arriver d'Athènes , & qu'il loge chez lui avec son amant. Périplectomène applaudit à cette idée , & Scélèdre arrive , convaincu de l'infidélité de la courtisane qu'il est sûr d'avoir vu dans la maison voisine avec un jeune homme qu'elle embrassait tendrement. Palestrion lui soutient le contraire , & fait venir Philocomasie à laquelle il donne ses

instructions : de l'instant que Scélèdre reparaît , elle raconte qu'en dormant , il lui a semblé voir sa sœur jumelle qui était venue d'Athènes à Ephèse avec je ne fais quel amoureux , & qu'elle demeurerait chez son plus proche voisin. J'en ai senti une grande joie , ajoute - t - elle , mais d'un autre côté , il m'a paru qu'elle faisait naître un violent soupçon contre moi , & que mon esclave m'accusait faussement d'avoir embrassé un jeune étranger. C'est précisément ce qui arrive , & vous voyez que mon songe s'est vérifié.

Scélèdre commence à craindre de s'être trompé , & Philocomasie qui était rentrée chez Périclectomène par l'ouverture secrète , en sort par la porte de dehors , mais sous le nom de sa sœur qui dispose un sacrifice pour remercier les Dieux de lui avoir accordé une heureuse navigation. Elle s'appelle Glicère , & Scélèdre ne pouvant se persuader que ce n'est pas Philocomasie , veut la retenir malgré elle pour la conduire à son maître. Philocomasie le menace , lui fait lâcher prise , & retourne dans la maison du vieillard , d'où elle repasse dans son appartement. Scélèdre y court , & l'y voit : il revient chez Périclectomène , & il y retrouve la concubine qui changeant alternativement de lieu , trompe si bien l'esclave qu'il tremble pour ses épaules , sur lesquelles on ne manquera pas de se venger de l'injurieux soupçon qu'il a conçu. Le

vieillard augmente ses frayeurs, & furieux d'apprendre que l'on ait osé insulter une femme libre à laquelle il donne asyle, il signifie à Scélèdre qu'il le fera périr sous les verges, s'il ose croire davantage ce qu'il a vu. Scélèdre le supplie de lui pardonner pour cette fois, il obtient sa grace, & convaincu que le bon homme lui en donne à garder, il va se tenir clos & couvert jusqu'à ce que l'orage soit passé. Il sera châtié, s'il découvre au Soldat l'infidélité de sa maitresse, il ne le fera pas moins s'il garde le silence, & il aime mieux attendre les coups que d'aller les chercher. Le vieillard est enchanté de son succès, & il rentre bien vite pour tenir conseil avec Palestriou.

### A C T E I I I.

Les spectateurs sont les témoins de ce conseil ; & après une longue scène dans laquelle Périplectomène se peint sous les couleurs les plus aimables par les réponses qu'il fait à Pleuside sur la reconnaissance que celui-ci croit lui devoir, Palestriou vient au fait, & prétend avoir imaginé une ruse au moyen de laquelle son maître pourra délivrer Philocomasie, & couvrir de ridicule le Fanfaron qui la lui a ravie. Pouvez-vous, dit-il au vieillard, me découvrir une femme qui ait autant d'agréments que de finesse & de malice ? — Oui, &

j'ai ici près ma cliente qui est une jeune courtisane. . . . . — Voilà justement mon affaire. Il faut , Monsieur , que vous fassiez venir cette beauté-là chez vous , qu'elle se pare magnifiquement , qu'elle fasse semblant d'être votre femme. . . . . Mais comment est sa servante ? — Presqu'aussi belle que sa maitressé. — Bon &c.

Le but de Palestriion , c'est que cette même courtisane envoie sa bague à Pirgopolinice , qu'elle affecte pour lui l'amour le plus tendre , & qu'elle le décide à tout quitter pour s'unir avec elle. Periplectomène a été la chercher , il l'amène , & continue de l'instruire du personnage qu'elle doit jouer.

Soyez tranquille , lui répond Acrotéleutie , (c'est le nom de la concubine) je suis passée maitresse dans mon métier. . . . . Quand les femmes ont besoin de leur génie naturellement fourbe & malin , jamais elles ne le trouvent en défaut : mais lorsqu'elles sont obligées de faire une action de justice , de probité , de bonne foi , la mémoire leur manque : elle coule comme l'eau ; & alors on ne peut trop les faire ressouvenir de leur devoir.

Palestriion s'avance , & joint ses leçons à celles qu'Acrotéleutie a déjà reçues ; elle entre chez Periplectomène , & de concert avec sa servante , elle ne désire que le moment de jouer un fat qui s'est attiré la haine & le mépris de tous les habitans d'Ephèse.

d'Ephèse. Jamais il ne l'a vue, mais elle le connaît, & l'horreur qu'elle a pour lui, doit répondre de la manière dont elle s'y prendra pour le duper.

## A C T E I V.

Palestrion prévient Pirgopolinice de la passion qu'il a inspirée à la femme de Périclectomène, lui remet l'anneau dont elle l'a chargé, & lui annonce que sa servante Milphidippe ne tardera sûrement point à paraître, mais qu'il doit se faire valoir, ne fût-ce que pour augmenter l'amour de la Dame. Milphidippe arrive, & l'on doit juger que la servante d'une courtisane n'est jamais embarrassée de sa personne dans des commissions de cette espèce.

M I L P H I D I P P E.

Monseigneur le *Beau*, je vous salue très-humblement.

P I R G O P O L I N I C E.

Qui lui a dit mon surnom ? Que les Dieux vous aiment, ma fille ! qu'ils vous donnent ce que votre cœur désire !

M I L P H I D I P P E.

Je ne désire autre chose que de passer ma vie avec vous.

PIRGOPOLINICE.

Tu aspires trop haut.

MILPHIDIPPE.

Ce n'est pas de moi que je veux parler , mais de ma maitresse qui meurt d'amour pour vous.

PIRGOPOLINICE.

Il y en a bien d'autres qui souhaitent le même bonheur , & qui ne peuvent y atteindre.... Mais enfin de quelle maitresse est-il question ? car il y en a tant qui s'offrent à moi , que je ne puis me souvenir de toutes.

MILPHIDIPPE.

Cette maitresse est celle qui vous a envoyé le bijou que vous avez à votre doigt.

PIRGOPOLINICE.

Que souhaitez-elle ?

MILPHIDIPPE.

Vous parler , vous embrasser , vous toucher. C'est une femme morte si vous différez de la secourir : laissez-vous donc , ô mon Achille , laissez-vous fléchir à ma prière ! sauvez généreusement la vie d'une belle personne : obtenez de votre cœur héroïque quelques sentimens de douceur , de tendresse & de complaisance. Cédez , grand *préneur* de villes , célèbre *tueur* de Rois.

## PIRGOPOLINICE.

Par Hercule ! cela est fâcheux & tout-à-fait importun. Combien de fois maraud , ne t'ai-je pas défendu de promettre aussi facilement mon service aux Dames ?

Ce fat veut bien avoir la bonté d'accorder quelque consolation à la malade , & Milphidippe va chercher Acrotéleutie qui placée dans un coin avec la maitresse de Pleuside , n'a pas perdu un mot des réponses du Fanfaron.

Enchanté de sa bonne fortune , il demande à Palestriion ce qu'il doit faire de sa concubine , & celui-ci lui répond que la seule conduite qu'il ait à tenir , c'est de la renvoyer doucement avec ses habits , ses bijoux , son argent , en un mot avec tout ce qu'il lui a donné. Mais pour y parvenir , ajoutez-il , je vous conseille de la voir , de lui déclarer que vous êtes obligé de vous marier , & malgré le regret qu'elle aura de vous quitter , peut-être finirez vous par lui faire entendre raison. Le Soldat obéit , & pendant son absence , la scène est remplie par Acrotéleutie qui accompagnée de Pleuside & de Milphidippe , va tenir un nouveau conseil avec Palestriion : elle doit feindre de l'amour pour sa dupe , au point de lui persuader qu'elle veut casser son mariage pour l'épouser , & à l'égard de Pleuside , il faut que dans l'instant même il aille se déguiser en nau-  
tonnier.

## P L E U S I D E.

Volontiers ; mais que ferai-je sous cet habit ?

## P A L E S T R I O N.

Vous viendrez chercher Philocomasie de la part de sa mère , vous la presserez de se rendre à votre vaisseau , avec tous ses balots , & vous lui répéterez sur-tout que si elle diffère , vous allez lever l'ancre , attendu que le vent est favorable. Le Soldat ne manquera pas de l'engager à vous suivre , je lui demanderai la permission de la mener jusqu'au port , il me la donnera , & je m'embarquerai avec vous. . . . . Le voici , allez.

Il a eu toutes les peines du monde à décider Philocomasie , mais enfin il en est venu à bout , & rien n'égale l'impatience dans laquelle il est de voir Acrotéleutie qui s'approche de lui en tremblant , qui envie à Milphidippe le bonheur qu'elle a eu de le voir & de lui parler , qui prend la résolution de se jeter à ses genoux , de les embrasser de toute sa force pour l'engager à s'unir avec elle , & qui enfin se plongera un poignard dans le cœur si elle est assez malheureuse pour ne pas l'attendrir.

Pirgopolinice qui l'entend , veut prévenir ce malheur , & aller au-devant d'elle , mais Palestriôn lui représente que ce serait se compromettre , & la courtisane lui députe sa suivante qui dans les termes les plus soumis , le prie d'entrer chez



la plus tendre , la plus passionnée de toutes les femmes.

P I R G O P O L I N I C E.

Que j'aïlle dans sa maison ! Mais n'a-t-elle pas son mari !

M I L P H I D I P P E.

Elle vient de le chasser à cause de vous , & la maison lui appartient par sa dot.

P I R G O P O L I N I C E.

Cela étant , qu'elle rentre , & je la suivrai dans un moment.

Acrotéleutie se rend chez Périclectomène , Pleuside vient demander Philocomasie , le Soldat la fait venir , elle fond en larmes , elle se trouve mal ; mais Pirgopolinice est inflexible , & lui ordonne de partir avec Palestion qui se désole de quitter un maître avec lequel il se flattait de passer sa vie. A peine ont-ils disparu , qu'un jeune garçon vient chercher Pirgopolinice de la part d'Acrotéleutie , & Pirgopolinice ne perd pas un instant.

L E G A R Ç O N.

Le fat s'est jetté de lui même dans le filet. Notre bon homme est à l'affût , & le voilà tout prêt à fondre sur cet infâme adultère qui s' imagine ridiculement que toutes les femmes l'aiment dès qu'elles l'ont regardé. .... Mais j'entends déjà des cris. .... Je veux avoir ma part de la fête.

Z 3

## A C T E V.

P É R I P L E C T O M È N E.

Emmenez - le , & s'il ne veut pas suivre , employez-y la force. Faites qu'il soit entre le ciel & la terre , mettez - le en pièces , déchirez - le par morceaux.

P I R G O P O L I N I C E.

Ah ! Seigneur Périplectomène , je vous conjure au nom d'Hercule.

P É R I P L E C T O M È N E.

Il n'y a d'Hercule qui tienne. Ta prière est inutile. Vois , Carion , vois si ton couteau est bien pointu , bien aiguisé.

C A R I O N.

Oui , Monsieur , & depuis long-tems il a envie de.... ( il s'agit de faire un Abailard du Soldat , & Carion s'exprime de la manière la plus claire. )

P I R G O P O L I N I C E.

Je suis perdu ! je suis mort !

C A R I O N.

Pas encore, vous parlez trop-tôt. .... Monsieur , vous plaît-il que je commence l'opération ?

P É R I P L E C T O M È N E

Non , & je veux que l'on débute par le bâtonner.

## CARION.

Vous allez être obéi : les coups seront de poids , & distribués à grande mesure. L'esclave tient parole , & enfin Périplectomène pardonne au Fanfaron , à condition que jamais il ne remettra le pied chez lui , qu'il ne se vengera sur personne de la correction qu'il a reçue , & qu'il ne prononcera son nom ni en bien ni en mal. Mais Carion a eu la peine de le battre , il veut en être payé , & le Soldat n'en est quitte qu'en lui abandonnant sa robe & sa casaque , auxquelles il joint une pièce d'or. Scélèdre qui ne l'a pas quitté , l'instruit de l'infidélité de Philocomasie , & cette nouvelle ajoute encore à son chagrin.

Malheur ! ah ! malheur sur moi ! s'écrie-t-il. Je reconnais à présent qu'on m'a trompé , joué , fourbé comme un sot que je suis. Ce scélérat de Palétrion ! ô ciel ! est-il possible ! c'est lui dont la malice infernale a rendu le piège dans lequel je suis tombé... Mais après tout , je trouve qu'on a bien fait. Si on traitait de même tous les adultères , il n'y en aurait pas un si grand nombre : ces corrupteurs du beau sexe craindraient davantage , & ils auraient moins d'ardeur à chasser sur les terres *conjugales*. Finissons , illustres spectateurs , mais vous connaissez votre dette , payez-nous bien. Un bon & grand applaudissement : il me consolera.

Le caractère de Pirgopolinice a servi de modèle à presque tous les fanfarons que l'on a mis en scène. Il nous a paru outré dans plusieurs endroits, mais si plaisant dans une infinité d'autres, que nous ne sommes point étonnés du succès qu'il a eu chez les Romains. D'ailleurs le but moral de cette pièce est parfaitement rempli, & sous des nuances différentes, c'est le dénouement du *Fat puni*. Celui-ci est un petit-maître Français que l'on se contente de ridiculiser, l'autre a les mœurs nationales, & le châtiment qu'on lui fait essuyer est conforme aux usages de son pays.

---

## LES MÉNECHMES.

### P R O L O G U E.

**J**E débute, illustres Spectateurs, par souhaiter un heureux salut à vous & à moi. Je vous apporte Plaute, non pas à la main, mais sur la langue, je vous prie, Messieurs, de le recevoir agréablement, & de lui prêter des oreilles favorables. Le sujet est Grec & tiré, non pas de l'Attique, mais de la Sicile.

Il y eut à Syracuse un vieillard, père de deux jumeaux, si ressemblans que ni leur mère ni leur nourrice ne pouvaient les distinguer l'un de l'autre : quand ces enfans eurent atteint la septième

année, le père chargea un gros vaisseau de différentes marchandises, s'embarqua pour Tarente, prit un de ses deux fils avec lui; & laissa l'autre à la maison.

Lors de son arrivée dans la ville que je viens de nommer, il se trouva par hasard que l'on y célébrait des Jeux, & suivant la coutume, les habitants des environs y étaient accourus en foule. Le fils du Vieillard s'égare, se perd, tombe entre les mains d'un Marchand Epidamnien qui le trouve à son gré, le prend & le mène à Epidamne. Privé de son enfant, le Syracusain tombe malade & s'abandonne si vivement à sa douleur, que dans peu de jours il en perd la vie.

Lorsque ces tristes nouvelles furent parvenues à Syracuse, le grand-père, qui aimait extrêmement le jeune enlevé, fait porter le nom de ce petit-fils à celui qui restait, si bien que tous les deux s'appellèrent Ménechme. Je me souviens d'autant mieux de ce nom-là, que le Crieur public le fit assez retentir à Tarente.

Il faut à présent que je retourne sur mes pas & que j'aille à Epidamne pour vous éclaircir soigneusement le fait dont il est question. Sur ce pied-là, Messieurs, si quelqu'un de cette illustre assemblée veut m'employer pour ce pays-là, il peut commander hardiment, à condition néanmoins qu'il m'avancera les frais & le paiement de ma commission.

Celui qui ne donnera point d'argent , n'aura rien , & celui qui en donnera , fera encore plus fou. Je retourne donc d'où je viens , & je m'y arrête dans un même endroit.

Cet Epidamnien qui déroba le petit Ménechme , n'avait point d'enfans , mais en récompense il était très-riche , & jaloux de se faire un successeur , il adopte le jeune Syracusain , le marie avantageusement , & avant sa mort , il l'institue son légataire universel. Cette mort ne fut pas naturelle , & il la trouva en traversant une rivière dans laquelle il fut submergé.

De ce moment , Ménechme le dérobé devint maître d'un très-gros bien dont il jouit paisiblement à Epidamne , & vous saurez que le jumeau de Syracuse y arrive aujourd'hui pour y chercher son frère.

Cette ville que vous voyez est donc Epidamne , n'allez pas l'oublier , mais il y a encore une circonstance dont vous devez vous souvenir , c'est que cette ville sera toujours la même tant que la représentation durera , & qu'ensuite elle prendra la peine de déloger. Il en est de même de notre troupe comique , & le même Acteur est tantôt intrigant , tantôt jeune débauché , tantôt vieillard , pauvre mendiant , roi , parasite , devin &c.

L'Extrait de cette Pièce va nous donner occasion de jeter un coup-d'œil sur les *Ménechmes* de Re-

gnard , & nous allons indiquer au Lecteur les endroits dont il est redevable à Plaute.

## A C T E P R E M I E R.

L'Auteur commence par introduire un parasite nommé Pénicule qui fait l'éloge de son appetit, de la bonne chère en général, & des repas somptueux que donne Ménechme le dérobé chez lequel il va s'inviter lorsqu'il le voit paraître. Celui-ci se plaint de sa femme, & de la porte, il lui adresse un long dialogue dans lequel il lui reproche d'épier continuellement ses démarches, de le questionner sur les moindres objets, de le suivre comme son ombre. Jusqu'ici, ajoute-t-il, j'ai eu trop d'indulgence pour votre mauvaise tête, mais voici mes intentions pour l'avenir. Je vous donne libéralement des servantes, des étoffes, de la laine, de l'or, des habits, de la pourpre, & si vous êtes sage, vous éviterez que je vous répudie, vous cesserez d'observer votre mari : enfin, pour vous récompenser de votre assiduité, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me divertisse aujourd'hui avec une Courtisane à laquelle je vais fixer l'endroit & l'heure du souper que je veux lui donner.... Vive la joie ! j'ai eu le bonheur d'obliger ma douce épouse à quitter le champ de bataille. Où sont les maris qui ont des maitresses ? où sont-

ils mes chers confrères ? ne devraient-ils pas venir me féliciter , me faire des présens , pour avoir si bien défendu l'intérêt commun , pour avoir combattu si vaillamment pour la cause *maritale* ?

Au reste , Messieurs , vous ne savez pas un autre tour que j'ai fait à ma femme. Je lui ai pris secrètement cette longue robe que voilà : qu'en veux-je faire à votre avis ? un présent à ma concubine. Est-ce l'entendre cela ? c'est ainsi qu'un Epoux doit châtier son *Argus*. A mon propre dommage , j'ôte à une méchante femme , pour donner à une autre qui vaut encore moins qu'elle , mais au moins j'ai le plaisir & la gloire de dépouiller nos ennemis , pour enrichir nos alliés.

Il entend parler & se croit perdu , mais il se rassure en voyant que c'est Pénicule qu'il invite à souper avec lui chez sa maitresse , & le Parasite n'a rien de plus pressé , de plus intéressant que de se rendre à cette invitation. Erotie sort de chez elle , ( c'est le nom de la courtisane ) & après lui avoir donné la robe qu'il a prise à sa femme , Ménechme lui fait part du désir qu'il a de passer la soirée chez elle. Erotie en est , ou du moins en paraît enchantée , le flatte , le comble de caresses , & tandis qu'il est allé jusques à la Place publique , elle ordonne à Cilindre son cuisinier , de préparer le repas le plus agréable.



## ACTE II.

La première scène est remplie par l'autre Ménechme surnommé *Soficle*. Il vient à Epidamne pour y découvrir son frère qu'il n'a trouvé dans aucune des villes qu'il a parcourues, & il est accompagné de son esclave Messénion qui craint fort que ces différens voyages ne soient infructueux, qui voit avec peine que la bourse de son maître commence à s'épuiser, qui lui représente que les Epidamniens s'occupent beaucoup plus de leurs plaisirs que du soin de bien traiter les Etrangers, en un mot, il lui proteste que l'endroit dans lequel il arrive, n'est peuplé que d'intriguans & de courtisannes très-dangereuses pour les hommes.

Regnard a profité de cette idée dans la seconde scène de son second Acte, & y a substitué une description des embarras de Paris. *Quel pays ! quel enfer &c !....*

Cilindre revient du marché, & dans la crainte que Ménechme qu'il apperçoit, ne le fasse punir d'avoir trop tardé, il l'aborde pour lui faire l'éloge des bons morceaux qu'il vient de lui acheter. Ménechme qui ne le connaît pas, le prend pour un yvrogne, ou pour un fou ; Cilindre n'y conçoit rien, & quelque chose qu'on lui dise, il soutient à Ménechme qu'il est l'amant de sa maitresse. C'est

en entier la scène de Finette avec le Ménéchme de Regnard , *Acte second*. La suivante , c'est à-dire celle d'Araminte , est prise également dans Plaute , excepté que dans celui-ci , Ménéchme se laisse entraîner chez Erotie , & que dans le Poète Français , il résiste à la douleur d'Araminte. On doit bien présumer aussi que Regnard n'a employé que quelques traits de son original , & qu'en plaçant la scène à Paris , il a été obligé de faire agir & parler à la Française les personnages de sa Comédie.

## A C T E I I I.

## P É N I C U L E.

Il y a plus de trente ans que je n'ai commis une action si mauvaise & si malheureuse qu'aujourd'hui. Inspiré par mon cruel destin , je me suis fourré dans une assemblée où pendant que je perds mon tems à m'ennuyer & à bâiller , Ménéchme s'est esquivé de moi. . . . . Veillent tous les Dieux perdre celui qui a inventé l'usage de ces maudites assemblées ! . . . . Il y a une si grande quantité d'habitans qui tous les jours mangent seuls & en particulier : Citoyens inutiles à la patrie , vilains avares qui jamais n'invitent personne à leur table , & qui seuls devraient être admis dans l'espace de maison dont je fors. Si l'on observait cette sage discipline , je n'aurais pas eu le malheur de

perdre un copieux & friand repas..... Je vais voir : j'ai toujours l'espérance de trouver les restes : cette seule pensée me console..... Mais pourquoi Ménechme paraît-il ? quel peut être son but ? Le voilà qui s'avance avec une couronne sur la tête..... Le festin est fini ! on est hors de table ! Par Pollux ! je suis venu trop tard.

## M É N E C H M E - S O S I C L E.

Dieux qui ne pouvez mourir , quoique vous en ayez quelquefois envie , Dieux immortels ! est-il un homme sur la terre à qui vous ayez fait plus de bien en un jour , & qui s'y attendît moins ? J'ai mangé délicieusement & à ventre déboutonné , j'ai bu à proportion & même encore mieux , je me suis bien diverti avec une belle courtisane , & pour comble de bonne fortune , j'emporte un riche habit que la demoiselle Erotie ferait bien de me donner pour me souvenir d'elle ; car , foi d'honnête homme , elle ne le reverra jamais.

Jaloux de ce que Ménechme a bu & mangé tant qu'il a voulu , Pénicule l'aborde avec humeur & lui fait les reproches les plus vifs d'avoir soupé sans lui : Ménechme qui ne l'a jamais vu , lui répond avec la plus grande dureté , & lui proteste qu'il va l'assommer de coups de bâton , s'il continue ses méchans propos. Le Parasite est outré , & le quitte en le menaçant d'aller révéler à sa

femme tout le mystère de son odieuse conduite.

Ménechme ne fait pourquoi on lui attribue quantité de choses qu'il n'a jamais faites, & il est au moment de s'éloigner, lorsque la suivante d'Erotie vient de la part de sa maîtresse lui apporter un brassilet qu'elle le prie de faire raccommoder, & d'ordonner à l'ouvrière de travailler tout de suite à la robe. Ménechme se charge de tout, & bien résolu de ne rien rendre, il se dispose à courir de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il ait retrouvé Messénion.

La différence des caractères de Regnard est si frappante, qu'il est inutile de la faire appercevoir.

#### A C T E I V.

LA FEMME de *Ménechme le dérobé.*

Comment ? je demeurerais avec un mari qui me vole toutes mes nipes pour les porter à sa concubine ?

#### P É N I C U L E.

Eh, Madame ! au nom de Jupiter, ne faites point de bruit, vous gâtez, vous perdez tout. Je m'annoncerai de manière que vous prendrez sur le fait cet infidèle & haïssable mari. Suivez-moi seulement. Votre époux avait bu, & quoique fort yvre, il ne laissait pas de porter chez l'ouvrière la robe qu'il vous a prise..... Mais le voici  
qui

qui revient sur ses pas. .... Eloignons nous un peu , afin que vous puissiez fondre sur lui au moment où il s'y attendra le moins.

Ménechme le dérobé se présente & raconte que l'obligation dans laquelle il s'est trouvé d'aller plaider devant les Ediles , l'a empêché de faire ce qu'il avait prémédité , & que sûrement sa maitresse l'attend avec la plus grande impatience.

Sa femme & son parasite l'approchent : celui-ci est furieux d'avoir manqué le repas sur lequel il comptait , & fait les reproches les plus vifs à Ménechme qui proteste n'avoir ni bu ni mangé de la journée. Mais le vol de la robe est clair , il ne peut le nier , & ne s'en justifie qu'en disant qu'il ne l'a pas donnée , mais prêtée.

Quelle récompense , dit Pénicule à la femme , quelle récompense aurai-je pour vous avoir avertie de ce larcin-là ?

#### L A F E M M E

Quand on t'aura fait le même vol chez toi , je te rendrai le même service.

#### P É N I C U L E.

Par le temple de Pollux ! cela n'arrivera jamais ; car il n'y a rien à prendre chez moi. Que les Dieux confondent le mari & la femme. Je m'en retourne promptement sur la grande place pour y chercher de la pâture. Je ne vois que trop que je perds mon

tems & mes soins avec cette ingrate famille. La femme sort de son côté, bien décidée à se séparer de son mari, & le mari s'en console dans l'espérance d'être reçu à bras ouverts par Erotie à la porte de laquelle il va frapper.

Elle paraît, & après l'avoir remerciée du tendre accueil qu'elle lui fait, Ménechme la prie de lui rendre sa robe avec promesse de lui en donner une beaucoup plus belle. On devine sa réponse & la surprise de son amant; il insiste, elle le maltraite, le quitte & l'abandonne à ses réflexions. Il est chassé par sa femme, renvoyé par sa maîtresse, & la seule ressource qui lui reste, c'est d'aller consulter ses amis.

## A C T E V.

Ménechme Soficle, s'est paré de la robe volée, mais il a confié son argent à Messénion; il craint que cet Esclave n'en fasse mauvais usage, & il réfléchit sur l'endroit où il pourrait le trouver, lorsque la femme de son frère vient l'accabler d'injures. Etonné de s'entendre traiter de mari perfide, il répète à cette femme que jamais il ne l'a ni vue ni connue, & l'on présume ce que l'un & l'autre peuvent se dire dans cette situation qui est d'autant plus comique, que tous les deux ont effectivement raison. C'est dans cette

scène que Regnard a pris le fond de toutes celles qui se passent entre ses deux Ménéchmes , Isabelle & Araminte. Lisez les *trois Jumeaux Vénitiens* , l'une des meilleures pièces du Théâtre moderne , vous y retrouverez la marche de cette même scène de Plaute , & celle de la suivante dans laquelle arrive le beau-pere du Ménéchme Latin.

Il s'annonce par un long monologue , & de l'instant qu'il le commence , le mari & la femme cessent de se parler.

Le vieillard ignore pourquoi sa fille l'a pressé de venir , mais il conjecture qu'il se fera élevé quelque tempête dans le ménage. Ordinairement , dit-il , elles sont méchantes ces femmes qui ont apporté un gros mariage , & pour peu que l'époux ait assez de cœur pour maintenir son droit de supériorité , c'est toujours du bruit au logis. Souvent aussi les maris abusent de leur pouvoir , & ce sont eux qui ont le tort. La soumission de l'épouse doit avoir ses bornes , mais l'autorité virile doit être conduite par la raison.

Sa fille s'approche & se plaint , mais le vieillard lui représente que c'est à elle de s'accomoder à la volonté de son mari , & que si elle veut vivre heureuse , elle ne doit observer ni ses démarches ni ses intrigues. Vous dites qu'il est amoureux d'une Courtisane , je l'en estime davantage , & je l'en-

gagerai moi même à continuer , pour vous punir du soin avec lequel vous l'avez épié. Vous prétendez qu'il boit , n'en est-il pas le maître , & voulez-vous que les maris mettent leur gloire à se rendre esclaves de leurs femmes?... Si le vôtre est vraiment coupable , je me déclare contre lui , & je le condamnerai beaucoup plus sévèrement que je ne vous condamne : mais non content de pourvoir à tous vos besoins , il vous entretient dans le luxe & dans la magnificence , il vous fait porter l'or & l'argent , il vous donne des domestiques autant que vous en desirez , & je crois qu'en ce cas-là , le meilleur parti qu'une femme d'esprit puisse prendre , c'est celui de la complaisance & de la douceur.

La plaignante n'est pas trop contente du raisonnement de son père , & celui-ci aborde son gendre prérendu auquel il demande l'explication du différend dont il est question. Ménechme proteste que de ses jours il n'a fait le moindre mal à cette femme , & qu'il consent à devenir le plus misérable des mortels , si jamais il a mis le pied dans sa maison. Le vieillard ne conçoit rien à cette réponse , la femme s'impatiente , & tous les deux finissent par imaginer que Ménechme est devenu fou. Celui-ci qui ne fait comment s'y prendre pour s'en débarrasser , ne voit rien de mieux que de les entretenir dans cette idée , & après avoir débité quelques extravagances , il fait entendre au père & à la fille , qu'Apollon lui



ordonne de leur brûler les yeux , de les mettre en compote &c.... La femme effrayée va chercher du secours , le vieillard qui a montré plus de courage , s'intimide peu à-peu , & sort en répétant qu'on fasse venir bien vite le plus habile Médecin de la ville.

Sont-ils enfin partis , s'écrie Ménechme ? sont-ils tous deux hors de ma vue ?... Mais pendant que je suis encore *sain & sauf* , qui m'empêche de me sauver dans le vaisseau ? Accordez-moi , s'il vous plaît une grace , Messieurs. Si le vieillard paraît , je vous prie , tous tant que vous êtes , de ne pas lui dire que j'ai pris par ce chemin-ci.

Il s'éloigne , & le bon homme revient pour attendre le Médecin qui doit être d'un savoir éminent & surnaturel , puisqu'il se vante d'avoir remis la cuisse d'Esculape & le bras d'Apollon. Sans ce rare Opérateur , ajoute-t-il , le Dieu même de la Médecine aurait eu besoin de béquilles , & le bel Apollon d'un bras d'argent. Cependant je ne fais si ce Médecin doit être appelé Médecin , Menuisier , Charpentier ou Maçon. S'il a guéri les deux Divinités en personne , rien de plus glorieux pour lui , mais s'il n'a fait que raccommoder deux statues estropiées , ce n'est pas une grande prouesse , un manœuvre en ferait autant.

Ce Médecin se présente & demande si l'on fait de quelle affection *morbifique* son malade est agité ,

s'il est tourmenté par des phantômes , s'il a le mal de Madame Cérès. ( Voyez ce que nous en avons dit en parlant des fêtes de cette Déesse.)

Le bon homme lui répond qu'il ignore la cause de cet accident , & le Docteur lui promet que dans la journée le malheureux sera guéri.

Ménechme le dérobé s'avance , & s'entretient de tous les chagrins qu'il effuye coup sur coup , lorsque le Médecin qui le prend pour son malade , l'exhorte à ne point s'échauffer , & lui demande si le vin qu'il boit ordinairement est blanc ou clairer , s'il ne sent point souvent que ses yeux se durcissent , s'il ne s'apperçoit point que ses boyaux font grand bruit , s'il dort facilement & jusqu'au jour. On reconnoît dans cette Scène le caractère des Médecins que Molière a mis sur le Théâtre , & toute la gravité , toute l'emphase avec laquelle il leur fait faire les questions les plus minutieuses.

Ménechme regarde celui-ci comme un visionnaire , mais plus sa colère augmente , plus sa folie paraît certaine , & le Médecin qui se retire , ordonne au vieillard de le faire lier par des Esclaves. Celui-ci court en chercher , & Ménechme abandonné à ses réflexions , présume que la tête a tourné à tous ceux qui l'environnent : il voudrait pouvoir rentrer chez lui , mais il est persuadé que la porte lui sera refusée , & cependant il prend le parti d'attendre , dans l'espérance que la nuit une

fois venue, sa femme aura peut-être la charité de l'inviter à coucher avec elle.

Messénion, l'Esclave de son frère, a rempli les ordres de son maître, il en est inquiet, il vient au-devant de lui, & en l'attendant il fait un long discours sur l'aversion qu'il a pour les coups de bâton, sur son goût naturel à manger plutôt la *mouture* des autres que la sienne, & enfin sur la récompense que Ménechme ne peut s'empêcher d'accorder un jour à sa fidélité.

Le vieillard amène les *Fouéteurs*, & leur commande de s'emparer du malade, Ménechme résiste, Messénion qui le prend pour son maître, unit ses forces aux siennes, & les *Fouéteurs* sont obligés de prendre la fuite. Jeune homme, s'écrie Ménechme, quoique je ne te connaisse point, je prie les Dieux de t'être toujours favorables. Sans ta vigoureuse assistance, c'était fait de moi, & je n'aurais pas vécu jusqu'au coucher du soleil.

M E S S É N I O N.

Aussi, Monsieur, pour peu que vous soyez équitable & reconnaissant, vous me donnerez ce bien qui surpasse tous les autres, & qu'on appelle liberté.

M É N E C H M E.

Moi?

MESSÉNION.

Affurément, vous, mon maître, puisque de votre propre aveu, j'ai eu le bonheur de vous sauver la vie.

MÉNÉCHME.

Moi, ton maître ? tu te trompes, mon enfant, il faut que tu me prennes pour quelqu'autre.

MESSÉNION.

Comment ? qu'entendez-vous par-là, s'il vous plaît, Monsieur ?

MÉNÉCHME.

Je jure par Jupiter que je ne suis pas ton maître.

MESSÉNION.

Fi donc, Monsieur, ne parlez pas comme ça.

MÉNÉCHME.

Je ne mens point, & jamais aucun de mes Esclaves ne m'a rendu le bon office que tu viens de me rendre.

MESSÉNION.

Mais si vous ne voulez pas me reconnaître pour un de vos Esclaves, laissez-moi donc aller en liberté.

MÉNÉCHME.

Par Hercule ! je t'affranchis autant que j'en ai le pouvoir : sois libre, mon ami, & va ou tu voudras.

MESSÉNION.

MESSÉNION.

Vous me l'ordonnez, Monsieur ?

MÉNECHME.

Oui, je te l'ordonne, s'il est vrai que j'aie droit  
& autorité sur ta personne.

MESSÉNION.

O mon bon patron ! je vous salue très-humble-  
ment à titre de votre nouvel affranchi.

Messénion enchanté d'être libre, va chercher  
tout ce que Ménechine lui a confié, & plus celui-  
ci réfléchit sur tout ce qui lui arrive, moins il peut  
en deviner la cause : après tant d'orages, ajoute-t-  
il, je ne vois rien de mieux que d'aller chez la  
Courtisane : je ferai tous mes efforts pour l'en-  
gager à rendre la robe, & si j'ai le bonheur de flé-  
chir cette femme qui, comme toutes celles de son  
métier, est inexorable sur l'intérêt, je me présen-  
terai chez la mienne qui en faveur de ce passe-port  
ne manquera pas de m'ouvrir sa porte.

Il sort & son frère arrive avec Messénion au-  
quel il soutient qu'il ne l'a pas vu de la journée,  
malgré l'ordre qu'il lui avait donné de venir le  
chercher. Messénion prend cette querelle pour une  
raillerie, raconte à son maître tout ce qu'il a fait  
pour le sauver des *Fouéteurs* auxquels il était livré,  
& lui dit enfin que par reconnaissance il vient de  
l'affranchir. Ménechine nie le fait, l'autre se pré-

sente , & l'Esclave fait un cri d'exclamation.... Oh Ciel ! Dieux immortels ! qu'est ce que je vois là ?

M É N E C H M E   S O S I C L E .

Que vois-tu ?

M E S S É N I O N .

Votre miroir vivant.

Les deux Ménechmes s'envifagent , se reconnaissent , & à la sollicitation de celui qu'on nomme Soficle , le dérobé consent à vendre tout ce qui lui appartient à Epidamne , pour aller s'établir à Ephèse. A l'égard de Messénion , il obtient son affranchissement , & de l'aveu des deux frères , il est nommé Crieur public de la vente qu'il annonce aux Spectateurs.

Le matin du septième jour , dit-il , on fera l'enchère des biens , meubles & immeubles du Seigneur Ménechme. Les Esclaves , la vaisselle , les fonds , la maison , tout sera vendu argent comptant. On vendra même jusqu'à la femme , s'il se présente un acheteur. Je ne crois pas que le tout se monte à moins de cent cinquante mille pistoles. Le Spectacle est fini , Messieurs , nous vous souhaitons une santé parfaite , & nous vous demandons un applaudissement bien éclatant.

L'extrait seul de cette pièce suffit pour faire voir avec quelle adresse Regnard a profité de son original , & combien il lui est supérieur dans la conduite

de ses Actes qui sont plus pleins , plus variés que ceux de Plaute , excepté cependant le cinquième dont chaque Scène produit des incidens aussi singuliers les uns que les autres. L'Auteur Latin a puisé dans Ménandre le fond & l'idée de cette Comédie , le Poète Français en a fait un de ses meilleurs Ouvrages , & plus on lit les Anciens , plus on apprend à les estimer , plus on sent ce que l'on doit aux Ecrivains qui les ont imités. On a dû remarquer aussi que Molière a pris dans cette même Pièce une partie de son *Pourceaugnac*.

*Nota.* Le Portrait de Plaute était le seul morceau de Gravure qui dût trouver place dans cette livraison : quelques recherches que nous ayons faites , il nous a été impossible de le découvrir , & si le hasard nous le procure , nous ne manquerons pas de le donner au Public.

*Fin de la seconde Partie du cinquième Volume.*

---

*ERRATA de la première Partie du cinquième Volume.*

- P** AGE 25, ligne 14, n'oubiaient, *lisez* n'oubliaient.  
P. 68, ligne 24, C. Caudius, *lisez* C. Claudius.  
P. 77, ligne 26, Thémilé, *lisez* Thymélé.  
P. 101, ligne 27, en n'employa, *lisez* on n'employa.  
P. 109, ligne 14, funérailles *lisez* funérailles.  
P. 119, ligne 7, que pas, *lisez* que par.  
P. 124, ligne 10, que ne te laisses-tu amuser, *lisez* que ne les laisses-tu s'amuser.  
P. 144, ligne 13, confirme, *lisez* confirme.

*Seconde Partie.*

- P. 155, ligne 14, parassaient, *lisez* paraissaient.  
P. 228, ligne 3, de oies, *lisez* des oies.  
P. 254, ligne 24, cisceaux, *lisez* ciseaux.  
P. 206, ligne 23, à me voitines, *lisez* à mes voisines.  
P. 290, ligne 2, développer, *lisez* développer.

---

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue  
Saint-Jacques. 1779.











